GIL BLAS CORRIGÉ;

OU

HISTOIRE

DE

GIL BLAS

DE SANTILLANE.

PAR M. LE SAGE.

Dont on a retranché les Expressions & Passages contraires à la Décence, à la Religion, & aux Mœurs, & à laquelle on a ajouté

UN RECUEIL DE

TRAITS BRILLANS,

DES PLUS CÉLÈBRES POËTES FRANÇOIS.

PAR J. N. OSMOND.

TOME TROISIEME.

à LEEDS:
CHEZ L'AUTEUR & SE TROUVE,
à LONDRES:
CHEZ M. M. LACKINGTON, ALLEN & COMP. TEMPLE OF THE MUSES, FINSBURY-SQUARE; & M. M. LEE & HURST, NO. 32. PATER-NOSTER-ROW.

MDCCXCVIII.

BRITISH MUSEUM

GIL BLAS

CORRIGÉ.

Hiſtoire de Laure.

JE vais te conter le plus succinctement qu'il me sera possible, par quel hazard j'ai embrassé la profession comique.

Après que tu m'eus si honnêtement quittée, il arriva de grands évènemens. Arsénie ma maîtresse, plus fatiguée que dégoûtée du monde, abjura le théâtre, & m'emmena avec elle à une belle terre qu'elle venoit d'acheter auprès de Zamora, en monnoies étrangères. Nous eûmes bientôt fait des connoissances dans cette ville-là. Nous y allions assez souvent. Nous y passions un jour ou deux. Nous venions ensuite nous renfermer dans notre château.

Dans un de ces petits voyages, Don Felix Maldonado, fils unique du corrégidor, me vit par hazard, & je lui plus. Il m'offrit de si bonne grace, & avec tant d'instance, un gros brillant qu'il avoit au doigt, que je ne pus me défendre de l'accepter. Le corrégidor, le plus

BRITISH MUSEUM

GIL BLAS

CORRIGÉ.

Hiſtoire de Laure.

JE vais te conter le plus succinctement qu'il me sera possible, par quel hazard j'ai embrassé la profession comique.

Après que tu m'eus si honnêtement quittée, il arriva de grands évènemens. Arsénie ma maîtresse, plus fatiguée que dégoûtée du monde, abjura le théâtre, & m'emmena avec elle à une belle terre qu'elle venoit d'acheter auprès de Zamora, en monnoies étrangères. Nous eûmes bientôt fait des connoissances dans cette ville-là. Nous y allions assez souvent. Nous y passions un jour ou deux. Nous venions ensuite nous renfermer dans notre château.

Dans un de ces petits voyages, Don Felix Maldonado, fils unique du corrégidor, me vit par hazard, & je lui plus. Il m'offrit de si bonne grace, & avec tant d'instance, un gros brillant qu'il avoit au doigt, que je ne pus me défendre de l'accepter. Le corrégidor, le plus

sévère de ses pareils, fut averti de cette intrigue naissante, & se hâta d'en prévenir les suites. Il me fit enlever par une troupe d'alguazils, qui me menèrent, malgré mes cris, à l'hôpital de la pitié.

Là, sans autre forme de procès, la supérieure me fit ôter ma bague & mes habits, & revêtir d'une longue robe de serge grise, ceinte par la milieu d'une large courroie de cuir noir, d'où pendoit un rosaire à gros grains, qui me descendoit jusqu'aux talons. On me conduisit après cela dans une salle, où je trouvai un vieux moine, de je ne sais quel ordre, qui se mit à me prêcher la pénitence, à peu près comme la dame Léonarde t'exhorta dans le souterrain à la patience.

Je passai huit jours à me désoler. Mais le neuvième (car je comptois jusqu'aux minutes) mon sort parut vouloir changer de face. En traversant une petite cour, je rencontrai l'économe de la maiſon, personnage à qui tout étoit soumis ; la supérieure même lui obéissoit. Il ne rendoit compte de son économat qu'au corrégidor, de qui seul il dépendoit, & qui avoit une entière confiance en lui. Il se nommoit Don Pédro Zendono ; & le bourg de Salsédon en Biscaye l'avoit vu naître. Représente-toi un grand homme pâle & décharné, une figure à servir de modèle pour peindre le bon larron. A peine paroissoit-il

regarder les sœurs. Tu n'as jamais vu de face si hypocrite, quoique tu ayes demeuré à l'archevêché.

Je rencontrai donc, poursuivit-elle, le seigneur Zendono, qui m'arrêta en me disant : Consolez-vous, ma fille, je suis touché de vos malheurs. Il n'en dit pas davantage, & il continua son chemin, me laissant faire les commentaires qu'il me plairoit sur un texte si laconique. Comme je le croyois un homme de bien, je m'imaginois bonnement qu'ils s'étoit donné la peine d'examiner pourquoi j'avois été enfermée, & que ne me trouvant pas assez coupable pour mériter d'être traitée avec tant d'indignité, il vouloit me servir auprès du corrégidor. Je ne connoissois pas le Biscayen. Il avoit bien d'autres intentions. Il rouloit dans son esprit un projet de voyage, dont il me fit confidence quelque jours après : Ma chère Laure, me dit-il, je suis si sensible à vos peines, que j'ai résolu de les finir. Je n'ignore pas que c'eſt vouloir me perdre ; mais je ne suis plus à moi. Je prétends dès demain vous tirer de votre prison, & vous conduire moi-même à Madrid. Je veux tout sacrifier au plaisir d'être votre libérateur.

Je pensai m'évanouir de joie à ces paroles de Zendono, qui, jugeant par mes remercimens que je ne demandois pas mieux que

de me sauver, eût l'audace, le jour suivant, de m'enlever devant tout le monde, ainsi que je vais le rapporter. Il dit à la supérieure qu'il avoit ordre de me mener au corrégidor, qui étoit à une maison de plaisance à deux lieues de la ville, & il me fit effrontément monter avec lui dans une chaise de poste, tirée par deux bonnes mules qu'il avoit achetées exprès. Nous n'avions pour tous domestiques qu'un valet qui conduisoit la chaise, & qui étoit entièrement dévoué à l'économe. Nous commençâmes à rouler, non du côté de Madrid, comme je me l'imaginois, mais vers les frontières de Portugal, où nous arrivâmes en moins de tems qu'il n'en falloit au corrégidor de Zamora pour apprendre notre fuite, & mettre ses lévriers sur nos traces.

Avant que d'entrer dans Bragance, le Biscayen me fit prendre un habit de cavalier, dont il avoit eu la précaution de se pourvoir; &, me comptant embarquée avec lui, il me dit dans une hôtellerie où nous allâmes loger: Belle Laure, ne me sachez pas mauvais gré de vous avoir amenée en Portugal. Le corrégidor de Zamora nous fera chercher dans notre patrie, comme deux criminels à qui l'Espagne ne doit point accorder d'asyle. Mais, ajouta-t-il, nous pouvons

nous mettre à couvert de son ressentiment dans ce royaume étranger, quoiqu'il soit maintenant soumis à la domination Espagnole. Allons nous établir à Coïmbre. Là, je me ferai espion du saint office, & à l'ombre de ce tribunal redoutable, nous y vivrons en sureté.

Je rejettai fièrement sa proposition. Mais lorsque revenant à la charge, il s'offrit de m'épouser au préalable, & qu'il me fit voir réellement que son économat l'avoit mis en fonds pour long-tems, je ne le cèle pas, je commençai à l'écouter. Je fus éblouie de l'or & des pierreries qu'il étala devant moi ; & j'éprouvai que l'intérêt sait faire des métamorphoses, aussi-bien que l'amour. Mon Biscayen devint peu à peu un autre homme à mes yeux. Son grand corps sec prit la forme d'une taille fine ; son teint pâle me parut d'un beau blanc ; je donnai un nom favorable jusqu'à son air hypocrite. Alors j'acceptai sa main sans répugnance. Nous nous remîmes à voyager, & Coïmbre vit bientôt dans ses murs un nouveau ménage.

Mon mari m'acheta des habits de femme assez propres, & me fit présent de plusieurs diamans, parmi lesquels je reconnus celui de Don Felix Maldonado. Il ne m'en fallut pas davantage pour deviner d'où venoient toutes

les pierres précieuses que j'avois vues, & pour être persuadée que je n'avois pas épousé un rigide observateur du septième article du décalogue. Mais me considérant comme la cauſe première de ses tours de main, je les lui pardonnois. Une femme excuse jusqu'aux mauvaises actions que sa beauté fait commettre. Sans cela, qu'il m'eût paru un méchant homme !

Je fus assez contente de lui pendant deux ou trois mois. Néanmoins les marques d'amitié qu'il me donnoit, n'étoient que de fausses apparences. Le fourbe me trompoit. Un matin, à mon retour de la messe, je ne trouvai plus au logis que les murailles. Les meubles, & jusques à mes hardes, tout avoit été emporté. Zendono & son fidèle valet avoient si bien pris leurs mesures, qu'en moins d'une heure le depouillemet entier de la maison avoit été fait & parfait ; de manière qu'avec le seul habit dont j'étois vêtue, & la bague de Don Felix, qu'heureusement j'avois au doigt, je me vis comme un autre Ariane abandonnée par un ingrat. Mais je t'assure que je ne m'amusai point á faire des élégies ſur mon infortune. Je fus bien aise d'être delivrée d'un scélérat, qui ne pouvoit manquer de tomber tôt ou tard entre les mains de la justice. Si j'eusse voulu demeurer en Portugal, & m'attacher à quelque

femme de condition, j'en aurois trouvé de reste ; mais soit que j'aimasse mon pays, soit que je fusse entraînée par la force de mon étoile, qui m'y préparoit une meilleure fortune, je ne songeai plus qu'a revoir l'Espagne. Je m'adressai à un jouallier, qui me compta la valeur de mon brillant en espèces d'or, & je partis avec une vieille dame Espagnole, qui alloit à Séville dans une chaise roulante.

Cette dame, qui s'appelloit Dorothée, revenoit de voir une de ses parentes établie à Coïmbre, & s'en retournoit à Séville, où elle faisoit sa résidence. Il se trouva tant de sympathie entre elle & moi, que nous nous attachâmes l'une à l'autre dès la première journée ; & notre liaison se fortifia si bien sur la route, que la dame ne voulut point, à notre arrivée, que je logeasse ailleurs que dans sa maison. Je n'eus pas sujet de me repentir d'avoir fait une pareille connoissance. Je n'ai jamais vu de femme d'un meilleur caractère. On jugeoit encore à ses traits & à la vivacité de ses yeux, qu'elle devoit avoir fait racler bien des guitares. Aussi étoit-elle veuve de plusieurs maris de noble race, & vivoit honorablement des ses douaires.

Je sortois tous les jours avec Dorothée pour aller à l'église, ou bien en visite d'amie. Un jour il nous vint en fantaisie d'aller voir jouer

les comédiens de Séville. Ils avoient affiché qu'ils représenteroient *La famosa Comédia : el Embaxador de Si-mismo*, composée par Lope de Véga Carpio. Parmi les actrices qui parurent sur la scène, je démêlai une de mes anciennes amies. Je reconnus Phénice, cette grosse réjouie que tu as vue femme de chambre de Florimonde, & avec qui tu as quelquefois soupé chez Arsénie. Je savois bien que Phénice étoit hors de Madrid depuis plus de deux ans ; mais j'ignorois qu'elle fût comédienne. J'avois une impatience de l'embrasser qui me fit trouver la pièce fort longue. C'étoit peut-être aussi la faute de ceux qui la représentoient, & qui ne jouoient pas assez bien ou assez mal pour m'amuser. Car pour moi, qui suis une rieuse, je t'avouerai qu'un acteur parfaitement ridicule ne me divertit pas moins qu'un excellent.

Enfin le moment que j'attendois étant arrivé, c'est-à-dire, la fin de *la famosa Comédia*, nous allâmes ma veuve & moi derrière le théâtre, où nous apperçûmes Phénice. Sitôt qu'elle m'eut remarquée elle vint à moi les bras ouverts, & me fit toutes les amitiés imaginables. De mon côté je l'embrassai de tout mon cœur. Nous nous témoignâmes mutuellement la joie que nous avions de nous revoir ; mais le tems & le lieu ne nous per-

mettant pas de nous répandre en longs discours, nous remîmes au lendemain à nous entretenir chez elle plus amplement.

Le plaisir de parler est une des plus vives passions des femmes, Je ne pus fermer l'œil de toute la nuit, tant j'avois d'envie d'être aux prises avec Phénice, & de lui faire questions sur questions. Je ne fus pas paresseuse à me lever, pour me rendre où elle m'avoit enseigné qu'elle demeuroit. Elle étoit logée avec toute la troupe dans un grand hôtel garni. Une servante que je rencontrai en entrant, & que je priai de me conduire à l'appartement de Phénice, me fit monter à un corridor, le long duquel régnoient dix à douze petites chambres, séparées seulement par des cloisons de sapin, & occupées par la bande joyeuse. Ma conductrice frappa à une porte, que Phénice, à qui la langue démangeoit autant qu'à moi, vint ouvrir. A peine nous donnâmes-nous le tems de nous asseoir pour caqueter. Nous voilà en train d'en découdre. Nous avions à nous interroger sur tant de choses, que les demandes & les réponses se succédoient avec une volubilité surprenante.

Après avoir raconté nos aventures de part & d'autre, & nous être instruites de l'état présent de nos affaires, Phénice me demanda quel parti je voulois prendre. Je lui répondis

que j'avois résolu, en attendant mieux, de me placer auprès de quelque fille de qualité. Fi donc ! s'écria mon amie, tu n'y penses pas ! Est-il possible, ma mignonne, que tu ne sois pas encore dégoûtée de la servitude ? N'es-tu pas lasse de te voir soumise aux volontés des autres ? de respecter leurs caprices ; de t'entendre gronder ; en un mot d'être esclave ? Que n'embrasse-tu plutôt, à mon exemple, la vie comique ? Rien n'est plus convenable aux personnes d'esprit, qui manquent de bien & de naissance. C'est un état qui tient un millieu entre la noblesse & la bourgeoisie ; une condition libre & affranchie des bienséances les plus incommodes de la vie civile. Nos revenus nous sont payés en espèces par le public, qui en poſsède le fonds. Nous vivons toujours dans la joie, & dépensons notre argent comme nous le gagnons.

A qui dites-vous cela, interrompis-je, en cet endroit ? Penſez-vous que j'ignore ces avantages ? Je me les suis souvent représentés, & ils ne flattent que trop une fille de mon caractère. Je me sens même de l'inclination pour la comédie ; mais cela ne suffit pas. Il faut du talent, & je n'en ai point. J'ai quelquefois voulu réciter des tirades de pièces devant Arsénie. Elle n'a pas été contente de moi. Cela m'a dégoutée du métier. Tu n'es pas

difficile à rebuter, reprit Phénice. Ne sais-tu pas que ces grandes actrices-là sont ordinairement jalouses? Elles craignent, malgré toute leur vanité, qu'il ne vienne des sujets qui les effacent. Enfin, je ne m'en rapporterois pas là-dessus à Arsénie, elle n'a pas été sincère. Je te dirai moi, sans flatterie, que tu es née pour le théâtre. Tu as du naturel; l'action libre & pleine de grace, le son de la voix doux.

Elle me tint encore d'autres discours séduisans, & me fit déclamer quelques vers, seulement pour me faire juger moi-même de la belle disposition que j'avois à débiter du comique. Lorsqu'elle m'eut entendue, ce fut bien autre chose. Elle me donna de grands applaudissemens, & me mit au-dessus de toutes les actrices de Madrid. Après cela je n'aurois pas été excusable de douter de mon mérite. Arsénie demeura atteinte & convaincue de jalousie & de mauvaise foi. Il me fallut convenir que j'étois un sujet tout admirable. Deux comédiens qui arrivèrent dans le moment, & devant qui Phénice m'obligea de repéter les vers que j'avois déjà récités, tombèrent dans une espèce d'extase, d'où ils ne sortirent que pour me combler de louanges. Sérieusement, quand ils se seroient défiés tous trois à qui me loueroit davantage, ils n'au-

roient pas employé d'expressions plus hyperboliques. Ma modestie ne fut point à l'épreuve de tant d'éloges. Je commençai à croire que je valois quelque chose, & voilà mon esprit tourné de côté de la comédie.

Oh ça, ma chère, dis-je à Phénice, c'en est fait. Je veux suivre ton conseil, et entrer dans ta troupe, si elle l'a pour agréable. A ces paroles mon amie, transportée de joie, m'embrassa, & ses deux camarades ne me parurent pas moins ravis qu'elle, de me voir dans ces sentimens. Nous convînmes que le jour suivant je me rendrois au théâtre dans la matinée, & ferois voir à la troupe assemblée le même échantillon que je venois de montrer de mon talent. Si j'avois fait concevoir une opinion avantageuse de moi chez Phénice, tous les comédiens en jugèrent encore plus favorablement, lorsque j'eus dit en leur présence une vingtaine de vers seulement. Ils me reçurent volontiers dans leur compagnie. Après quoi je ne fus plus occupée que de mon début. Pour le rendre plus brillant, j'employai tout ce qui me restoit d'argent de ma bague, & si je n'en eus pas assez pour me mettre superbement, du moins je trouvai l'art de suppléer, à la magnificence par un goût tout galant.

Je parus enfin sur la scène pour la première fois. Quels battemens de mains ! quels éloges ! Il y a de la modération, mon ami, à te dire simplement que je ravis les spectateurs. Il faudroit avoir été témoin du bruit que je fis dans Séville pour y ajoûter foi. Je devins l'entretien de toute la ville, qui pendant trois semaines entières vint en foule à la comédie ; de sorte que la troupe rappella par cette nouveauté le public qui commençoit à l'abandonner. Je débutai donc d'une manière qui charma tout le monde. Jamais Arsénie n'avoit été dans un état plus brillant.

Quel changement dans ma fortune ! Mon esprit ne put le soutenir. Je me parus tout-à-coup à moi-même une autre personne. Je t'en fais un aveu sincère : Les applaudissemens du public, les discours flatteurs que j'entendois de toutes parts m'inspirèrent une vanité qui alla jusqu'à l'extravagance. Je regardai mon talent comme un titre de noblesse. Je pris les airs d'une femme de qualité. Et devenant aussi avare de regards agaçans, que j'en avois jusqu'alors été prodigue, je résolus de n'arrêter ma vue que sur des ducs, des comtes & des marquis.

Je donnois déjà de l'occupation à la renommée. Elle répandoit partout que j'étois une actrice inimitable. Sur la foi de cette déesse, les comédiens de Grenade m'écrivirent pour

me proposer d'entrer dans leur troupe ; et pour me faire connoître que la proposition n'étoit pas à rejetter, ils m'envoyerènt un état de leurs frais journaliers & de leurs abonnemens, par lequel il me parut que c'étoit un parti avantageux pour moi. Aussi, je l'acceptai, quoique dans le fond, je fusse fâchée de quitter Phénice & Dorothée, que j'aimois autant qu'une femme est capable d'en aimer d'autres. J'ai oublié de te dire qu'en m'attachant au théâtre, je changeai par fantaisie le nom de Laure en celui d'Estelle ; & c'est sous ce dernier nom que je partis pour venir à Grenade.

Je n'y débutai pas moins heureusement qu'à Séville. J'y vis pour la première fois le marquis de Marialva. Ce seigneur Portugais, qui voyage en Espagne par curiosité, passant par Grenade, s'y arrêta. Il vint à la comédie ce jour-là. Il regarda fort attentivement les actrices qui s'offroient à ses yeux. Il en trouvoit déjà une à son gré lorsque je parus sur le théâtre. Ma vue & mes minauderies firent tout-à-coup tourner la girouette. Mon Portugais ne s'attacha plus qu'à moi. Il faut dire la vérité, comme je n'ignorois pas que ma camarade eût plu à ce seigneur, je n'épargnai rien pour le lui souffler, & j'eus le bonheur d'en venir à bout. Je sais bien qu'elle m'en veut du mal ; mais je n'y saurois que faire. Elle devroit songer que c'est une chose si naturelle aux femmes, que les meil-

leures amies ne s'en font pas le moindre scrupule.

Dans le moment que Laure achevoit de raconter son histoire, il arriva une vieille comédienne de ses voisines, qui venoit la prendre en passant pour aller à la comédie. Cette vénérable héroïne de théâtre eut été propre à jouer le personnage de la déesse Cotys. Ma sœur ne manqua pas de présenter son frére à cette figure surannée, & là dessus grands complimens de part & d'autre.

Je les laissai toutes deux, en disant à la veuve de l'économe que je la rejoindrois au théâtre, aussi-tôt que j'aurois fait porter mes hardes chez le marquis de Marialva, dont elle m'enseigna la demeure. J'allai d'abord à la chambre que j'avois louée, d'où, après avoir satisfait mon hôtesse, je me rendis avec un homme chargé de ma valise à un grand hôtel garni, où mon nouveau maître étoit logé. Je rencontrai à la porte son intendant, qui me demanda si je n'étois point le frère de la dame Estelle. Je répondis qu'oui. Soyez donc le bien venu, reprit-il, seigneur cavalier. Le marquis de Marialva, dont j'ai l'honneur d'être intendant, m'a ordonné de vous bien recevoir. On vous a préparé une chambre, Je vais, s'il vous plaît, vous y conduire pour vous en apprendre le chemin. Il me fit monter tout au haut de la maison, &

entrer dans une chambre si petite, qu'un lit assez étroit, une armoire & deux chaises la remplissoient. C'étoit-là mon appartement. Vous ne serez pas ici fort au large, me dit mon conducteur ; mais en récompense je vous promets qu'à Lisbonne vous serez superbement logé. J'enfermai ma valise dans l'armoire dont j'emportai la clef, & je demandai à quelle heure on soupoit. Il me fut répondu à cela que le seigneur Portugais ne faisoit pas d'ordinaire chez lui, & qu'il donnoit à chaque domestique une certaine somme par mois pour se nourrir. Je fis encore d'autres questions, & j'appris que les gens du marquis étoient d'heureux fainéans. Après un entretien assez court, je quittai l'intendant pour aller retrouver Laure, en m'occupant agréablement du présage que je concevois de ma nouvelle condition.

Si tot que j'arrivai à la porte de la comédie, & que je me dis frère d'Estelle, tout me fut ouvert. Vous eussiez vu les gardes s'empresser à me faire un passage, comme si j'eusse été un des plus considérables seigneurs de Grenade. Tous les gagistes, receveurs de marques & de contre-marques que je rencontrai sur mon chemin, me firent de profondes révérences. Mais ce que je voudrois pouvoir bien peindre au lecteur, c'est la réception sérieuse que l'on me fit comiquement dans les foyers, où je trouvai la

troupe toute habillée, & prête à commencer. Les comédiens & comédiennes, à qui Laure me présenta, vinrent fondre sur moi. Les hommes m'accablèrent d'embrassades, & les femmes à leur tour appliquant leurs visages enluminés sur le mien, le couvrirent de rouge & de blanc. Aucun ne voulant être le dernier à me faire compliment, ils se mirent tous ensemble à me parler. Je ne pouvois suffire à leur repondre ; mais ma sœur vint à mon secours, & sa langue exercée ne me laissa en reste avec personne.

Je n'en fus pas quitte pour les accolades des acteurs & des actrices. Il me fallut essuyer les civilités du décorateur, des violons, du souffleur, du moucheur & du sous-moucheur de chandelles ; enfin, de tous les valets de théâtre, qui, sur le bruit de mon arrivée, accoururent pour me considérer. Il sembloit que tous ces gens-là fussent des enfans trouvés, qui n'avoient jamais vu de frère.

Cependant on commença la pièce. Alors quelques gentilshommes, qui étoient dans les foyers, coururent se placer pour l'entendre. Et moi, en enfant de la balle, je continuai de m'entretenir avec ceux des acteurs qui n'étoient pas sur la scène. Il y en avoit un parmi ces derniers qu'on appella devant moi Melchior. Ce nom me frappa. Je considérai avec attention le personnage qui le portoit, & il me sem-

bla que je l'avois vu quelque part. Je me le remis enfin, & le reconnus pour ce Melchior Zapata, ce pauvre comédien de campagne, qui, comme je l'ai dit dans le premier volume de mon histoire, trempoit des croûtes de pain dans une fontaine.

Je le pris aussi-tôt en particulier, & je lui dis : Je suis bien trompé, si vous n'êtes pas ce seigneur Melchior avec qui j'ai eu l'honneur de déjeûner un jour au bord d'une claire fontaine, entre Valladolid & Ségovie. J'etois avec un garçon barbier. Nous portions quelques provisions que nous joignîmes aux vôtres, & nous fîmes tous trois un petit repas qui fut assaisonné de mille agréables discours. Zapata se mit à rêver quelques momens, ensuite il me répondit : Vous me parlez d'une chose que j'ai peu de peine à me rapeller. Je revenois alors de débuter à Madrid, & je retournois à Zamora. Je me souviens même que j'étois fort mal dans mes affaires. Je m'en souviens bien aussi, lui répliquai-je ; à telles enseignes que vous portiez un pourpoint doublé d'affiches de comédies. Je n'ai pas oublié non plus que vous vous plaigniez dans ce tems-là d'avoir une femme trop sage. Oh ! je ne m'en plains plus à présent, dit avec précipitation Zapata. La commère s'est bien corrigée de cela ? Aussi en ai-je le pourpoint mieux doublé.

J'allois le féliciter sur ce que sa femme étoit devenue raisonnable ; lorsqu'il fut obligé de me quitter pour paroître sur la scène. Curieux de connoître sa femme, je m'approchai d'un comédien pour le prier de me la montrer. Ce qu'il fit en me disant : Vous la voyez. C'est Narcissa, la plus jolie de nos dames après votre sœur. Je jugeai que cette actrice devoit être celle en faveur de qui Marialva s'étoit déclaré avant que d'avoir vu son Estelle : & ma conjecture ne fut que trop vraie. A la fin de la pièce, je conduisis Laure à son domicile, où j'apperçus en arrivant plusieurs, cuisiniers, qui préparoient un grand repas. Tu peux souper ici, me dit-elle. Je n'en ferai rien, lui répondis-je. Le marquis sera peut-être bien-aise d'être seul avec vous. Oh ! que non, reprit-elle ; il va venir avec deux de ses amis & un de nos messieurs. Il ne tiendra qu'à toi de faire le sixième. Tu sais bien que chez les comédiennes les secrétaires ont le privilège de manger avec leurs maîtres. Il est vrai, lui dis-je ; mais ce seroit de trop bonne heure me mettre sur le pied de ces sécretaires favoris. Il faut auparavant que je fasse quelque commission de confident pour mériter ce droit honorifique. En parlant ainsi je sortis de chez Laure, & gagnai mon auberge, où je comptois d'aller tous les jours puisque mon maître n'avoit point de ménage.

Je remarquai dans la salle une espèce de vieux moine, vêtu de bure grise, qui soupoit tout seul dans un coin. J'allai par curiosité m'asseoir vis-à-vis de lui, je le saluai fort civilement, & il ne se montra pas moins poli que moi. On m'apporta ma pitance, que je commençai à expédier avec beaucoup d'appétit. Pendant que je mangeois sans dire mot, je regardois souvent ce personnage, dont je trouvois toujours les yeux attachés sur moi. Fatigué de son attention opiniâtre à me regarder, je lui adressai ainsi la parole : Père, nous serions nous vûs par hasard ailleurs qu'ici. Vous m'observez comme un homme qui ne vous seroit pas entièrement inconnu.

Il me répondit gravement : Si j'arrête sur vous mes regards, ce n'est que pour admirer la prodigieuse variété d'aventures qui sont marquées dans les traits de votre visage. A ce que je vois, lui dis-je d'un air railleur, votre révérence donne dans la métoposcopie. Je pourrois me vanter de la posséder, répondit le moine, & d'avoir fait des prédictions que la suite n'a point démenties. Je ne sais pas moins la chiromancie ; & j'ose dire que mes oracles sont infaillibles, quand j'ai confronté l'inspection de la main avec celle du visage.

Quoique ce vieillard eut toute l'apparence d'un homme sage, je le trouvai si fou, que je

ne pus m'empêcher de lui rire au nez. Au lieu de s'offenser de mon impolitesse, il en sourit, & continua de parler dans ces termes, après avoir promené sa vue dans la salle, & s'être assuré que personne ne nous écoutoit : Je ne m'étonne pas de vous voir si prévenu contre deux sciences qui passent aujourd'hui pour frivoles; l'étude longue & pénible qu'elles demandent, décourage tous les savans, qui y renoncent, & qui les décrient de dépit de n'avoir pu les acquérir. Pour moi, je ne me suis point rebuté de l'obscurité qui les enveloppe, non plus que des difficultés qui se succèdent sans-cesse dans la recherche des secrets chymiques, & dans l'art merveilleux de transmuer les métaux en or.

Mais je ne pense pas, poursuivit-il, en se reprenant, que je parle à un jeune cavalier à qui mes discours doivent en effet paroître des rêveries. Un échantillon de mon savoir faire vous disposera mieux que tout ce que je pourrois dire, à juger de moi plus favorablement. A ces mots, il tira de sa poche une fiole remplie d'une liqueur vermeille. Ensuite, il me dit : Voici un élixir que j'ai composé ce matin, des sucs de certaines plantes distilés à l'alembic; car j'ai employé presque toute ma vie comme Démocrite, à trouver la

propriété des simples & des minéraux. Vous allez éprouver sa vertu. Le vin que nous buvons à notre souper est très-mauvais. Il va devenir excellent. En même-tems, il mit deux gouttes de son élixir dans ma bouteille, qui rendirent mon vin plus délicieux que les meilleurs qui se boivent en Espagne.

Le merveilleux frappe l'imagination; & quand une fois elle est gagnée, on ne se sert plus de son jugement. Charmé d'un si beau secret, je m'écriai plein d'admiration: O mon père, pardonnez-moi, de grace, si je vous ai pris d'abord pour un vieux fou. Je vous rends justice présentement. Je n'ai pas besoin d'en voir davantage pour être assuré que vous feriez, si vous vouliez, tout à l'heure, un lingot d'or d'une barre de fer. Que je serois heureux si je possédois cette admirable science! Le Ciel vous préserve de l'avoir jamais, interrompit le vieillard, en poussant un profond soupir! Vous ne savez pas, mon fils, ce que vous souhaitez. Au lieu de me porter envie, plaignez-moi plutôt de m'être donné tant de peine pour me rendre malheureux. Je suis toujours dans l'inquiétude. Je crains d'être découvert, & qu'une prison perpétuelle ne devienne le salaire de mes travaux. Dans cette appréhension, je mène une vie errante, déguisé tantôt en prêtre ou en moine, & tantôt en cavalier

ou en paysan. Est-ce donc un avantage de savoir faire de l'or à ce prix-là ? Et les richesses ne sont-elles pas un vrai supplice pour les personnes qui n'en jouissent pas tranquillement ?

Ce discours me paroît fort sensé, dis-je alors au philosophe. Rien n'est tel que de vivre en repos. Vous me dégoutez de la pierre philosophale. Je me contenterai d'apprendre de vous ce qui doit m'arriver. Très-volontiers, me répondit-il, mon enfant. J'ai déjà fait des observations sur vos traits. Voyons à présent votre main. Je la lui présentai avec une confiance qui ne me fera guère d'honneur dans l'esprit de quelques lecteurs. Il l'examina fort attentivement, & dit ensuite avec enthousiasme : Ah ! que de passages de la douleur à la joye, & de la joye à la douleur ! Quelle succession bizarre de disgraces & de prospérités ! Mais vous avez déjà éprouvé une grande partie de ces alternatives de fortune. Il ne vous reste plus guère de malheurs à essuyer, & un seigneur vous fera une agréable destinée, qui ne sera point sujette au changement.

Après m'avoir assuré que je pouvois compter sur cette prédiction, il me dit adieu, & sortit de l'auberge, où il me laissa fort occupé des choses que je venois d'entendre. Je ne

doutois point que le marquis de Marialva ne fût le seigneur en question ; & par conséquent rien ne me paroissoit plus possible que l'accomplissement de la prédiction. Mais quand je n'y aurois point vu la moindre apparence, cela ne m'eût point empêché de donner au moine une entière créance, tant il s'étoit acquis par son élixir d'autorité sur mon esprit. De mon côté, pour avancer le bonheur qui m'étoit prédit, je résolus de m'attacher au marquis plus que je n'avois fait à aucun de mes maîtres. Ayant pris cette résolution, je me retirai à notre hôtel avec une gaieté que je ne puis exprimer.

Le Marquis n'étoit pas encore revenu, & je trouvai dans son appartement ses valets de chambre, qui jouoient à la prime en attendant son retour. Je fis connoissance avec eux, & nous nous amusâmes à rire jusqu'à deux heures après minuit, que notre maître arriva. Il fut un peu surpris de me voir, & me dit d'un air de bonté : Comment donc, Gil Blas, vous n'êtes pas encore couché ? Je répondis que j'avois voulu savoir auparavant s'il n'avoit rien à m'ordonner. J'aurai peut-être, reprit-il, une commission à vous donner demain matin ; mais il sera tems alors de vous apprendre mes volontés. Allez vous reposer, & souvenez-vous que je vous dispense de m'attendre, je n'ai besoin que de mes valets de chambre.

Après cet avertissement, qui dans le fond me faisoit plaisir, puisqu'il m'épargnoit une sujétion que j'aurois quelquefois désagréablement sentie, je laissai le marquis dans son appartement, & me retirai dans mon galetas. Je me mis au lit ; mais ne pouvant dormir, je m'avisai de suivre le conseil que nous donne Pythagore de rappeller le soir ce que nous avons fait dans la journée, pour nous applaudir de nos bonnes actions, ou pour nous blâmer de nos mauvaises.

Je ne me sentois pas la conscience assez nette, pour être content de moi. Aussi je me reprochai d'avoir appuyé l'imposture de Laure. J'avois beau me dire pour m'excuser, que je n'avois pu honnêtement donner un démenti à une fille, qui n'avoit en vue que de me faire plaisir, & qu'en quelque façon je m'étois trouvé dans la nécessité de me rendre complice de la supercherie. Peu satisfait de cette excuse, je répondois que je ne devois donc pas pousser les choses plus loin, & qu'il falloit que je fusse bien effronté pour vouloir demeurer auprès d'un seigneur, dont je payois si mal la confiance. Enfin, après un sevère examen, je tombai d'accord avec moi-même, que si je n'étois pas un fripon, il ne s'en falloit guère.

De là passant aux conséquences, je me représentai que je jouois gros jeu, en trompant

un homme de condition, qui pour mes péchés peut-être ne tarderoit guère à découvrir la fourberie. Une si judicieuse réflexion jetta quelque terreur dans mon esprit ; mais l'intérêt l'eut bientôt dissipée. D'ailleurs, la prophétie de l'homme à l'élixir auroit suffi pour me rassurer. Je me livrai donc à des images tout agréables. Je me mis à faire des règles d'arithmétique, à compter en moi-même la somme que feroient mes gages au bout de dix années de service. J'ajoutois à cela les gratifications que je recevrois de mon maître ; & les mesurant à son humeur libérale, ou plûtot à mes desirs, j'avois une intempérance d'imagination, si l'on peut parler ainsi, qui ne mettoit point de bornes à ma fortune. Tant de bien peu-à-peu m'assoupit, & je m'endormis en bâtissant des châteaux en Espagne.

Je me levai le lendemain sur les huit heures pour aller recevoir les ordres de mon patron; mais comme j'ouvrois ma porte pour sortir, je fus tout étonné de le voir paroître devant moi en robe de chambre & en bonnet de nuit. Il étoit tout seul : Gil Blas, me dit-il, hier au soir, en quittant votre sœur, je lui promis de passer chez elle ce matin ; mais une affaire de conséquence ne me permet pas de lui tenir parole. Allez lui témoigner de ma part que je suis bien mortifié de ce contre-tems. Ce

n'est pas tout, ajoûta-t-il, en me mettant entre les mains une bourse avec une petite boîte de chagrin, enrichie de pierreries ; portez-lui mon portrait, et gardez cette bourse, où il y à cinquante pistoles que je vous donne pour marque de l'amité que j'ai déjà pour vous. Je pris d'une main le portrait, & de l'autre la bourse. Je courus sur le champ chez Laure, en disant, dans l'excès de la joye qui me transportoit : Bon, la prédiction s'accomplit à vue d'œil.

Laure, contre l'ordinaire des personnes de sa profession, avoit coutume de se lever matin. Je la surpris à sa toilette, où, en attendant son Portugais, elle joignoit à sa beauté naturelle, tous les charmes auxiliaires que l'art des coquettes pouvoit lui prêter. Aimable Estelle, lui dis-je en entrant, l'aimant des étrangers, je puis a l'heure qu'il est manger avec mon maître, puisqu'il m'a honoré d'une commission qui me donne cette prérogative, & dont je viens m'acquitter. Il n'aura pas le plaisir de vous entretenir ce matin, comme il se l'étoit proposé : Mais, pour vous en consoler, il vous envoye son portrait, qui me paroît avoir quelque chose encore de plus consolant.

Je lui remis aussi-tôt la boîte, qui par le vif éclat des brillans dont elle étoit garnie, lui réjouit infiniment la vue. Elle l'ouvrit, &

l'ayant fermée, après avoir considéré la peinture par manière d'acquit, elle revint aux pierreries. Elle en vanta la beauté, & me dit en souriant : Voilà des copies que les femmes de théâtre aiment mieux que les originaux.

Je lui appris ensuite que le généreux Portugais, en me chargeant du portrait, m'avoit gratifié d'une bourse de cinquante pistoles. Je t'en fais mon compliment, me dit-elle. Ce seigneur commence par où même il est rare que les autres finissent. C'est à vous lui répondis-je, que je dois ce présent ; le marquis ne me l'a fait qu'à cause de la fraternité. Je voudrois, répliqua-t-elle, qu'il t'en fît de semblables chaque jour. Je ne puis te dire jusqu'à quel point tu m'es cher. Lorsque je te perdis à Madrid, je ne désespérai pas de te retrouver ; & hier, en te revoyant, je te reçus comme un homme qui revenoit à moi nécessairement. En un mot, mon ami, nous sommes destinés l'un pour l'autre. Tu seras mon mari ; mais il faut nous enrichir auparavant. La prudence demande que nous commencions par là. Laisse-m'en le soin ; je ne tarderai pas à te mettre à ton aise.

Je la remerciai poliment de la peine qu'elle vouloit bien prendre pour moi, & nous nous engageâmes insensiblement dans un entretien qui dura jusqu'à midi. Alors je me retirai

pour aller rendre compte à mon maître de la manière dont on avoit reçu son présent. Quoique Laure ne m'eût point donné d'instruction là-dessus, je ne laissai pas de composer en chemin un beau compliment, que je me proposois de faire de sa part ; mais ce fut autant de bien perdu. Car lorsque j'arrivai à l'hôtel, on me dit que le marquis venoit de sortir ; & il étoit décidé que je ne le reverrois plus.

Je me rendis à mon auberge, où rencontrant deux hommes d'une agréable conversation, je dînai & demeurai à table avec eux, jusqu'à l'heure de la comédie. Alors nous nous séparâmes. Ils allèrent à leurs affaires, & moi je pris le chemin du théâtre. Il faut remarquer en passant que j'avois tout sujet d'être de belle humeur ; la joye avoit regné dans l'entretien que je venois d'avoir avec ces cavaliers ; la face de ma fortune étoit des plus riantes ; & pourtant je me laissois aller à la tristesse, sans pouvoir m'en défendre. Je presentois sans doute le malheur qui me menaçoit.

Comme j'entrois dans les foyers, Melchior Zapata vint à moi, & me dit tout bas de le suivre. Il me mena dans un endroit particulier de l'hôtel, & me tint ce discours : Seigneur cavalier, je me fais un devoir de vous

donner un avis très-important. Vous savez que le marquis de Marialva s'étoit d'abord senti du goût pour Narcissa mon épouse, lorsque l'artificieuse Estelle trouva moyen d'attirer chez elle ce seigneur Portugais. Ma femme à cela sur le cœur. Il n'y a rien qu'elle ne fût capable de faire pour se venger; & par malheur pour vous, elle en a une belle occasion. Hier, si vous vous en souvenez, tous nos gagistes accoururent pour vous voir. Le sous-moucheur de chandelles dit à quelques personnes de la troupe qu'il vous reconnoissoit, & que vous n'étiez rien moins que le frère d'Estelle.

Ce bruit, ajoûta Melchior, est venu aujourd'hui aux oreilles de Narcissa, qui n'a pas manqué d'en interroger l'auteur; & ce gagiste le lui à confirmé. Il vous a, dit-il, connu valet d'Arsénie, dans le tems qu' Estelle, sous le nom de Laure, la servoit à Madrid. Mon épouse, charmée de cette découverte, en fera part au marquis de Marialva, qui doit venir ce soir à la comédie. Réglez-vous là-dessus. Si vous n'êtes pas effectivement frère d'Estelle, je vous conseille en ami, & à cause de notre ancienne connoissance, de pourvoir à votre sureté. Narcissa, qui ne demande qu'une victime, m'a permis de vous avertir de prévenir par une prompte fuite quelque sinistre accident.

Il y auroit eu du superflu à m'en dire davantage. Je rendis grâces de cet avertissement à l'histrion, qui vit bien à mon air effrayé que je n'étois pas homme à donner un démenti au sous-moucheur de chandelles. Comme en effet, je ne me sentois nullement d'humeur à porter jusques-là l'effronterie, je ne fus pas même tenté d'aller dire adieu à Laure ; de peur qu'elle ne voulût m'engager à payer d'audace. Je concevois bien qu'elle étoit assez bonne comédienne, pour se tirer d'un aussi mauvais pas ; mais je ne voyois qu'un châtiment infaillible pour moi. Je ne songeai qu'à me sauver avec mes Dieux Pénates, je veux dire, avec mes hardes. Je disparus de l'hôtel en un clin d'œil, & je fis en moins de rien enlever & transporter ma valise chez un muletier qui devoit le jour suivant partir à trois heures du matin pour Tolède. J'aurois souhaité d'être déjà chez le comte de Polan, dont la maison me paroissoit le seul asyle qui fût sûr pour moi. Mais je n'y étois pas encore, & je ne pouvois sans inquiétude penser au tems qui me restoit à passer dans une ville où j'appréhendois qu'on ne me cherchât dès la nuit même.

Je ne laissai pas d'aller souper à mon auberge, quoique je fusse aussi troublé qu'un débiteur qui sait qu'il y a des alguazils à ses

trousses. Ce que je mangeai ce soir-là ne fit pas, je crois, un excellent chyle dans mon estomac. Misérable jouet de la crainte, j'examinois toutes les personnes qui entroient dans la salle ; & quand par malheur il venoit des gens de mauvaise mine, ce qui n'est pas rare dans ces endroits-là, je frissonnois de peur. Après avoir soupé dans de continuelles alarmes, je me levai de table, & m'en retournai chez mon muletier, où je me jettai sur de la paille fraîche jusqu'à l'heure du départ.

On peut dire que ma patience fut bien exercée pendant ce tems-là. Mille désagréables pensées vinrent m'assaillir. Si quelquefois je m'assoupissois, je voyois le marquis furieux. Je l'entendois ordonner à ses domestiques de me faire mourir sous le bâton. Je me réveillois là-dessus en sursaut ; & le réveil, qui est ordinairement si doux après un songe affreux, me devenoit plus cruel encore que mon songe.

Heureusement le muletier me retira d'une si grande peine, en venant m'avertir que ses mules étoient prêtes. Je fus aussi-tôt sur pied, & je partis radicalement guéri de Laure & de la chiromancie. A mesure que nous nous éloignions de Grenade, mon esprit reprenoit sa tranquillité. Je commençai à m'entretenir avec le muletier ; je ris de quelques plaisantes histoires qu'il me raconta, & je

perdis insensiblement toute ma frayeur. Je dormis d'un sommeil paisible à Ubeda, où nous allâmes coucher la première journée, & la quatrième nous arrivâmes à Tolède. Mon premier soin fut de m'informer de la demeure du comte de Polan, & je m'y rendis, bien persuadé qu'il ne souffriroit pas que je fusse logé ailleurs que chez lui ; mais je comptois sans mon hôte. Je ne trouvai au logis que le concierge, qui me dit que son maître étoit parti la veille pour le château de Leyva, d'où on lui avoit mandé que Séraphine étoit dangéreusement malade.

Je ne m'étois point attendu à l'absence du comte ; elle diminua la joye que j'avois d'être à Tolède, & fut cause que je pris un autre dessein. Me voyant si près de Madrid, je résolus d'y aller. Je fis réflexion que je pourrois me pousser à la cour, où un génie supérieur, à ce que j'avois ouï dire, n'étoit pas absolument nécessaire pour s'avancer. Dès le lendemain je me servis de la commodité d'un cheval de retour, pour me conduire à cette capitale de l'Espagne. La fortune m'y conduisoit pour me faire jouer de plus grands rôles que ceux qu'elle m'avoit déjà fait faire.

D'abord que je fus à Madrid, j'établis mon domicile dans un hôtel garni, où demeu-

roit, entr'autres personnes, un vieux capitaine, qui des extrémités de la Castille Nouvelle étoit venu solliciter à la cour une pension, qu'il croyoit n'avoir que trop méritée. Il s'appelloit Don Annibal de Chinchilla. Ce ne fut pas sans étonnement que je le vis pour la première fois. C'étoit un homme de soixante ans, d'une taille gigantesque, & d'une maigreur extraordinaire. Il portoit une épaisse moustache, qui s'élevoit en serpentant des deux côtés jusqu'aux tempes. Outre qu'il lui manquoit un bras & une jambe, il avoit la place d'un œil couverte d'un large emplâtre de taffetas verd, & son visage en plusieurs endroits paroissoit balafré. A cela prés, il étoit fait comme un autre. De plus, il ne manquoit pas d'esprit, & moins encore de gravité. Il poussoit la morale jusqu'au scrupule, & se piquoit sur tout d'être délicat sur le point d'honneur.

Après avoir eu avec lui deux ou trois conversations, il m'honora de sa confiance. Je sus bientôt toutes ses affaires. Il me conta dans quelles occasions il avoit laissé un œil à Naples, un bras en Lombardie, & une jambe dans les Pays-Bas. Ce que j'admirai dans les relations de batailles & de siéges qu'il me fit, c'est qu'il ne lui échappa aucun trait de fanfaron, pas un mot à sa louange ; quoi-

que je lui eusse volontiers pardonné de vanter la moitié qui lui restoit de lui-même, pour se dédommager de la perte de l'autre. Les officiers qui reviennent de la guerre sains & saufs ne sont pas tous si modestes.

Mais il me dit que ce qui lui tenoit le plus au cœur, c'étoit d'avoir dissipé des biens considérables dans ses campagnes. De sorte qu'il n'avoit plus que cent ducats de rente; ce qui suffisoit à peine pour entretenir sa moustache, payer son logement, & faire écrire ses placets. Car enfin, seigneur cavalier, ajoûta-t-il, en haussant les épaules, j'en présente tous les jours, sans qu'on y fasse la moindre attention. Vous diriez qu'il y a une gageure entre le premier ministre & moi; & que c'est à qui de nous se lassera, moi d'en donner, ou lui d'en recevoir. J'ai aussi l'honneur d'en présenter souvent au roi; mais le curé ne chante pas mieux que son vicaire, & pendant ce tems-là, mon château de Chinchilla tombe en ruine, faute de réparations.

Il ne faut désesperer de rien, dis-je alors au capitaine. Vous n'ignorez pas que les graces de la cour se font ordinairement un peu attendre. Vous êtes peut-être à la veille de voir payer avec usure vos peines & vos travaux. Je ne dois pas me flatter de cette espérance, répondit Don Annibal. Il n'y a pas trois jours

que j'ai parlé à un des sécrétaires du ministre; & si j'en crois ses discours, je n'ai qu'à me tenir gaillard. Et que vous a-til donc dit, repris-je, seigneur officier? Est-ce que l'état où vous êtes ne lui à pas paru digne d'une récompense? Vous en allez juger; repartit Chinchilla. Ce sécretaire m'a dit tout net: Seigneur gentilhomme, ne vantez pas tant votre zèle & votre fidélité. Vous n'avez fait que votre devoir, en vous exposant aux périls pour votre patrie. La seule gloire qui est attachée aux belles actions, les paye assez, & doit suffire, principalement à un Espagnol. Il faut donc vous détromper, si vous regardez comme une dette la gratification que vous sollicitez. Si on vous l'accorde, vous devrez uniquement cette grace à la bonté du roi, qui veut bien se croire redevable à ceux de ses sujets qui ont bien servi l'état. Vous voyez par-là, poursuivit le capitaine, que j'en dois encore de reste, & que j'ai bien la mine de m'en retourner comme je fuis venu.

On s'intéresse pour un brave homme qu'on voit souffrir. Je l'exhortai à tenir bon; je m'offris à lui mettre au net gratuitement ses placets. J'allai même jusqu'à lui ouvrir ma bourse, & à le conjurer de prendre tout l'argent qu'il voudroit. Mais il n'étoit pas de ces gens qui ne se le font pas dire deux fois dans

une pareille occasion. Tout au contraire, se montrant très-délicat là-dessus, il me remercia fièrement de ma bonne volonté. Ensuite il me dit, que pour n'être à charge à personne, il s'étoit accoutumé peu à peu à vivre avec tant de sobriété, que le moindre aliment suffisoit pour sa subsistance. Ce qui n'étoit que trop véritable. Il ne vivoit que de ciboules & d'oignons. Aussi n'avoit-il que la peau & les os. Pour n'avoir aucun témoin de ses mauvais repas, il s'enfermoit ordinairement dans sa chambre pour les faire. J'obtins pourtant de lui, à force de prières, que nous dînerions & souperions ensemble ; & trompant sa fierté par une ingénieuse compassion, je me fis apporter beaucoup plus de viande & de vin qu'il n'en falloit pour moi. Je l'excitai à boire & à manger. Il voulut d'abord faire des façons ; mais enfin il se rendit à mes instances. Après quoi devenant insensiblement plus hardi, il m'aida de lui-même à rendre mon plat net, & à vuider ma bouteille.

Lorsqu'il eut bu quatre ou cinq coups, & réconcilié son estomac avec une bonne nourriture : En vérité, me dit-il, d'un air gai vous êtes bien séduisant, seigneur Gil Blas, vous me faites faire tout ce qu'il vous plaît. Vous avez, des manières engageantes, & qui m'ôtent jusqu'à la crainte d'abuser de votre

humeur bienfaisante. Mon capitaine me parut alors si défait de sa honte, que si j'eusse voulu saisir ce moment-là pour le presser encore d'accepter ma bourse, je crois qu'il ne l'auroit pas refusée. Je ne le remis point à cette épreuve. Je me contentai de l'avoir fait mon commensal, & de prendre la peine non-seulement d'écrire ses placets, mais de les composer même avec lui. A force d'avoir mis des homélies au net, j'avois appris à tourner une phrase. J'étois devenu une espèce d'auteur. Le vieil officier de son côté se piquoit de savoir bien coucher par écrit. De sorte que travaillant tous deux par émulation, nous faisions des morceaux d'éloquence dignes des plus célèbres régens de Salamanque. Mais nous avions beau l'un & l'autre épuiser notre esprit à semer des fleurs de rhétorique dans ces placets. C'étoit, comme on dit, semer sur le sable. Quelque tour que nous prissions pour faire valoir les services de Don Annibal, la cour n'y avoit aucun égard. Ce qui n'engageoit pas ce vieil invalide à faire l'éloge des officiers qui se ruinent à la guerre.

Pour surcroît de mortification, il arriva un jour qu'à sa barbe un poëte produit par le duc d'Albe, avant récité devant le roi un sonnet sur la naissance d'une infante, fut gratifié d'une pension de cinq cens ducats. Je crois que le capitaine mutilé en seroit devenu fou

si je n'eusse pris soin de lui remettre l'esprit. Qu'avez vous, lui dis-je, en le voyant hors de lui-même ? Il n'y a rien là-dedans qui doive vous révolter. Depuis un tems immémorial, les poëtes ne sont ils pas en possession de rendre les princes tributaires de leurs muses ? Il n'est point de tête couronnée qui n'ait quelques-uns de ces messieurs pour pensionnaires. Et entre nous, ces sortes de pensions étant rarement ignorées de l'avenir, consacrent la libéralité des rois ; au-lieu que les autres qu'ils font, sont souvent en pure perte pour leur renommée. Combien Auguste a-t-il donné de récompenses ? Combien a-t-il fait de pensions dont nous n'avons aucune connoissance ? Mais la postérité la plus reculée saura, comme nous, que Virgile a reçu de cet empereur plus de deux cens mille écus de bienfaits.

Quelque chose que je pusse dire à Don Annibal, le fruit du sonnet lui demeura sur l'estomac comme un plomb, & ne pouvant le digérer, il se résolut à tout abandonner. Il voulut néanmoins auparavant, pour jouer de son reste, présenter encore un placet au duc de Lerme. Nous allâmes pour cet effet tous deux chez ce premier ministre ; nous y rencontrâmes un jeune homme, qui, après avoir salué le capitaine, lui dit d'un air affectueux :

Mon cher & ancien maître, est-ce vous que je vois ? Quelle affaire vous amène chez monseigneur ? Si vous avez besoin d'une personne qui ait du crédit, ne m'épargnez pas. Je vous offre mes services. Comment donc, Pédrille, lui répondit l'officier, à vous entendre il semble que vous occupiez quelque poste important dans cette maison ! Du moins, repliqua le jeune homme, y ai-je assez de pouvoir pour faire plaisir à un honnête Hidalgo comme vous. Cela étant, reprit le capitaine avec un souris, j'ai recours à votre protection. Je vous l'accorde, repartit Pédrille. Vous n'avez qu'à m'apprendre de quoi il est question, & je vous promets de vous faire tirer pied ou aile du premier ministre.

Nous n'eûmes pas sitôt mis au fait ce garçon si plein de bonne volonté, qu'il demanda où demeuroit Don Annibal. Puis nous ayant assuré que nous aurions de ses nouvelles le jour suivant, il disparut sans nous instruire de ce qu'il prétendoit faire, ni même nous dire s'il étoit domestique du duc de Lerme. Je fus curieux de savoir ce que c'étoit que ce Pédrille, qui me paroissoit si éveillé. C'est, me dit le capitaine, un garçon qui me servoit il y a quelques années, & qui me voyant dans l'indigence, m'y laissa pour aller chercher une meilleure condition. Je ne lui sais pas mauvais gré de

cela. Il est fort naturel de changer pour être mieux. C'est un drôle qui ne manque pas d'esprit, & qui est fort intrigant. Mais malgré tout son savoir-faire, je ne compte pas beaucoup sur le zèle qu'il vient de témoigner pour moi. Peut-être, lui dis-je, ne vous sera-t-il pas inutile. S'il appartenoit, par exemple, à quelqu'un des principaux officiers du duc, il pourroit vous rendre service. Vous n'ignorez pas que tout se fait par brigue & par cabale chez les grands, qu'ils ont des domestiques favoris qui les gouvernent, & que ceux-ci à leur tour sont gouvernés par leurs valets.

Le lendemain dans la matinée, nous vîmes arriver Pedrille à notre hôtel. Messieurs, nous dit-il, si je ne m'expliquai pas hier sur les moyens que j'avois de servir le capitaine Chinchilla, c'est que nous n'étions pas dans un endroit qui me permît de vous faire une pareille confidence. De plus, j'étois bien aise de sonder le gué, avant que de m'ouvrir à vous. Sachez donc que je suis le laquais de confiance du seigneur Don Rodrigue de Calderone, premier sécretaire du duc de Lerme. Mon maître, qui est fort galant, va presque tous les soirs souper avec un rossignol qu'il tient en cage dans le quartier de la cour. C'est une jeune fille d'Albarazin, des plus jolies. Elle à de l'esprit, & chante à ravir.

Aussi se nomme-t-elle la Senora Sirena. Comme je lui porte tous les matins un billet-doux, je viens de la voir. Je lui ai proposé de faire passer le Seigneur Don Annibal pour son oncle, & d'engager par cette supposition son galant à le protéger. Elle veut bien entreprendre cette affaire. Outre le petit profit qu'elle y envisage, elle sera charmée qu'on la croie nièce d'un brave gentilhomme.

Le seigneur de Chinchilla fit la grimace à ce discours. Il témoigna de la répugnance à se rendre complice d'un espiéglerie, & encore plus à souffrir qu'une avanturière le déshonorât en se disant de sa famille. Il n'en étoit pas seulement blessé par rapport à lui, il voyoit, pour ainsi dire, là-dedans une ignominie rétroactive pour ses ayeux. Cette délicatesse parut hors de saison à Pédrille, qui en fut choqué. Vous moquez-vous, s'écria-t-il, de le prendre sur ce ton-là ? Voilà comme vous êtes faits, vous autres nobles à chaumières, vous avez une vanité ridicule. Seigneur cavalier, poursuivit-il, en m'adressant la parole, n'admirez-vous pas les scrupules qu'il se fait ? C'est bien à la cour qu'il y faut regarder de si près ! Sous quelque vilaine forme que la fortune s'y présente, on ne la laisse point échapper.

J'applaudis à ce que dit Pédrille, & nous haranguâmes si bien tous deux le capitaine,

que nous le fîmes malgré lui devenir oncle de Sirena. Quand nous eûmes gagné cela sur son orgueil, ce qui ne nous fut pas aisé, nous nous mîmes tous trois à faire pour le ministre un nouveau placet, qui fut revu, augmenté & corrigé. Je l'écrivis ensuite proprement, & Pédrille le porta à l'Aragonoise, qui dès le même soir en chargea le seigneur Don Rodrigue, à qui elle parla de façon que ce sécrétaire, la croyant véritablement nièce du capitaine, promit de s'employer pour lui. Peu de jours après nous vîmes l'effet de cette manœuvre. Prédrille revint à notre hôtel d'un air triomphant : Bonne nouvelle, dit-il à Chinchilla. Le Roi fera demain une distribution de commanderies, de bénéfices & de pensions, où vous ne serez pas oublié. Mais j'ai ordre de vous demander quel présent vous prétendez faire à Sirena. Pour moi, je vous déclare que je ne veux rien. Je préfère à tout l'or du monde le plaisir d'avoir contribué à améliorer la fortune de mon ancien maître. Il n'en est pas de même de notre nymphe d'Albarazin. Elle est un peu Juive, lorsqu'il s'agit d'obliger le prochain. Elle a ce petit défaut-là. Elle prendroit l'argent de son propre père, jugez si elle refusera celui d'un oncle supposé.

Elle n'a qu'à dire ce qu'elle éxige de moi, répondit Don Annibal. Si elle veut tous les

ans le tiers de la pension que j'obtiendrai, je le lui promets, & cela doit lui suffire, quand il s'agiroit de tous les revenus de sa Majesté Catholique. Je me fierois bien à votre parole, moi, répliqua le Mercure de Don Rodrigue, je sais bien qu'elle vaut le jeu ; mais vous avez affaire à une petite personne naturellement fort défiante. D'ailleurs, elle aimera beaucoup mieux que vous lui donniez, une fois pour toutes, les deux tiers d'avance en argent comptant. Eh ! où veut-elle que je les prenne, interrompit brusquement l'officier ? Me croit-elle un Contador Mayor. Il faut que vous ne l'ayez pas instruite de ma situation. Pardonnez-moi repartit Pédrille. Elle sait bien que vous êtes plus gueux que Job. Après ce que je lui ai dit, elle ne sauroit l'ignorer. Mais ne vous mettez pas en peine ; je suis un homme fertile en expédiens. Je connois un vieux coquin d'Oydor, qui se plaît à prêter ses espèces à dix pour cent. Vous lui ferez par devant notaire un transport avec garantie de la première année de votre pension, pour pareille somme que vous reconnoîtrez avoir réçue de lui, & que vous toucherez en effet, à l'intérêt près. A l'égard de la garantie, le prêteur se contentera de votre château de Chinchilla tel qu'il est. Vous n'aurez point de dispute là-dessus.

Le capitaine protesta qu'il accepteroit ces conditions s'il étoit assez heureux pour avoir quelque part aux grâces qui seroient distribuées le lendemain. Ce qui ne manqua pas d'arriver. Il fut gratifié d'une pension de trois cens pistoles sur une commanderie. Aussi-tôt qu'il eut appris cette nouvelle, il donna toutes les suretés qu'on exigea de lui, fit ses petites affaires, & s'en retourna dans la Castille Nouvelle, avec quelques pistoles de reste.

Je m'étois fait une habitude d'aller tous les matins chez le Roi, où je passois deux ou trois heures entières à voir entrer & sortir les grands qui me paroissoient là sans cet éclat dont ils sont ailleurs environnés.

Un jour que je me promenois & me carrois dans les appartemens, y faisant, comme beaucoup d'autres, une assez sotte figure, j'apperçus Fabrice que j'avois laissé à Valladolid au service d'un administrateur d'hôpital. Ce qui m'étonna, c'est qu'il s'entretenoit familièrement avec le duc de Medina Sidonia & le marquis de Ste. Croix. Ces deux Seigneurs, à ce qu'il me sembloit, prenoient plaisir à l'entendre. Avec cela, il étoit aussi proprement vêtu qu'un noble cavalier.

Ne me tromperois-je point, disois-je en moi-même? Est-ce bien là le fils du barbier Nunez? C'est peut-être quelque jeune cour-

tisan qui lui ressemble. Je ne demeurai pas long-temps dans le doute. Les seigneurs s'en allèrent. J'abordai Fabrice. Il me reconnut dans le moment, me prit par la main, & après m'avoir fait percer la foule avec lui pour sortir des appartemens: Mon cher Gil Blas, me dit il en m'embrassant, je suis ravi de te revoir. Que fais-tu à Madrid? Es-tu encore en condition? As-tu quelque charge à la cour? Dans quel état sont tes affaires? Rends-moi compte de tout ce qui t'est arrivé depuis ton départ précipité de Valladolid. Tu me demandes bien des choses à la fois, lui répondis-je, & nous ne sommes pas dans un lieu propre à conter des aventures. Tu as raison, reprit-il. Nous serons mieux chez moi. Viens, je vais t'y mener. Ce n'est pas loin d'ici. Je suis libre, agréablement logé, parfaitement bien dans mes meubles, je vis content & suis heureux puisque je crois l'être.

J'acceptai le parti, & me laissai entraîner par Fabrice, qui me fit arrêter devant une maison de belle apparence, où il me dit qu'il demeuroit. Nous traversâmes une cour, où il y avoit d'un côté un grand escalier qui conduisoit à des appartemens superbes, & de l'autre, une petite montée aussi obscure qu'étroite, par où nous montâmes au logement qui m'avoit été vanté. Il consistoit en une

seule chambre, de laquelle mon ingénieux ami s'en étoit fait quatre, séparées par des cloisons de sapin. La première servoit d'antichambre à la seconde où il couchoit : Il faisoit son cabinet de la troisième, & sa cuisine de la dernière. La chambre & l'antichambre étoient tapissées de cartes géographiques, de thèses de philoſophie, & les meubles répondoient à la tapisserie. C'étoit un grand lit de brocard tout usé, de vieilles chaises de serge jaune, garnies d'une frange de soye de Grenade de la même couleur, une table à pieds dorés, couverte d'un cuir qui paroissoit avoir été rouge, & bordée d'une crépine de faux or, devenu noir par le laps de tems, avec une armoire d'ébène ornée de figures grossièrement sculptées. Il avoit pour bureau dans son cabinet une petite table, & sa bibliothèque étoit composée de quelques livres avec plusieurs liasses de papier qu'on voyoit sur des ais disposés par étages le long du mur. Sa cuisine, q i ne déparoit pas le reste, contenoit de la poterie & d'autres ustanciles nécessaires.

Fabrice, après m'avoir donné le loisir de considérer son appartement, me dit : Que penses-tu de mon ménage & de mon logement ? n'en es tu pas enchanté ? Oui, lui répondis-je en souriant. Il faut que tu ne fasses pas mal tes affaires à Madrid, pour y

être si bien nippé. Tu as sans doute quelque commission. Le ciel m'en préserve, répliqua-t-il! Le parti que j'ai pris est au-dessus de tous les emplois. Un homme de distinction, à qui cet hôtel appartient, m'y a donné une chambre, dont j'ai fait quatre pièces que j'ai meublées comme tu vois. Je ne m'occupe que de choses qui me font plaisir, & je ne sens pas la nécessité. Parle-moi plus clairement, interrompis-je. Tu irrites l'envie que j'ai d'apprendre ce que tu fais. Hé bien, me dit-il, je vais te contenter. Je suis devenu auteur; je me suis jetté dans le bel esprit; j'écris en vers & en prose; je suis au poil & à la plume.

Toi, favori d'Apollon! m'écriai-je, en riant. Voilà ce que je n'aurois jamais deviné. Je serois moins surpris de te voir tout autre chose. Quels charmes as-tu donc pu trouver dans la condition des poëtes. Il me semble que ces gens-là sont méprisés dans la vie civile, & qu'ils n'ont pas un ordinaire réglé. Hé fi, s'écria-t-il à son tour: Tu me parles de ces misérables auteurs, dont les ouvrages sont le rebut des libraires & des comédiens. Faut-il s'étonner si l'on n'estime pas de semblables écrivains? Mais les bons, mon ami, sont sur un meilleur pied dans le monde. Et je puis dire, sans vanité, que je suis du nombre de ceux-ci. Je n'en doute pas, lui dis-je, tu es

un garçon plein d'esprit. Ce que tu composes ne doit pas être mauvais. Je ne suis en peine que de savoir comment la rage d'écrire a pu te prendre. Cela me paroît digne de ma curiosité.

Ton étonnement est juste, reprit Nunez. J'étois si content de mon état chez le seigneur Manuel Ordonnez, que je n'en souhaitois pas d'autre. Mais mon génie s'élevant peu à peu comme celui de Plaute au dessus de la servitude, je composai une comédie que je fis représenter par des comédiens qui jouoient à Valladolid. Quoiqu'elle ne valût rien, elle eut un fort grand succès. Je jugeai par-là que le public étoit une bonne vache à lait, qui se laissoit aisément traire. Cette réflexion, & la fureur de faire de nouvelles pièces, me détachèrent de l'hôpital. L'amour de la poësie m'ôta celui des richesses. Je résolus de me rendre à Madrid, comme au centre des beaux esprits, pour y former mon goût. Je demandai mon congé à l'administrateur, qui ne me le donna qu'à regret, tant il avoit d'affection pour moi. Fabrice, me dit-il, pourquoi veux tu me quitter, t'aurois-je donné, sans y penser quelque sujet de mécontentement? Non, lui répondis-je, seigneur: Vous êtes le meilleur de tous les maîtres, & je suis pénétré de vos bontés; mais vous sa-

vez qu'il faut suivre son étoile. Je me sens né pour éterniser mon nom par des ouvrages d'esprit, Quelle folie ! me répliqua ce bon bourgeois. Tu as déjà pris racine à l'hôpital ; tu es du bois dont on fait les économes, & quelquefois même les administrateurs. Tu veux quitter le solide pour t'occuper de fadaises. Tant pis pour toi, mon enfant.

L'administrateur voyant qu'il combattoit inutilement mon dessein, me paya mes gages, & me fit présent d'une cinquantaine de ducats, pour reconnoître mes services. De manière qu'avec cela, & ce que je pouvois avoir grapillé dans les petites commissions dont on avoit chargé mon intégrité, je fus en état, en arrivant à Madrid, de me mettre proprement. Ce que je ne manquai pas de faire, quoique les écrivains de notre nation ne se piquent guère de propreté. Je connus bientôt *Lope de Vega Carpio*, *Miguel Cervantez de Saavedra*, & les autres fameux auteurs ; mais préférablement à ces grands hommes, je choisis pour mon précepteur un jeune bachelier Cordouan, l'incomparable *Don Louis de Gongora*, le plus beau génie que l'Espagne ait jamais produit. Il ne veut pas que ses ouvrages soient imprimés de son vivant, il se contente de les lire à ses amis. Ce qu'il y a de plus particulier, c'est que la nature l'a doué du rare

talent de réussir dans toutes sortes de poésies. Il excelle principalement dans les pièces satyriques. Voilà son fort. Ce n'est pas comme Lucilius, un fleuve bourbeux, qui entraine avec lui beaucoup de limon ; c'est le Tage qui roule des eaux pures sur un sable d'or.

Tu me fais, dis-je à Fabrice, un beau portrait de ce bachelier, & je ne doute pas qu'un personnage de ce mérite n'ait bien des envieux. Tous les auteurs, répondit-il, tant bons que mauvais, se déchaînent contre lui. Il aime l'enflûre, dit l'un, les pointes, les métaphores, & les transpositions. Ses vers, dit un autre, ont l'obscurité de ceux que les prêtres Saliens chantoient dans leurs processions, & que personne n'entendoit. Il y en a même qui lui reprochent de faire tantôt des sonnets, ou des romances, tantôt des comédies, des dizains & des létrilles comme s'il avoit follement entrepris d'effacer les meilleurs écrivains dans tous les genres. Mais tous ces traits de jalousie ne font que s'émousser contre une muse chérie des grands & de la multitude.

C'est donc sous un si habile maître que j'ai fait mon apprentissage ; & j'ose dire sans vanité qu'il y paroît. J'ai si bien pris son esprit, que je compose déjà des morceaux abstraits qu'il avoueroit. Je vais à son exemple dé-

biter ma marchandise dans les grandes maisons, où l'on me reçoit à merveille, & où j'ai affaire à des gens qui ne sont pas fort difficiles. Il est vrai que j'ai le débit séduisant. Ce qui ne nuit pas à mes compositions. Enfin je suis aimé de plusieurs seigneurs ; & je vis surtout avec le duc de Médina Sidonia, comme Horace vivoit avec Mécénas. Voilà, poursuivit Fabrice, de quelle manière j'ai été métamorphosé en auteur. Je n'ai plus rien à te conter. C'est à toi, Gil Blas, à chanter tes exploits.

Alors je pris la parole, & supprimant toute circonstance indifférente, je lui fis le détail qu'il demandoit. Après cela, il fut question de dîner. Il tira de son armoire d'ébène des serviettes, du pain, un reste d'épaule de mouton rôti, une bouteille d'excellent vin, & nous nous mîmes à table avec toute la gaieté de deux amis qui se rencontrent aprés une longue séparation. Tu vois, me dit-il, ma vie libre & indépendante. Si je voulois suivre l'exemple de mes confrères, j'irois tous les jours manger chez les personnes de qualité; mais outre que l'amour du travail me retient souvent au logis, je suis un nouvel Aristippe. Je m'accommode également du grand monde & de la retraite, de l'abondance & de la frugalité.

Nous trouvâmes le vin si bon, qu'il fallut tirer de l'armoire une seconde bouteille. Entre la poire & le fromage, je lui témoignai que je serois bien aise de voir quelqu'une de ses productions. Aussi-tôt il chercha parmi ses papiers un sonnet, qu'il me lut d'un air emphatique. Néanmoins, malgré le charme de la lecture, je trouvai l'ouvrage si obscur, que je n'y compris rien du tout. Il s'en apperçut. Ce sonnet, me dit-il, ne te paroît pas fort clair, n'est-ce pas? Je lui avouai que j'aurois voulu un peu plus de netteté. Il se mit à rire à mes dépens. Si ce sonnet, reprit-il, n'est guère intelligible, tant mieux, mon ami. Les sonnets, les odes, & les autres ouvrages qui veulent du sublime, ne s'accommodent pas du simple & du naturel. C'est l'obscurité qui en fait tout le merite. Il suffit que le poëte croie s'y entendre. Tu te moques de moi, interrompis-je, il faut du bon sens & de la clarté dans toutes les poësies, de quelque nature qu'elles soient. Et si ton incomparable Gongora n'écrit pas plus clairement que toi, je t'avoue que j'en rabats bien ; c'est un poëte qui ne peut tout au plus tromper que son siècle. Voyons présentement de ta prose.

Nunez me fit voir une préface qu'il prétendoit, disoit il, mettre à la tête d'un recueil de comédies qu'il avoit sous la presse.

Ensuite il me demanda ce que j'en pensois. Je ne suis pas, lui dis-je, plus satisfait de ta prose que de tes vers. Ton sonnet n'est qu'un pompeux galimatias ; & il y a dans ta préface des expressions trop recherchées, des mots qui ne sont point marqués au coin du public, des phrases entortillées pour ainsi dire : En un mot, ton style est singulier. Les livres de nos bons & anciens auteurs ne sont pas écrits comme cela. Pauvre ignorant ! s'écria Fabrice. Tu ne sais pas que tout *Profateur* qui aspire aujourd'hui à la réputation d'une plume délicate, affecte cette singularité de style, ces expressions détournées qui te choquent. Nous sommes cinq ou six novateurs hardis qui avons entrepris de changer la langue du blanc au noir ; & j'espère que nous en viendrons à bout, en dépit de Lope de Vega, de Solis, de Cervantez, & de tous les beaux-esprits qui nous chicanent sur nos nouvelles façons de parler. Nous sommes secondés par un nombre de partisans de distinction ; nous avons dans notre cabale jusqu'a des théologiens.

Après tout, continua-t-il, notre dessein est louable ; &, le préjugé à part, nous valons mieux que ces écrivains naturels qui parlent comme le commun des hommes. Je ne sais pas pourquoi il y a tant d'honnêtes gens qui les estiment. Cela étoit fort bon à Athénes & à

Rome, où tout le monde étoit confondu ; & c'est pourquoi Socrate dit à Alcibiade que le peuple est un excellent maître de langue. Mais à Madrid nous avons un bon & un mauvais usage ; & nos courtisans s'expriment autrement que nos bourgeois. Tu peux m'en croire ; enfin notre style nouveau l'emporte sur celui de nos antagonistes. Je veux par un seul trait te faire sentir la différence qu'il y a de la gentillesse de notre diction à la platitude de la leur. Ils diroient, par exemple, tout uniment, *Les intermèdes* embellissent *une comédie*. Et nous nous disons plus joliment : *Les intermèdes* font beauté *dans une comédie*. Remarque bien ce *font beauté*. En sens-tu le brillant, toute la délicatesse, tout le mignon ?

J'interrompis mon novateur par un éclat de rire : Va, Fabrice, lui dis-je, tu es un original avec ton langage précieux. Et toi, me répondit-il, tu n'es qu'une bête avec ton style naturel. *Allez*, poursuivit-il, en m'appliquant ces paroles de l'archevêque de Grenade, *allez trouver mon trésorier, qu'il vous compte cent ducats, & que le Ciel vous conduise avec cette somme. Adieu, Monsieur Gil Blas, je vous souhaite un peu plus de goût.* Je renouvelai mes ris à cette saillie ; & Fabrice me pardonnant d'avoir parlé avec irrévérence de ses écrits, ne perdit rien de sa belle humeur. Nous

achevâmes de boire notre seconde bouteille ; aprés quoi nous nous levâmes de table, tous deux assez bien conditionnés. Nous sortîmes dans le dessein de nous aller promener au Prado ; mais en passant devant la porte d'un marchand de liqueurs, il nous prit fantaisie d'entrer chez lui.

Il y avoit ordinairement bonne compagnie dans cet endroit-là. Je vis dans deux salles séparées des cavaliers qui s'amusoient différemment. Dans l'une, on jouoit à la prime & aux échecs ; & dans l'autre, dix à douze personnes étoient fort attentives à écouter deux beaux-esprits de profession qui disputoient. Nous n'eûmes pas besoin de nous approcher d'eux pour entendre qu'une proposition de métaphysique faisoit le sujet de leur dispute, car ils parloient avec tant de chaleur & d'emportement, qu'ils avoient l'air de deux forcenés. Quelle vivacité, dis-je à mon compagnon ! quels poumons ! Ces disputeurs étoient nés pour être des crieurs publics. La plupart des hommes sont déplacés. Oui, vraiment, répondit-il, ces gens-ci sont apparemment de la race de Novius, ce banquier Romain, dont la voix s'élevoit au-dessus du bruit de charretiers. Mais, ajouta-t-il, ce qui me dégoûteroit le plus de leurs discours, c'est qu'on en a les oreilles infructueusement étourdies. Nous nous éloignâ-

mes de ces métaphysiciens bruyans ; & par-là je fis avorter une migraine qui commençoit à me prendre. Nous allâmes nous placer dans un coin de l'autre salle, d'où, en buvant des liqueurs rafraîchissantes ; nous nous mîmes à examiner les cavaliers qui entroient, & ceux qui sortoient. Nunez les connoissoit presque tous. Mon ami, me dit-il, la dispute de nos philosophes ne finira pas sitôt. Voici des troupes fraîches qui arrivent. Ces trois hommes qui entrent vont se mettre de la partie. Mais vois-tu ces deux originaux qui sortent ? Ce petit personnage basané, sec, & dont les cheveux plats & longs lui descendent par égale portion par devant & par derrière, s'appelle Don Julien de Villanuno. C'est un jeune oydor qui tranche du petit-maître. Nous allâmes un de mes amis & moi dîner chez lui l'autre jour. Nous le surprîmes dans une occupation assez singulière : Il se divertissoit dans son cabinet à jetter & à faire apporter par un grand lévrier les sacs d'un procès dont il est rapporteur, & que le chien déchiroit à belles dents. Ce licencié qui l'accompagne, cette face rubiconde, se nomme Don Chérubin Tonto. C'est un chanoine de l'église de Tolède, le plus imbécile mortel qu'il y ait au monde. Cependant, à son air riant & spirituel, vous lui donneriez beaucoup d'esprit. Il a des yeux

brillans, avec un rire fin & malicieux. On diroit qu'il pense très-finement. Lit-on devant lui un ouvrage délicat, il l'écoute avec une attention que vous croyez pleine d'intelligence, & toutefois il n'y comprend rien. Il étoit du repas chez l'oydor. On y dit mille jolies choses, une infinité de bons mots. Don Chérubin ne parla pas; mais il applaudissoit avec des grimaces & des démonstrations qui paroissoient supérieures aux saillies mêmes qui nous échappoient.

Connois-tu, dis-je á Nunez, ces deux malpeignés, qui, les coudes appuyés sur une table, s'entretiennent tout bas dans un coin, en se soufflant au nez leurs haleines? Non, me répondit-il, ces visages-là me sont inconnus. Mais selon toutes les apparences, ce sont des politiques de cafés qui censurent le gouvernement. Considère ce gentil cavalier, qui siffle en se promenant dans cette salle, & en se soutenant tantôt sur un pied, & tantôt sur un autre. C'est Don Augustin Moréto, un jeune poëte, qui n'est pas né sans talent; mais que les flatteurs & les ignorans ont rendu presque fou. L'homme que tu vois qu'il aborde est un de ses confrères, qui fait de la prose rimée, & que Diane a aussi frappé.

Encore des auteurs, s'écria-t-il, en me montrant deux hommes d'épée qui entroient. Il

semble qu'ils se soient tous donné le mot, pour venir ici passer en revue devant toi. Tu vois Don Bernard Deslengado & Don Sébastien de Villa Viciosa. Le premier est un esprit plein de fiel, un auteur né sous l'étoile de Saturne, un mortel malfaisant, qui se plaît à haïr tout le monde, & qui n'est aimé de personne. Pour Don Sébastien, c'est un garçon de bonne foi, un auteur qui ne veut rien avoir sur la conscience. Il a depuis peu mis au théâtre une pièce qui à eu une réussite extraordinaire, & il l'a fait imprimer pour n'abuser pas plus long-tems de l'estime du public.

Le charitable élève de Gongora se préparoit à continuer de m'expliquer les figures du tableau changeant que nous avions devant les yeux, lorsqu'un gentilhomme du duc de Médina Sidonia vint l'interrompre, en lui disant : Seigneur Don Fabricio, je vous cherchois pour vous avertir que monsieur le duc voudroit bien vous parler. Il vous attend chez lui. Nunez, qui savoit qu'on ne peut satisfaire assez tôt un grand seigneur qui souhaite quelque chose, me quitta dans le moment même pour aller trouver son Mécénas, me laissant fort étonné de l'avoir entendu traiter de Don, & de le voir ainsi devenu noble en dépit de maître Chrysostôme le barbier son père.

J'avois trop d'envie de revoir Fabrice, pour n'être pas chez lui le lendemain de grand matin. Je donne le bon jour, dis-je, en entrant, au seigneur Don Fabricio, la fleur, ou plutôt le champion de la noblesse Asturienne. A ces paroles il se mit à rire. Tu as donc remarqué, s'écria-t-il, qu'on m'a traité de Don? Oui, mon gentilhomme, lui répondis-je, & vous me permettrez de vous dire qu'hier en me contant votre métamorphose, vous oubliâtes, le meilleur. D'accord, répliqua-t-il ; mais, en vérité ; si j'ai pris ce titre d'honneur, c'est moins pour contenter ma vanité, que pour m'accommoder à celle des autres. Tu connois les Espagnols. Ils ne font aucun cas d'un honnête homme s'il a le malheur de manquer de bien & de naissance : Je te dirai de plus, que je vois tant de gens, & Dieu sait quelle sorte de gens, qui se sont appeller Don François, Don Gabriel, Don Pèdre, ou Don comme tu voudras, qu'il faut convenir que la noblesse est une chose bien commune, & qu'un roturier qui a du mérite, lui fait honneur, quand il veut bien s'y agréger.

Mais changeons de matière, ajouta-t-il. Hier au soir, au souper du duc de Médina Sidonia, où, entre autres convives, étoit le comte Galiano, grand seigneur Sicilien, la conversation tomba sur les effets ridicules de l'a-

mour propre. Charmé d'avoir de quoi réjouir la compagnie là-deſſus, je la régalai de l'hiſtoire des homélies. Tu t'imagines bien qu'on en a ri, & qu'on en a donné de toutes les façons à ton archevêque ; ce qui n'a pas produit un mauvais effet pour toi ; car on t'a plaint, & le comte Galiano, après m'avoir fait force queſtions ſur ton chapitre, auxquelles tu peux croire que j'ai répondu comme il falloit, m'a chargé de te mener chez lui. J'allois te chercher tout à l'heure pour t'y conduire. Il veut apparemment te propoſer d'être un de ſes ſecrétaires. Je ne te conſeille pas de rejeter ce parti. Tu ſeras parfaitement bien chez ce ſeigneur. Il eſt riche, & fait à Madrid une dépenſe d'ambaſſadeur. On dit qu'il eſt venu à la cour pour conférer avec le duc de Lerme ſur des biens royaux que ce miniſtre a deſſein d'aliéner en Sicile. Enfin, le comte Galiano, quoique Sicilien, paroît généreux, plein de droiture & de franchiſe. Tu ne ſaurois mieux faire que de t'attacher à ce ſeigneur-là. C'eſt lui, probablement, qui doit t'enrichir, ſuivant ce qu'on t'a prédit à Grenade.

J'avois réſolu, dis-je à Nunez, de battre un peu le pavé, & de me donner du bon tems, avant que de me remettre à ſervir ; mais tu me parles du comte Sicilien d'une manière qui me fait changer de réſolution. Je vou-

J'avois trop d'envie de revoir Fabrice, pour n'être pas chez lui le lendemain de grand matin. Je donne le bon jour, dis-je, en entrant, au seigneur Don Fabricio, la fleur, ou plutôt le champion de la noblesse Asturienne. A ces paroles il se mit à rire. Tu as donc remarqué, s'écria-t-il, qu'on m'a traité de Don? Oui, mon gentilhomme, lui répondis-je, & vous me permettrez de vous dire qu'hier en me contant votre métamorphose, vous oubliâtes, le meilleur. D'accord, répliqua-t-il ; mais, en vérité ; si j'ai pris ce titre d'honneur, c'est moins pour contenter ma vanité, que pour m'accommoder à celle des autres. Tu connois les Espagnols. Ils ne font aucun cas d'un honnête homme s'il a le malheur de manquer de bien & de naissance : Je te dirai de plus, que je vois tant de gens, & Dieu sait quelle sorte de gens, qui se sont appeller Don François, Don Gabriel, Don Pèdre, ou Don comme tu voudras, qu'il faut convenir que la noblesse est une chose bien commune, & qu'un roturier qui a du mérite, lui fait honneur, quand il veut bien s'y agréger.

Mais changeons de matière, ajouta-t-il. Hier au soir, au souper du duc de Médina Sidonia, où, entre autres convives, étoit le comte Galiano, grand seigneur Sicilien, la conversation tomba sur les effets ridicules de l'a-

mour propre. Charmé d'avoir de quoi réjouir la compagnie là-deſſus, je la régalai de l'hiſtoire des homélies. Tu t'imagines bien qu'on en a ri, & qu'on en a donné de toutes les façons à ton archevêque ; ce qui n'a pas produit un mauvais effet pour toi ; car on t'a plaint, & le comte Galiano, après m'avoir fait force queſtions ſur ton chapitre, auxquelles tu peux croire que j'ai répondu comme il falloit, m'a chargé de te mener chez lui. J'allois te chercher tout à l'heure pour t'y conduire. Il veut apparemment te propoſer d'être un de ſes ſecrétaires. Je ne te conseille pas de rejeter ce parti. Tu seras parfaitement bien chez ce seigneur. Il est riche, & fait à Madrid une dépense d'ambassadeur. On dit qu'il est venu à la cour pour conférer avec le duc de Lerme sur des biens royaux que ce ministre a dessein d'aliéner en Sicile. Enfin, le comte Galiano, quoique Sicilien, paroît généreux, plein de droiture & de franchise. Tu ne saurois mieux faire que de t'attacher à ce seigneur-là. C'est lui, probablement, qui doit t'enrichir, suivant ce qu'on t'a prédit à Grenade.

J'avois résolu, dis-je à Nunez, de battre un peu le pavé, & de me donner du bon tems, avant que de me remettre à servir ; mais tu me parles du comte Sicilien d'une manière qui me fait changer de résolution. Je vou-

drois déjà être auprès de lui. Tu y seras bientôt, reprit-il, ou je suis fort trompé. Nous sortîmes en même tems tous deux pour aller chez le comte, qui occupoit la maison de Don Sanche d'Avila son ami, qui étoit alors à la campagne.

Nous trouvâmes dans la cour je ne sais combien de pages & de laquais qui portoient une livrée aussi riche que galante, & dans l'antichambre plusieurs écuyers, gentilshommes, & autres officiers. Ils avoient tous des habits magnifiques, mais avec cela des faces si baroques, que je crus voir une troupe de singes vêtus à l'Espagnole. Il faut avouer qu'il y a des mines d'hommes & de femmes pour qui l'art ne peut rien.

On annonça Don Fabricio, qui fut introduit un moment après dans la chambre, où je le suivis. Le comte en robe de chambre étoit assis sur un sopha, & prenoit son chocolat. Nous le saluâmes avec toutes les démonstrations d'un profond respect ; il nous fit de son côté une inclination de tête, accompagnée de regards si gracieux, que je me sentis d'abord gagner l'âme. Effet admirable, & pourtant ordinaire, que fait sur nous l'accueil favorable des grands ! Il faut qu'ils nous reçoivent bien mal quand ils nous déplaisent.

Ce seigneur, après avoir pris son chocolat, s'amusa quelque tems à badiner avec un gros singe qu'il avoit auprès de lui, & qu'il appeloit Cupidon. Je ne sais pourquoi on avoit donné le nom de ce dieu a cet animal, si ce n'est à cause qu'il en avoit toute la malice ; car il ne lui ressembloit nullement d'ailleurs. Il ne laissoit pas, tel qu'il étoit, de faire les délices de son maître ; qui étoit si charmé de ses gentillesses, qu'il le tenoit sans cesse dans ses bras. Nunez & moi, quoique peu divertis des gambades du singe, nous fîmes semblant d'en être enchantés. Cela plut fort au Sicilien, qui suspendit le plaisir qu'il prenoit à ce passe-tems pour me dire : Mon ami, il ne tiendra qu'à vous d'être un de mes secrétaires. Si le parti vous convient, je vous donnerai deux cens pistoles tous les ans ; il suffit que Don Fabricio vous présente & réponde de vous. Oui, seigneur, s'écria Nunez, je suis plus hardi que Platon, qui n'osoit répondre d'un de ses amis qu'il envoyoit à Denis le tyran. Je ne crains pas de m'attirer des reproches.

Je remerciai par une révérence le poëte des Asturies de sa hardiesse obligeante. Puis m'adressant au patron, je l'assurai de mon zèle & de ma fidélité. Ce seigneur ne vit pas plutôt que sa proposition m'étoit agréable, qu'il fit appeler son intendant, à qui il parla tout

bas. Enſuite il me dit : Gil Blas, je vous apprendrai tantôt à quoi je prétends vous employer. Vous n'avez, en attendant, qu'à ſuivre mon homme d'affaires. Il vient de recevoir des ordres qui vous regardent. J'obéis, laiſſant Fabrice avec le comte & Cupidon.

L'intendant, qui étoit un Meſſinois des plus fins, me conduiſit à ſon appartement en m'accablant d'honnêtetés. Il envoya chercher le tailleur qui avoit habillé toute la maiſon, & lui ordonna de me faire promptement un habit de la même magnificence que ceux des principaux officiers. Le tailleur prit ma meſure, & ſe retira. Pour votre logement, me dit le Meſſinois, je ſais une chambre qui vous conviendra. Eh ! avez-vous déjeûné ? pourſuivit-il. Je répondis que non. Ah ! pauvre garçon que vous êtes, reprit-il, que ne parlez-vous ? Vous êtes ici dans une maiſon où il n'y a qu'à dire ce qu'on ſouhaite pour l'avoir : Venez, je vais vous mener dans un endroit, où rien ne manque.

A ces mots il me fit deſcendre à l'office, où nous trouvâmes le maître d'hôtel, qui étoit un Napolitain, qui valoit bien un Meſſinois. On pouvoit dire de lui & de l'intendant, que les deux en faiſoient la paire. Cet honnête maître d'hôtel étoit avec cinq ou ſix de ſes amis, qu'il traitoit avec des jambons, des langues de bœuf, & autres viandes ſalées, qui les obligeoient à

boire coup sur coup. Nous nous joignîmes à ces vivans, & les aidâmes à fesser les meilleurs vins de monsieur le comte. Pendant que ces choses se passoient à l'office, il s'en passoit d'autres à la cuisine. Le cuisinier régaloit aussi trois ou quatre bourgeois de sa connoissance, qui n'épargnoient pas plus que nous le vin, & qui se remplissoient l'estomac de pâtés de lapin & de perdrix. Il n'y avoit pas, jusqu'aux marmitons, qui ne se donnassent au cœur joie de tout ce qu'ils pouvoient escamoter. Je me crus dans une maison abandonnée au pillage. Cependant ce n'étoit rien que cela. Je ne voyois que des bagatelles, en comparaison de ce que je ne voyois pas.

Je sortis pour aller chercher mes hardes, & les faire apporter à ma nouvelle demeure. Quand je revins le comte étoit à table avec plusieurs seigneurs, & le poëte Nunez, qui d'un air aisé se faisoit servir, & se mêloit à la conversation. Je remarquai même qu'il ne disoit pas un mot qui ne fît plaisir à la compagnie. Vive l'esprit ! quand on en a, on fait bien tous les personnages qu'on veut.

Pour moi, je dînai avec les officiers qui furent traités, à peu de chose près, comme le patron. Après le repas, je me retirai dans ma chambre, où je me mis à réfléchir sur ma condition. Eh bien ! me dis-je, Gil Blas,

te voilà donc auprès d'un comte Sicilien dont tu ne connois pas le caractère. A juger sur les apparences, tu seras dans sa maison comme le poisson dans l'eau. Mais il ne faut jurer de rien, & tu dois te défier de ton étoile dont tu n'as que trop souvent éprouvé la malignité. Outre cela, tu ignores à quoi il te destine. Il a des secrétaires & un intendant ; quels services veut-il donc que tu lui rendes ?

Tandis que je faisois ces réflexions, un laquais vint me dire que tous les cavaliers qui avoient dîné à l'hôtel venoient de sortir pour s'en retourner chez eux, & que monsieur le comte me demandoit. Je volai aussi-tôt à son appartement, où je le trouvai couché sur un sopha, & prêt à faire la *sieste* avec son singe, qui étoit à côté de lui.

Approchez, Gil Blas, me dit-il, prenez un siége & m'écoutez. Je fis ce qu'il m'ordonnoit, & il me parla dans ces termes : Don Fabricio m'a dit qu'entre autres bonnes qualités, vous aviez celle de vous attacher à vos maîtres, & que vous étiez un garçon plein d'intégrité. Ces deux choses m'ont déterminé à vous proposer d'être à moi. J'ai besoin d'un domestique affectionné, qui épouse mes intérêts, & mette toute son attention à conserver mon bien. Je suis riche à la vérité ; mais ma dépense va tous les ans fort audelà de mes revenus. Eh

pourquoi? C'est qu'on me vole, c'est qu'on me pille. Je suis dans ma maison comme dans un bois rempli de voleurs. Je soupçonne mon maître d'hôtel & mon intendant de s'entendre ensemble, & si je ne me trompe point, en voilà plus qu'il n'en faut pour me ruiner de fond en comble. Vous me direz que si je les crois fripons, je n'ai qu'à les chasser. Mais où en prendre d'autres qui soient pétris d'un meilleur limon? Il faut donc que je me contente de les faire observer l'un & l'autre par un homme qui ait droit d'inspection sur leur conduite. C'est vous, Gil Blas, que je choisis pour remplir cette commission. Si vous vous en acquittez bien, soyez sûr que vous ne servirez pas un ingrat. J'aurai soin de vous établir en Sicile très-avantageusement.

Après m'avoir tenu ce discours, il me renvoya; & dès le soir même, devant tous les domestiques, je fus proclamé surintendant de la maison. Le Messinois & le Napolitain n'en furent pas d'abord fort mortifiés, parceque je leur paroissois un gaillard de bonne composition, & qu'ils comptoient qu'en partageant avec moi le gâteau, ils iroient toujours leur train. Mais ils se trouvèrent bien sots le jour suivant, lorsque je leur déclarai que j'étois un homme ennemi de toute malversation. Je demandai au maître d'hôtel un état des provi-

sions. Je visitai la cave. Je pris connoissance de tout ce qu'il y avoit dans l'office, je veux dire de l'argenterie, & du linge. Je les exhortai ensuite tous deux à ménager le bien du patron, à user d'épargne dans la dépense, & je finis mon exhortation en leur protestant que j'avertirois ce seigneur de toutes les mauvaises manœuvres que je verrois faire chez lui.

Je n'en demeurai pas là. Je voulus avoir un espion, pour découvrir s'il y avoit de l'intelligence entre eux. Je jetai les yeux sur un marmiton, qui s'étant laissé gagner par mes promesses, me dit que je ne pouvois mieux m'adresser qu'à lui pour être instruit de tout ce qui se passoit au logis: Que le maître d'hôtel & l'intendant étoient d'accord ensemble, & brûloient la chandelle par les deux bouts; qu'ils détournoient tous les jours la moitié des viandes qu'on achetoit pour la maison; que le cuisiner de son côté, ne valoit pas mieux & qu'en faveur des services qu'il rendoit aux deux autres, à qui il étoit tout dévoué, il disposoit comme eux des vins de la cave: Enfin, que ces trois domestiques étoient cause qu'il se faisoit une dépense horrible chez monsieur le comte. Si vous doutez de mon rapport, ajouta le marmiton, donnez-vous la peine de vous trouver demain matin sur les sept heures auprès du

collège de saint Thomas, vous me verrez chargé d'une hotte, qui changera votre doute en certitude. Tu es donc, lui dis-je, commissionnaire de ces coquins? Je suis, dit-il, employé, par le maître d'hôtel, & un de mes camarades fait les messages de l'intendant.

Ce rapport me parut valoir la peine d'être vérifié. J'eus la curiosité le lendemain de me rendre à l'heure marquée auprés du collège de saint Thomas. Je n'attendis pas long-tems mon espion. Je le vis bientôt arriver avec une grande hotte, toute pleine de viande de boucherie, de volaille & de gibier. Je fis l'inventaire des pièces, & j'en dressai sur mes tablettes un petit procès-verbal, que j'allai montrer à mon maître, après avoir dit au fouille-au-pot, qu'il pouvoit comme à son ordinaire s'acquitter de sa commission.

Le seigneur Sicilien, qui étoit fort vif de son naturel, voulut dans son premier mouvement chasser le Napolitain & le Messinois; mais après y avoir fait réflexion, il se contenta de se défaire du dernier, dont il me donna la place. Ainsi ma charge de surintendant fut supprimée peu de tems après sa création, & franchement je n'y eus point de regret. Ce n'étoit à proprement parler qu'un emploi honorable d'espion; qu'un poste qui n'avoit rien

de solide. Au lieu qu'en devenant monsieur l'intendant, je me voyois maître du coffre-fort, & c'est-là le principal. C'est toujours ce domestique-là qui tient le premier rang dans une grande maison ; & il y a tant de bénéfices attachés à son administration, qu'il s'enrichiroit infailliblement, quand même il seroit honnête homme.

Mon Napolitain, qui n'étoit pas au bout de ses finesses, remarquant que j'avois un zèle brutal, & que je me mettois sur le pied de voir tous les matins les viandes qu'il achetoit, & d'en tenir registre, cessa d'en détourner ; mais il continua d'en prendre la même quantité chaque jour. Par cette ruse, augmentant le profit qu'il tiroit de la desserte de la table, qui lui appartenoit de droit, il n'y perdoit rien ; & le comte n'étoit guère plus avancé d'avoir le phénix des intendans. L'abondance excessive que je vis alors régner dans les repas, me fit deviner ce nouveau tour, & j'y mis bon ordre aussi-tôt, en retranchant le superflu de chaque service. Ce que je fis toutefois avec tant de prudence, qu'on n'y apperçut point un air d'épargne. On eût dit que c'étoit toujours la même profusion ; & néanmoins par cette économie, je ne laissai pas de diminuer considérablement la dépense. Voilà ce que le patron demandoit. Il vouloit ménager

sans paroître moins magnifique. Son avarice étoit subordonnée à son ostentation.

Je n'en demeurai point là, je réformai un autre abus. Trouvant que le vin alloit bien vîte, je soupçonnai qu'il y avoit encore de la tricherie de ce côté-la. Effectivement, s'il y avoit, par exemple, douze cavaliers à la table du seigneur, il se buvoit cinquante & quelquefois jusqu'à soixante bouteilles. Cela m'étonnoit. Je consultai là-dessus mon oracle, c'est-à-dire, mon marmiton avec qui j'avois des entretiens secrets, & qui me rapportoit fidèlement tout ce qui se disoit & se faisoit dans la cuisine, où il n'étoit suspect à personne. Il m'apprit que le dégât, dont je me plaignois, venoit d'une nouvelle ligue faite entre le maître d'hôtel, le cuisinier & les laquais, qui versoient à boire ; que ceux-ci remportoient les bouteilles à demi pleines, qui se partageoient ensuite entre les confédérés. Je parlai aux laquais. Je les menaçai de les mettre à la porte, s'ils s'avisoient de récidiver, & il n'en fallut pas davantage pour les faire rentrer dans leur devoir. Mon maître, que j'avois grand soin d'informer des moindres choses que je faisois pour son bien, me combloit de louanges, & prenoit de jour en jour plus d'affection pour moi. De mon côté, pour

récompenser le marmiton qui me rendoit de si bons offices, je le fis aide de cuisine.

Le Napolitain enrageoit de me rencontrer par tout ; & ce qui le mortifioit cruellement c'étoit les contradictions qu'il avoit à essuyer de ma part toutes les fois qu'il s'agissoit de me rendre ses comptes ; car pour mieux lui rogner les ongles, je me donnois la peine d'aller dans les marchés, pour savoir le prix des denrées. De sorte que je le voyois venir après cela ; & comme il ne manquoit pas de vouloir ferrer la mule, je le relançois vigoureusement. Je ne sais comment il pouvoit résister à mes persécutions, & ne pas quitter le service du seigneur Sicilien. Sans doute que, malgré tout cela, il y trouvoit encore son compte.

Fabrice, que je voyois de tems en tems, & à qui je contois toutes mes prouesses d'intendant, jusqu'alors inouies, étoit plus disposé à blâmer ma conduite qu'à l'approuver. Je souhaite, me dit-il un jour, qu'après tout ceci ton désintéressement soit bien récompensé ; mais, entre nous, si tu n'étois pas si roide avec le maître d'hotel, je crois que tu n'en serois pas plus mal. Eh quoi ! répondis-je, ce voleur mettra effrontément, dans un état de dépense, à dix pistoles un poisson qui ne lui en aura coûté que quatre, & tu veux que je lui passe

cet article ? Pourquoi non, répliqua-t-il froidement ? Il n'a qu'à te donner la moité du surplus & il fera les choses dans les règles. Pour un homme d'esprit, vous vous y prenez bien mal. Vous êtes un vrai gâte-maison ; & vous avez bien la mine de servir long-tems, puisque vous n'écorchez pas l'anguille pendant que vous la tenez.

Je ne fis que rire des discours de Nunez. Il en rit lui-même à son tour, & voulut me persuader qu'il ne me les avoit pas tenus sérieusement. Il avoit honte de m'avoir donné inutilement un mauvais conseil. Je demeurai ferme dans la résolution d'être toujours fidèle & zélé. Je ne me dementis point, & j'ose dire qu'en quatre mois par mon épargne je fis profit à mon maître de trois mille ducats pour le moins.

Au bout de ce tems-là, le repos qui régnoit à l'hôtel fut étrangement troublé par un accident qui ne paroîtra qu'une bagatelle au lecteur, & qui devint pourtant une chose fort sérieuse pour les domestiques, & surtout pour moi. Cupidon, ce singe dont j'ai parlé, cet animal si chéri du patron, en voulant un jour sauter d'une fenêtre à une autre, s'en acquitta si mal qu'il tomba dans la cour, & se démit une jambe. Le comte ne sut pas sitôt ce malheur, qu'il poussa des cris qui furent entendus du voisinage ; & dans l'excès de sa douleur s'en prenant à tous ses gens sans exception, peu s'en fallut

qu'il ne fît maison nette. Il envoya chercher sur le champ les chirurgiens de Madrid les plus habiles pour les fractures & dislocations des os. Ils visitèrent la jambe du blessé, la lui remirent & la bandèrent. Mais quoiqu'ils assurassent tous que ce n'étoit rien, cela n'empêcha pas que mon maître ne retînt un d'entr'eux pour demeurer auprès de l'animal jusqu'à parfaite guérison.

J'aurois tort de passer sous silence les peines & les inquiétudes qu'eut le seigneur Sicilien pendant tout ce tems-là. Croira-t-on bien que le jour il ne quittoit point son cher cupidon. Il étoit présent quand on le pansoit, & la nuit il se levoit deux ou trois fois pour le voir. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est qu'il falloit que tous les domestiques, & moi principalement, nous fussions toujours sur pied pour être prêts à courir où l'on jugeroit à propos de nous envoyer pour le service du singe. En un mot, nous n'eûmes aucun repos dans l'hôtel, jusqu'à ce que, ne se ressentant plus de sa chute, il se remit à faire ses bonds & ses culbutes ordinaires. Après cela, refuserons-nous d'ajouter foi au rapport de Suétone, lorsqu'il dit que Caligula aimoit tant son cheval, qu'il lui donna une maison richement meublée avec des officiers pour le servir, qu'il en vouloit même faire un consul? Mon patron n'étoit pas moins charmé de son singe; il en auroit volontiers fait un corrégidor.

Ce qu'il y eut de malheureux pour moi, c'est que j'avois enchéri sur tous les valets, pour mieux faire ma cour au seigneur, & je m'étois donné de si grands mouvemens pour son Cupidon, que j'en tombai malade. La fièvre me prit violemment, & mon mal devint tel, que je perdis toute connoissance. J'ignore ce qu'on fit de moi pendant quinze jours que je fus entre la vie & la mort. Je sais seulement que ma jeunesse lutta si bien contre la fièvre, & peut-être contre les remèdes qu'on me donna, que je repris enfin mes sens. Le premier usage que j'en fis fut de m'appercevoir que j'étois dans une autre chambre que la mienne. Je voulus savoir pourquoi. Je le demandai à une vieille femme qui me gardoit ; mais elle me répondit qu'il ne falloit pas que je parlasse ; que le médecin l'avoit expressément défendu. Quand on se porte bien, on se moque ordinairement de de ces docteurs. Est-on malade ? on se soumet docilement à leurs ordonnances.

Je pris donc le parti de me taire, quelque envie que j'eusse de m'entretenir avec ma garde. Je faisois des réflexions là-dessus lorsqu'il entra deux manières de petits-maîtres fort lestes. Ils avoient des habits de velours avec de très-beau linge garni de dentelles. Je m'imaginai que c'étoit des seigneurs amis de mon maître, lesquels, par considération pour

lui, me venoient voir. Dans cette pensée je fis un effort pour me mettre sur mon séant & j'ôtai par respect mon bonnet ; mais ma garde me recoucha tout de mon long, en me disant que ces seigneurs étoient mon médecin & mon apothicaire.

Le docteur s'approcha de moi, me tâta le pouls, observa mon visage, & remarquant tous les signes d'une prochaine guérison, il prit un air de triomphe, comme s'il y eût mis beaucoup du sien, & dit qu'il ne falloit plus qu'une médecine pour achever son ouvrage. Qu'après cela, il pourroit se vanter d'avoir fait une belle cure. Quand il eut parlé de cette sorte, il fit écrire par l'apothicaire une ordonnance qu'il lui dicta en se regardant dans un miroir, en rajustant ses cheveux, & en faisant des grimaces dont je ne pouvois m'empêcher de rire, malgré l'état où j'étois. Ensuite il me salua de la tête fort cavalièrement, & sortit plus occupé de sa figure, que des drogues qu'il avoit ordonnées.

Le lendemain matin, l'apothicaire vint m'apporter la médecine que le docteur avoit ordonnée la veille. Comme je me sentois mieux de moment en moment, je déclarai que je ne voulois plus de remèdes, ni entendre parler d'avantage d'Hippocrate & de sa séquelle. L'apothicaire, qui ne se soucioit nullement de

ce que je ferois de sa composition, pourvu qu'elle lui fût payée, la laissa sur la table, & se retira sans me dire une syllabe.

Je fis jeter sur le champ par les fenêtres cette médecine, contre laquelle je m'étois si fort prévenu, que j'aurois cru être empoisonné si je l'eusse avalée. A ce trait de désobéissance, j'en ajoutai un autre ; je rompis le silence, & dis d'un ton ferme à ma garde, que je prétendois absolument qu'elle m'apprît des nouvelles de mon maître. La vieille, qui appréhendoit d'exciter en moi une émotion dangereuse en me satisfaisant, ou qui, peut-être, ne m'obstinoit que pour irriter mon mal, hésitoit à me parler ; mais je la pressai si vivement de m'obéir, qu'elle me répondit enfin, Seigneur cavalier, vous n'avez plus d'autre maître que vous-même. Le comte Galiano s'en est retourné en Sicile.

Je ne pouvois croire ce que j'entendois. Il n'y avoit pourtant rien de plus véritable. Ce seigneur, dès le second jour de ma maladie, craignant que je ne mourusse chez lui, avoit eu la bonté de me faire transporter, avec mes petits effets, dans une chambre garnie, où il m'avoit abandonné sans façon à la providence & aux soins d'une garde. Sur ces entrefaites, ayant reçu un ordre de la cour, qui l'obligeoit à repasser en Sicile, il étoit parti avec tant de pré-

cipitation, qu'il n'avoit plus songé à moi, soit qu'il me comptât déjà parmi les morts, soit que les personnes de qualité soient sujettes à ces fautes de mémoire.

Ma garde me fit ce détail, & m'apprit que c'étoit elle qui avoit été chercher un médecin & un apothicaire, afin que je ne périsse point sans leur assistance. Je tombai dans une profonde rêverie à ces belles nouvelles. Adieu mon établissement avantageux en Sicile ! Adieu mes plus douces espérances ! Quand il vous arrivera quelque grand malheur, dit un pape, examinez-vous bien, & vous verrez qu'il y aura toujours de votre faute. N'en déplaise à ce saint père, je ne vois pas comment dans cette occasion je contribuai à mon infortune.

Lorsque je vis évanouir les flatteuses chimères dont je m'étois rempli la tête, la première chose dont je m'embarrassai l'esprit, fut ma valise, que je fis apporter sur mon lit pour la visiter. Je soupirai en m'appercevant qu'elle étoit ouverte. Hélas, ma chère valise, m'écriai-je, mon unique consolation ! Vous avez été, à ce que je vois, à la merci des mains étrangères. Non, non, seigneur Gil Blas, me dit alors le vieille, rassurez-vous, on ne vous a rien volé.

J'y trouvai l'habit que j'avois en entrant au service du comte ; mais j'y cherchai vainement celui que le Messinois m'avoit fait faire. Mon maître n'avoit pas jugé à propos de me le laisser, ou bien quelqu'un se l'étoit approprié. Toutes mes autres hardes y étoient, & même une grande bourse de cuir qui renfermoit mes espèces. Je les comptai deux fois, ne pouvant croire la première, qu'il n'y eût que cinquante pistoles de reste de deux cens soixante qu'il y avoit dedans avant ma maladie. Que signifie ceci, ma bonne mère ? dis-je à ma garde. Voilà mes finances bien diminuées. Personne pourtant n'y a touché que moi, répondit la vieille, & je les ai ménagées autant qu'il m'a été possible. Mais les maladies coûtent beaucoup. Il faut toujours avoir l'argent à la main. Voici, ajouta cette bonne ménagère, en tirant de sa poche un paquet de papiers, voici un état de dépense, qui est juste comme l'or, & qui vous fera voir que je n'ai pas employé un denier mal-à-propos.

Je parcourus des yeux le mémoire, qui contenoit bien quinze ou vingt pages. Miséricorde ! Que de volaille achetée pendant que j'avois été sans connoissance ! Il falloit qu'en bouillons seulement il y eût pour le moins douze pistoles. Les autres articles répondoient à celui-là. On ne sauroit dire combien elle

avoit dépensé en bois, en chandelle, en eau, en balais, &c. Cependant quelqu'enflé que fût son mémoire, toute la somme alloit à peine à trente pistoles; & par conséquent il devoit y en avoir encore cent quatre-vingt de reste. Je lui représentai cela; mais la vieille, d'un air ingénu, commença d'attester tous les saints qu'il n'y avoit dans la bourse que quatre-vingt pistoles, lorsque le maître d'hôtel du comte lui avoit confié ma valise. Que dites-vous, ma bonne? interrompis je avec précipitation. C'est le maître d'hôtel qui vous a remis mes hardes entre les mains? Sans doute, répondit-elle, c'est lui. A telles enseignes, qu'en me les donnant, il me dit: Tenez, bonne mère, quand le seigneur Gil Blas sera frit à l'huile, ne manquez pas de le régaler d'un bel enterrement. Il y a dans cette valise de quoi en faire les frais.

Ah! méchant Napolitain, m'écriai-je alors! je ne suis plus en peine de savoir ce qu'est devenu l'argent qui me manque. Vous l'avez raflé, pour recompenser une partie des vols que je vous ai empêché de faire. Quelque sujet pourtant que j'eusse d'accuser le maître d'hôtel de m'avoir volé, je ne laissai pas de penser que ma garde pouvoit fort bien être la voleuse. Mes soupçons tomboient tantôt sur l'un & tantôt sur l'autre. Mais c'étoit toujours

la même chose pour moi. Je n'en témoignai rien à la vieille. Je ne la chicanai pas même sur les articles de son beau mémoire. Je n'aurois rien gagné à cela ; il faut bien que chacun fasse son métier. Je bornai mon ressentiment à la payer, & à la renvoyer trois jours aprés.

Je m'imagine qu'en sortant de chez moi, elle alla donner avis à l'apothicaire qu'elle venoit de me quitter, & que je me portois assez bien pour prendre la clef des champs sans compter avec lui ; car un moment après je le vis arriver tout essouflé. Il me présenta son mémoire, dans lequel, sous des noms qui m'étoient inconnus, quoique j'eusse été médecin, il avoit écrit tous les prétendus remèdes qu'il m'avoit fournis dans le tems que j'étois sans sentiment. On pouvoit appeler ce mémoire-là de vraies parties d'apothicaire. Aussi nous eûmes une dispute, lorsqu'il fut question du payement. Je prétendois qu'il rabattît la moitié de la somme qu'il demandoit. Il protesta qu'il n'en rabattroit pas même une obole. Considerant toutefois qu'il avoit affaire à un jeune homme qui dès ce jour-là pouvoit s'éloigner de Madrid, il aima mieux se contenter de ce que je lui offrois, c'est-à-dire, de trois fois au-delà de ce que valoient ses drogues, que de s'exposer à perdre tout.

Le médecin parut presque aussi-tôt. J'escomptai ses visites, qui avoient été fréquentes & je le renvoyai content. Mais avant de me quitter, pour me prouver qu'il avoit bien gagné son argent, il me détailla les inconveniens mortels qu'il avoit prévenus dans ma maladie. Ce qu'il fit en fort beaux termes, & d'un air agréable ; mais je n'y compris rien du tout. Lorsque je me fus défait de lui, je me crus débarrassé de tous les ministres des parques. Je me trompois ; il entra un chirurgien que je n'avois vu de me vie. Il me salua fort civilement, & me témoigna de la joie de me voir échappé du danger que j'avois couru. Ce qu'il attribuoit, disoit-il, à deux saignées abondantes qu'il m'avoit faites & aux ventouses qu'il avoit eu l'honneur de m'appliquer. Autre plume qu'on me tira de l'aile. Il me fallut aussi cracher au bassin du chirurgien. Enfin après avoir satisfait ces messieurs je me trouvai presque sans argent.

Je commençai à perdre courage, en me voyant retombé dans une situation misérable. Je m'étois, chez mes derniers maîtres, trop affectionné aux commodités de la vie; je ne pouvois plus comme autrefois envisager l'indigence en philosophe cynique. J'avouerai pourtant que j'avois tort de me laisser aller à la tristesse. Après avoir tant de fois éprouvé

que la fortune ne m'avoit pas plutôt renversé qu'elle me relevoit, je n'aurois dû regarder l'état fâcheux où j'étois que comme une occasion prochaine de prospérité.

LIVRE HUITIEME.

J'ETOIS si surpris de n'avoir point entendu parler de Nunez pendant tout ce tems-là, que je jugeai qu'il devoit être à la campagne. Je sortis pour aller chez lui, dès que je pus marcher, & j'appris en effet qu'il étoit depuis trois semaines en Andalousie avec le duc de Médina Sidonia.

Un matin, à mon reveil, Melchior de la Ronda me vint dans l'esprit; & me ressouvenant que je lui avois promis à Grenade d'aller voir son neveu, si jamais je retournois à Madrid, je m'avisai de vouloir tenir ma promesse ce jour-là même. Je m'informai de l'hôtel de Don Baltazar de Zuniga, & je m'y rendis. Je demandai le seigneur Joseph Navarro, qui parut un moment après. Je le saluai, il me reçut d'un air honnête, mais froid, quoique j'eusse décliné mon nom. Je ne pou-

vois concilier cet accueil glacè avec le portrait qu'on m'avoit fait de ce chef d'office. J'allois me retirer dans la résolution de ne lui pas faire une seconde visite, lorsque prenant tout à coup un air ouvert & riant, il me dit avec beaucoup de vivacité : Ah ! seigneur Gil Blas de Santillane, pardonnez-moi, de grâce, la réception que je viens de vous faire. Ma mémoire a trahi la disposition où je suis à votre ègard. J'avois oublié votre nom, & je ne pensois plus à ce cavalier dont il est fait mention dans une lettre que j'ai reçue de Grenade, il y a plus de quatre mois.

Que je vous embrasse, ajouta-t-il, en se jetant à mon cou avec transport ! Mon oncle Melchior, que j'aime & que j'honore comme mon propre père, me mande que si par hasard j'ai l'honneur de vous voir, il me conjure de vous faire le même traitement que je ferois à son fils, & d'employer, s'il le faut, pour vous, mon crédit & celui de mes amis. Il me fait l'éloge de votre cœur & de votre esprit, dans des termes qui m'intéresseroient à vous servir, quand sa recommandation ne m'y engageroit pas. Regardez-moi donc, je vous prie, comme un homme à qui mon oncle a communiqué par sa lettre tous les sentimens qu'il a pour vous. Je vous donne mon amitié. Ne me refusez pas la vôtre.

Je répondis avec la reconnoissance que je devois à la politesse de Joseph ; & tous deux en gens vifs & sincères, nous formâmes à l'heure même une étroite liaison. Je n'hésitai point à lui découvrir la situation de mes affaires. Ce que je n'eus pas sitôt fait, qu'il me dit : Je me charge du soin de vous placer, & en attendant, ne manquez pas de venir manger ici tous les jours. Vous y aurez un meilleur ordinaire qu'à votre auberge.

L'offre flattoit trop un convalescent mal en espèces, & accoutumé aux bons morceaux, pour être rejetée, Je l'acceptai, & je me refis si bien dans cette maison, qu'au bout de quinze jours j'avois déjà une face de Bernardin. Il me parut que le neveu de Melchior faisoit là ses orges à merveilles ; mais comment ne les auroit-il pas faites ? Il avoit trois cordes à son arc : Il étoit à la fois sommelier, chef d'office, & maître d'hôtel. De plus, notre amitié à part, je crois que l'intendant du logis & lui s'accordoient bien ensemble.

J'étois parfaitement bien rétabli, lorsque mon ami Joseph, me voyant un jour arriver à l'hôtel de Zuniga, pour y dîner selon ma coûtume, vint au-devant de moi, & me dit d'un air gai : Seigneur Gil Blas, j'ai une assez bonne condition à vous proposer. Vous saurez que le duc de Lerme, premier miniſtre de la cou-

ronne d'Espagne, pour se donner entièrement à l'administration des affaires de l'état, se repose sur deux personnes de l'embarras des siennes. Il a chargé du soin de recueillir ses revenus Don Diègue de Monteser, & il fait faire la dépense de sa maison par Don Rodrigue de Caldérone. Ces deux hommes de confiance exercent leur emploi avec une autorité absolue, & sans dépendre l'un de l'autre. Don Diègue a d'ordinaire sous lui deux intendans qui font la recette, & comme j'ai appris ce matin qu'il en avoit chassé un, j'ai été demander sa place pour vous. Le seigneur de Monteser, qui me connoît, & dont je puis me vanter d'être aimé, me l'a sans peine accordée sur les bons témoignages qui je lui ai rendus de vos mœurs & de votre capacité. Nous irons chez lui cette après-dînée.

Nous n'y manquâmes pas. Je fus reçu très gracieusement, & installé dans l'emploi de l'intendant qui avoit été congédié. Cet emploi consistoit à visiter nos fermes, à y faire les réparations, à toucher l'argent des fermiers ; en un mot, je me mêlois des biens de la campagne, & tous les mois je rendois mes comptes à Don Diègue, qui, malgré tout le bien que mon chef d'office lui avoit dit de moi, les épluchoit avec beaucoup d'attention. C'étoit ce que je demandois. Quoique ma droiture

eût été si mal payée chez mon dernier maître, j'avois résolu de la conserver toujours.

Un jour, nous apprîmes que le feu avoit pris au château de Lerme, & que plus de la moitié étoit réduite en cendres. Je me transportai aussi-tôt sur les lieux pour examiner le dommage. Là, m'étant informé avec exactitude des circonstances de l'incendie, j'en composai une ample relation que Monteser fit voir au duc de Lerme. Ce ministre, malgré le chagrin qu'il avoit d'apprendre une si mauvaise nouvelle, fut frappé de la relation, & ne put s'empêcher de demander qui en étoit l'auteur. Don Diègue ne se contenta pas de le lui dire ; il parla de moi si avantageusement, que son excellence s'en ressouvint six mois après à l'occasion d'une histoire que je vais raconter, & sans laquelle peut-être je n'aurois jamais été employé à la cour. La voici.

Il demeuroit alors dans la rue des Infantes une vieille dame appelée Inésille de Cantarilla. On ne savoit pas certainement de quelle naissance elle étoit. Les uns la disoient fille d'un faiseur de luths, & les autres d'un commandeur de l'ordre de saint Jacques. Quoiqu'il en soit, c'étoit une personne prodigieuse. La nature lui avoit donné le privilège singulier de charmer les hommes pendant le cours de sa vie, qui duroit encore après quinze

lustres accomplis. Elle avoit été l'idole des seigneurs de la vieille cour, & elle se voyoit adorée de ceux de la nouvelle. Le tems qui n'épargne pas la beauté, s'exerçoit en vain sur la sienne ; il la flétrissoit sans lui ôter le pouvoir de plaire. Un air de noblesse, un esprit enchanteur, & des grâces naturelles, lui faisoient faire des passions jusque dans sa vieillesse.

Un cavalier de vingt-cinq ans, Don Valerio de Luna, un des secrétaires du duc de Lerme, voyoit Inésille. Il en devint amoureux. La dame, qui avoit ſes raiſons pour désapprouver cette passion, fit un jour passer le jeune homme dans son cabinet, & là, lui montrant une pendule qui étoit sur une table : Voyez, lui dit-elle, l'heure qu'il est. Il y a aujourd'hui soixante-quinze ans que je vins au monde à pareille heure. Rentrez en vous-même, mon enfant. Etouffez des sentimens qui ne conviennent ni à vous ni à moi. A ce diſcours sensé, le cavalier, qui ne reconnoissoit plus l'autorité de la raiſon, répondit à la dame avec toute l'impétuosité d'un homme possédé des mouvemens qui l'agitoient : Cruelle Inésille, pourquoi avez-vous recours à ces frivoles adresses ? Pensez-vous qu'elles puissent vous changer à mes yeux ? Ne vous flattez pas d'une si fausse espérance. Que vous soyez telle que je vous

vois, ou qu'un charme trompe ma vue, je ne cesserai point de vous aimer. Hé bien, reprit-elle, puisque vous êtes assez opiniâtre pour persister dans la résolution de me fatiguer de vos soins, ma maison désormais ne sera plus ouverte pour vous. Je vous l'interdis, & je vous défends de paroître jamais devant moi.

Vous croyez peut-être, après cela, que Don Valerio, déconcerté de ce qu'il venoit d'entendre, fit une honnête retraite. Au contraire, il n'en devint que plus importun. L'amour fait dans les amans le même effet que le vin dans les ivrognes. Le cavalier pria, gémit, & passa tout à coup des prières aux emportements; mais la dame le repoussant avec courage, lui dit d'un air irrité: Arrêtez, téméraire! je vais mettre un frein à votre folle ardeur; apprennez que vous êtes mon fils.

Don Valerio fut étourdi de ces paroles. Il suspendit sa violence. Mais s'imaginant qu'Inésille ne parloit ainsi que pour se soustraire à ses sollicitations, il lui répondit: Vous inventez cette fable, pour vous dérober à mes désirs. Non, non, interrompit-elle, je vous révéle un mystère que je vous aurois toujours caché, si vous ne m'eussiez pas réduite à la nécessité de vous le découvrir. Il y a vingt-six ans que j'aimois Don Pèdre de Luna votre père, qui étoit alors gouverneur de Ségovie;

vous devîntes le fruit de nos amours. Il vous reconnut, vous fit élever avec soin, & outre qu'il n'avoit point d'autre enfant, vos bonnes qualités le déterminèrent à vous laisser du bien. De mon côté, je ne vous ai point abandonné ; sitôt que je vous ai vu entrer dans le monde, je vous ai attiré chez moi, pour vous inspirer ces manières polies qui sont si nécessaires à un galant homme, & que les femmes seules peuvent donner aux jeunes cavaliers. J'ai plus fait ; j'ai employé tout mon crédit pour vous mettre chez le premier ministre. Enfin, je me suis intéressée pour vous, comme je le devois pour un fils. Après cet aveu, prenez votre parti. Si vous pouvez épurer vos sentimens, & ne regarder en moi qu'une mère, je ne vous bannis point de ma présence, j'aurai pour vous toute la tendresse que j'ai eue jusqu'ici. Mais si vous n'êtes pas capable de cet effort, que la nature & la raison exigent de vous, fuyez dès ce moment, & me délivrez de l'horreur de vous voir.

Inésille parla de cette sorte. Pendant ce tems-là, Don Valerio gardoit un morne silence. On eût dit qu'il rappeloit sa vertu, & qu'il alloit se vaincre lui-même. Mais c'est à quoi il ne songeoit nullement. Il méditoit un autre dessein, & préparoit à sa mère un spectacle bien différent. Ne pouvant se con-

soler de l'obstacle qui s'opposoit à son bonheur, il céda lâchement à son désespoir. Il tira son épée, & se l'enfonça dans le sein.

Le malheureux Don Valerio ne mourut pas sur le champ du coup qu'il s'étoit porté. Il eut le tems de se reconnoître, & de demander pardon au Ciel de s'être lui-même ôté la vie. Comme il laissa par sa mort un poste de secrétaire vacant chez le duc de Lerme, ce ministre, qui n'avoit pas oublié ma relation d'incendie, non plus que l'éloge qu'on lui avoit fait de moi, me choisit pour remplacer ce jeune homme.

Ce fut Monteser qui m'annonça cette agréable nouvelle, & me dit: Ami Gil Blas, quoique je ne vous perde pas sans regret, je vous aime trop pour n'être pas ravi que vous succédiez à Don Valerio. Vous ne manquerez pas de faire une belle fortune, pourvu que vous suiviez les deux conseils que j'ai à vous donner: Le premier, c'est de paroître tellement attaché à son excellence, qu'elle ne doute pas que vous ne lui soyez entièrement dévoué: Et le second, c'est de bien faire votre cour au seigneur Don Rodrigue de Caldérone; car cet homme-là manie comme une cire molle l'esprit de son maître. Si vous avez le bonheur de vous acquérir la bienveillance de ce secrétaire favori, vous irez loin en peu de tems.

Seigneur, dis-je à Don Diègue, après lui avoir rendu grâces de ses bons avis, apprenez-moi, s'il vous plaît, de quel caractère est Don Rodrigue. J'en ai quelquefois entendu parler dans le monde. On me l'a peint comme un assez mauvais sujet ; mais je me défie des portraits que le peuple fait des personnes qui sont en place à la cour, quoiqu'il en juge sainement quelquefois. Dites-moi donc, je vous prie, ce que vous pensez du seigneur Caldérone. Vous me demandez une chose délicate, répondit le surintendant, avec un souris malin : Je dirois à un autre que vous, sans hésiter, que c'est un très-honnête gentilhomme, & qu'on n'en sauroit dire que du bien ; mais je veux avoir de la franchise avec vous. Outre que je vous crois un garçon fort discret, il me semble que je dois vous parler à cœur ouvert de Don Rodrigue, puisque je vous ai conseillé de le bien ménager, autrement ce ne seroit vous obliger qu'à demi.

Vous saurez donc, poursuivit-il, que de simple domestique qu'il étoit de son excellence, lorsqu'elle ne portoit encore que le nom de Don François de Sandoval, il est parvenu par dégrés au poste de premier secrétaire. On n'a jamais vu d'homme plus fier. Il se regarde comme un collègue du duc de Lerme, & dans le fond on diroit qu'il partage avec lui l'autorité

de premier ministre, puisqu'il fait donner des charges & des gouvernemens à qui bon lui semble. Le public en murmure souvent ; mais c'est de quoi il ne se met guère en peine ; pourvu qu'il tire des paraguantes d'une affaire, il se soucie fort peu des épilogueurs. Vous concevez bien par ce que je viens de vous dire, ajouta Don Diègue, quelle conduite vous avez à tenir avec un mortel si orgueilleux. Oh ! qu'oui, lui dis-je, laissez-moi faire. Il y aura bien du malheur, si je ne me fais pas aimer de lui. Quand on connoît le défaut d'un homme à qui l'on veut plaire, il faut être bien mal-à-droit, pour n'y pas réussir. Cela étant, reprit Monteser, je vais vous présenter tout à l'heure au duc de Lerme.

Nous allâmes dans le moment chez ce ministre, que nous trouvâmes dans une grande salle occupé à donner audience. Il y avoit là plus de monde que chez le roi. Je vis des commandeurs & des chevaliers de saint Jacques & de Calatrave, qui sollicitoient des gouvernemens & des vice-royautés ; des évêques, qui ne se portant pas bien dans leurs diocèses, vouloient seulement, pour changer d'air, devenir archevêques ; & de bons pères de saint Dominique & de saint François qui demandoient humblement des évêchés. Je remarquai aussi des officiers reformés, qui faisoient

le même rôle qu'y avoit fait ci-devant le capitaine Chinchilla ; c'est-à-dire, qui se morfondoient dans l'attente d'une pension. Si le duc ne satisfaisoit pas leur désirs, il recevoit du moins leurs placets d'un air affable ; & je m'apperçus qu'il répondoit fort poliment aux personnes qui lui parloient.

Nous eûmes la patience d'attendre qu'il eût expédié tous ces supplians. Alors Don Diègue lui dit : Monseigneur, voici Gil Blas de Santillane, ce jeune homme dont votre excellence a fait choix pour remplir la place de Don Valerio. A ces mots le duc jetta les yeux sur moi en disant obligeamment que je l'avois déjà meritée par les services que je lui avois rendus. Il me fit ensuite entrer dans son cabinet, pour m'entretenir en particulier, ou plutôt pour juger de mon esprit par ma conversation. D'abord il voulut savoir qui j'étois, & la vie que j'avois menée jusque-là. Il exigea même de moi la-dessus une narration sincère. Quel détail c'étoit me demander ! De mentir devant un premier ministre d'état, il n'y avoit pas d'apparence. D'une autre part, j'avois tant de choses à dire aux dépens de ma vanité, que je ne pouvois me résoudre à une confession générale. Comment sortir de cet embarras ? Je pris le parti de farder la vérité dans les endroits où elle auroit

fait peur toute nue. Mais il ne laissa pas de la démêler, malgré tout mon art : Monsieur de Santillane, me dit-il en souriant, à la fin de mon récit, à ce que je vois vous avez été tant soit peu *Picaro*. Monseigneur, lui répondis-je, en rougissant, votre excellence m'a ordonné d'avoir de la sincerité, je lui ai obéi. Je t'en sais bon gré, répliqua-t-il ; va, mon enfant, tu en est quitte à bon marché. Je m'étonne que le mauvais exemple ne t'ait pas entièrement perdu. Combien y a-t-il d'honnêtes gens qui deviendroient de grands fripons, si la fortune les mettoit aux mêmes épreuves !

Ami Santillane, continua le ministre, ne te souviens plus du passé ; songe que tu es présentement au roi, & que tu seras désormais occupé pour lui. Tu n'as qu'à me suivre ; je vais t'apprendre en quoi consisteront tes occupations. A ces mots, le duc me mena dans un petit cabinet qui joignoit le sien, & où il y avoit sur des tablettes une vingtaine de registres in folio fort épais. C'est ici, me dit-il, que tu travailleras. Tous ces régistres que tu vois composent un dictionnaire de toutes les familles nobles qui sont dans les royaumes & principautés de la monarchie d'Espagne. Chaque livre contient par ordre alphabétique l'histoire abrégée de tous les gentilshommes d'un

royaume, dans laquelle sont détaillés les services qu'eux & leurs ancêtres ont rendus à l'état, aussi-bien que les affaires d'honneur qui peuvent leur être arrivées. On y fait encore mention de leurs biens, de leur mœurs ; en un mot, de toutes leurs bonnes & mauvaises qualités. Ensorte que lorsqu'ils viennent demander des grâces à la cour, je vois d'un coup d'œil s'ils les méritent. Pour savoir exactement toutes ces choses, j'ai par-tout des pensionnaires qui ont soin de s'en informer & de m'en instruire par des mémoires qu'ils m'envoyent ; mais comme ces mémoires sont diffus & remplis de façons de parler provinciales il faut les rédiger & en polir la diction, parceque le roi se fait lire quelquefois ces registres. C'est à ce travail, qui demande un style net & concis, que je veux t'employer dès ce moment même.

En parlant ainsi, il tira d'un grand portefeuille, plein de papiers, un mémoire qu'il me mit entre les mains. Puis il sortit de mon cabinet, pour m'y laisser faire mon coup d'essai en liberté. Je lus le mémoire, qui me parut non seulement farci de termes barbares, mais même trop passionné. C'étoit pourtant un moine de la ville de Solsone qui l'avoit composé. Sa révérence en affectant le style d'un homme de bien, y déchiroit impitoyablement une bonne famille Catalane, & Dieu

sait s'il disoit la vérité. Je crus lire un libelle, diffamatoire, & je me fis d'abord un scrupule de travailler sur cela. Je craignois de me rendre complice d'une calomnie ; néanmoins, tout neuf que j'étois à la cour, je passai outre, aux périls & fortunes de l'âme du bon religieux ; & mettant sur son compte toute l'iniquité, s'il y en avoit, je commençai à déshonorer, en belles phrases Castillanes, deux ou trois générations d'honnêtes gens peut-être.

J'avois déjà fait quatre ou cinq pages, quand le duc, impatient de savoir comment je m'y prenois, revint, & me dit : Santillane, montre-moi ce que tu as fait ; je suis curieux de le voir. En même tems jettant la vue sur mon ouvrage, il en lut le commencement avec beaucoup d'attention. Il en parut si content que j'en fus surpris. Tout prévenu que j'étois en ta faveur, reprit-il, je t'avoue que tu as surpassé mon attente. Tu n'écris pas seulement avec toute la netteté & la précission que je désirois ; je trouve encore ton style léger & enjoué. Tu justifies bien le choix que j'ai fait de ta plume, & tu me consoles de la perte de ton prédécesseur. Le ministre n'auroit pas borné là mon éloge, si le comte de Lémos son neveu ne fût venu l'interrompre en cet endroit. Son excellence l'embrassa plu-

sieurs fois, & le reçut d'une manière qui me fit connoître qu'elle l'aimoit tendrement. Ils s'enfermèrent tous deux pour s'entretenir en secret d'une affaire de famille dont je parlerai dans la suite, & dont le duc étoit alors plus occupé que de celles du roi.

Pendant qu'ils étoient ensemble, j'entendis sonner midi. Comme je savois que les secrétaires & les commis quittoient à cette heure-là leurs bureaux pour aller dîner où il leur plaisoit, je laissai là mon chef-d'œuvre, & sortis pour me rendre, non chez Monteser, parce qu'il m'avoit payé mes appointemens, & que j'avois pris congé de lui, mais chez le plus fameux traiteur du quartier de la cour. Une auberge ordinaire ne me convenoit plus. *Songe que tu es présentement au roi.* Ces paroles, que le duc m'avoit dites, étoient des semences d'ambition, qui germoient d'instant en instant dans mon esprit.

J'eus grand soin, en entrant, d'apprendre au traiteur que j'étois un secrétaire du premier ministre; & en cette qualité, je ne savois que lui ordonner de m'apprêter pour mon dîner. J'avois peur de demander quelque chose qui sentît l'épargne, & je lui dis de me donner ce qu'il lui plairoit. Il me régala bien, & l'on me servit avec des marques de considération qui me faisoient encore

plus de plaisir que la bonne chère. Quand il fut question de payer, je jetai sur la table une pistole, dont j'abandonnai aux valets un quart pour le moins qu'il y avoit de reste à me rendre. Après quoi, je sortis de chez le traiteur, en faisant des écarts de poitrine, comme un jeune homme fort content de sa personne.

Il y avoit à vingt pas de-là un grand hôtel garni, où logeoient d'ordinaire des seigneurs étrangers. J'y louai un appartement de cinq à six pièces bien meublées. Il sembloit que j'eusse déjà deux ou trois mille ducats de rente. Je donnai même le premier mois d'avance. Après cela, je retournai au travail, & je m'occupai toute l'après-dînée à continuer ce que j'avois commencé le matin. Il y avoit dans un cabinet voisin du mien deux autres secrétaires; mais ceux-ci ne faisoient que mettre au net ce que le duc leur portoit lui-même à copier. Je fis connoissance avec eux dès ce soir-là même, en nous retirant; & pour mieux gagner leur amitié, je les entraînai chez mon traiteur, où j'ordonnai les meilleures viandes pour la saison, avec les vins les plus délicats.

Nous nous mîmes à table, & nous commençâmes à nous entretenir avec plus de gaieté que d'esprit; car pour rendre justice

à mes convives, je m'apperçus bientôt qu'ils ne devoient pas à leur génie les places qu'ils remplissoient dans leur bureau. Ils se connoissoient, à la vérité, en belles lettres rondes & bâtardes ; mais ils n'avoient pas la moindre teinture de celles qu'on enseigne dans les universités.

En récompense, ils entendoient à merveilles leurs petits intérêts ; & ils me firent connoître qu'ils n'étoient pas si enivrés de l'honneur d'être chez le premier ministre, qu'ils ne se plaignissent de leur condition. Il y a, disoit l'un, déjà cinq mois que nous exerçons notre emploi à nos dépens. Nous ne touchons pas nos appointemens ; &, qui pis est, nos appointemens ne sont pas réglés. Nous ne savons sur quel pied nous sommes. Pour moi, disoit l'autre, je voudrois avoir reçu vingt coups d'étrivières pour appointemens, & qu'on me laissât la liberté de prendre parti ailleurs ; car je n'oserois me retirer de moi-même, ni demander mon congé, après les choses secrettes que j'ai écrites. Je pourrois bien aller voir la tour de Ségovie, ou le château d'Alicante.

Comment faites vous donc pour vivre, leur dis-je ? vous avez du bien apparemment. Ils me répondirent qu'ils en avoient fort peu ; mais qu'heureusement pour eux, ils étoient logés chez une honnête veuve, qui leur faisoit crédit, & les nourrissoit pour cent pistoles

chacun par année. Tous ces discours, dont je ne perdis pas un mot, abaissèrent dans le moment mes orgueilleuses fumées. Je me représentai qu'on n'auroit pas sans doute plus d'attention pour moi que pour les autres; que par conséquent je ne devois pas être si charmé de mon poste; qu'il étoit moins solide que je ne l'avois cru, & qu'enfin je ne pouvois assez ménager ma bourse. Ces réflexions me guérirent de de la rage de dépenser. Je commençai à me repentir d'avoir amené là ces secrétaires, à souhaiter la fin du repas; & lorsqu'il fallut compter, j'eus avec le traiteur une dispute pour l'écot.

Nous nous séparâmes à minuit, mes confrères & moi, parce que je ne les pressai pas de boire davantage. Ils s'en allèrent chez leur veuve, & je me retirai à mon superbe appartement, que j'enrageois pour lors d'avoir loué, & que je me promettois bien de quitter à la fin du mois. J'eus beau me coucher dans un bon lit; mon inquiétude en écarta le sommeil. Je passai le reste de la nuit à rêver aux moyens de ne pas travailler pour le roi généreusement. Je m'en tins là-dessus au conseil de Monteser. Je me levai dans la résolution d'aller faire la révérence à Don Rodrigue de Caldérone. J'étois dans une disposition très-propre à paroître devant

un homme si fier; car je sentois que j'avois besoin de lui. Je me rendis donc chez ce secrétaire.

Son logement communiquoit à celui du duc de Lerme, & l'égaloit en magnificence. On auroit eu de la peine à distinguer, par les ameublemens, le maître du valet. Je me fis annoncer comme successeur de Don Valerio; ce qui n'empêcha pas qu'on ne me fit attendre plus d'une heure dans l'antichambre. Monsieur le nouveau secrétaire, me disois-je pendant ce tems-là, prenez, s'il vous plaît, patience. Vous croquerez bien le marmot, avant que vous le fassiez croquer aux autres.

On ouvrit pourtant la porte de la chambre. J'entrai, & m'avançai vers Don Rodrigue. Je n'avois pas paru devant l'archevêque de Grenade, ni devant le comte Galiano, ni même devant le premier ministre, si respectueusement que je me présentai aux yeux du seigneur Caldérone. Je le saluai en baissant la tête jusqu'à terre, & lui demandant sa protection dans des termes dont je ne puis me souvenir sans honte, tant ils étoient pleins de soumission. Ma bassesse auroit tourné contre moi dans l'esprit d'un homme qui eût eu moins de fierté. Pour lui, il s'accommoda fort de mes manières rampantes, & me dit d'un air même assez honnête, qu'il

ne laisseroit échapper aucune occasion de me faire plaisir.

Là-dessus, le remerciant avec de grandes démonstrations de zèle des sentimens favorables qu'il me marquoit, je lui vouai un éternel attachement. Ensuite, de peur de l'incommoder, je sortis, en le priant de m'excuser si je l'avois interrompu dans ses importantes occupations. Sitôt que j'eus fait une si indigne démarche, je me retirai plein de confusion; & je gagnai mon bureau, où j'achevai l'ouvrage qu'on m'avoit chargé de faire. Le duc ne manqua pas d'y venir dans la matinée. Il ne fut pas moins content de la fin de mon travail, qu'il l'avoit été du commencement; & il me dit: Voilà qui est bien. Ecris toi-même le mieux que tu pourras cette histoire abrégée sur le registre de Catalogne. Après quoi tu prendras dans le portefeuille un autre mémoire, que tu rédigeras de la même manière. J'eus une assez longue conversation avec son excellence, dont l'air doux & familier me charmoit. Quelle différence il y avoit d'elle à Caldérone! C'étoient deux figures bien contrastées.

Je dînai ce jour-là dans une auberge, où l'on mangeoit à juste prix, & je résolus d'y aller tous les jours *incognito*, jusqu'à ce que je visse l'effet que mes complaisances & mes sou-

plesses produiroient. J'avois de l'argent pour trois mois tout au plus. Je me prescrivis ce tems-là pour travailler aux dépens de qui il appartiendroit ; me proposant (les plus courtes folies étant les meilleures) d'abandonner après cela la cour & son clinquant, si je n'en recevois aucun salaire. Je fis donc ainsi mon plan. Je n'épargnai rien pendant deux mois pour plaire à Caldérone ; mais il me tint si peu de compte de tout ce que je faisois pour y réussir, que je désespérai d'en venir à bout. Je changeai de conduite à son égard. Je cessai de lui faire la cour, & je ne m'attachai plus qu'à mettre à profit les momens d'entretien que j'avois avec le duc.

Quoique monseigneur ne fît, pour ainsi dire, que paroître & disparoître à mes yeux tous le jours, je ne laissai pas insensiblement de me rendre si agréable à son excellence, qu'elle me dit une après-dinée : Ecoute, Gil Blas, j'aime le caractère de ton esprit, & j'ai de la bienveillance pour toi. Tu es un garçon zélé, fidèle, plein d'intelligence & de discrétion. Je ne crois pas mal placer ma confiance, en la donnant à un pareil sujet. Je me jetai à ses genoux, lorsque j'eus entendu ces paroles ; & après avoir baisé respectueusement une de ses mains qu'il me tendit pour me relever, je lui répondis : Est-il bien possible que votre excel-

lence daigne m'honorer d'une si grande faveur ? Que vos bontés vont me faire d'ennemis secrets ! Mais il n'y a qu'un homme dont je redoute la haine ; c'est Don Rodrigue de Caldérone.

Tu ne dois rien appréhender de ce côté-là, reprit le duc ; je connois Caldérone. Il est attaché à moi depuis son enfance. Je puis dire que ses sentimens sont si conformes aux miens, qu'il chérit tout ce que j'aime, comme il hait tout ce qui me déplait. Au lieu de craindre qu'il n'ait de l'aversion pour toi, tu dois au contraire compter sur son amitié. Je compris par-là que le seigneur Don Rodrigue étoit un fin matois ; qu'il s'étoit emparé de l'esprit de son excellence, & que je ne pouvois trop garder de mesures avec lui.

Pour commencer, poursuivit le duc, à te mettre en possession de ma confidence, je vais te découvrir un dessein que je médite. Il est nécessaire que tu en sois instruit pour te bien acquitter des commissions dont je prétends te charger dans la suite. Il y a déjà long-tems que je vois mon autorité généralement respectée, mes décisions aveuglément suivies, & que je dispose à mon gré des charges, des emplois, des gouvernemens, des vice-royautés & des bénéfices. Je régne, si j'ose le dire, en Espagne. Je ne puis pousser ma fortune plus

loin; mais je voudrois la mettre à l'abri des tempêtes qui commencent à la menacer; & pour cet effet je souhaiterois d'avoir pour successeur au ministère le comte de Lémos mon neveu.

Le ministre, en cet endroit de son discours, remarquant que j'étois extrêmement surpris de ce que j'entendois, me dit. Je vois bien ce qui t'étonne. Il te semble fort étrange que je préfère mon neveu au duc d'Uzède mon propre fils. Mais apprends que ce dernier a le génie trop borné pour occuper ma place, & que d'ailleurs je suis son ennemi. Il a trouvé le secret de plaire au roi, qui en veut faire son favori; & c'est ce que je ne puis souffrir.

Je te montre ici, continua-t-il, le fond de mon cœur. J'ai déjà tenté de détruire le duc d'Uzède dans l'esprit du roi; & comme je n'ai pu en venir à bout, j'ai dressé un autre batterie. Je veux que le comte de Lémos de son côté s'insinue dans les bonnes grâces du prince d'Espagne. Etant gentilhomme de sa chambre, il a occasion de lui parler à toute heure; & outre qu'il a de l'esprit, je sais un moyen sûr de le faire réussir dans cette entreprise. Par ce stratagême, j'opposerai mon neveu à mon fils. Je ferai naître entre ces cousins une division, qui les obligera tous deux

à rechercher mon appui, & le besoin qu'ils auront de moi me les rendra soumis l'un & l'autre. Voilà quel est mon projet, ajouta-t-il. Ton entremise ne m'y sera pas inutile. C'est toi que j'enverrai secrettement au comte de Lémos, & qui me rapporteras de sa part tout ce qu'il aura à me faire savoir.

Après cette confidence, que je regardai comme de l'argent comptant, je n'eus plus d'inquiétude. Enfin, disois-je, me voici sous la gouttière. Une pluie d'or va tomber sur moi. Il est impossible que le confident d'un homme qui gouverne la monarchie d'Espagne ne soit pas bientôt comblé de richesses. Plein d'une si douce espérance, je voyois d'un œil indifférent ma pauvre bourse tirer à sa fin.

On s'apperçut bientôt à la cour de l'affection que le ministre avoit pour moi. Il affecta d'en donner des marques publiquement, en me chargeant de son porte-feuille, qu'il avoit coutume de porter lui-même, lorsqu'il alloit au conseil. Cette nouveauté me faisant regarder comme un petit favori, excita l'envie de plusieurs personnes, & fut cause que je reçus de l'eau benite de cour. Mes deux voisins les secrétaires ne furent pas des derniers à me complimenter sur ma prochaine grandeur, & ils m'invitèrent à souper chez leur veuve, moins par représailles, que dans la

vue de m'engager à leur rendre service dans la suite. On me faisoit fête de toutes parts. Le fier Don Rodrigue même changea de manières avec moi. Il ne m'appela plus que *seigneur de Santillane*, lui, qui jusqu'alors ne m'avoit traité, que de *vous*, sans jamais se servir du terme de *seigneurie*. Il m'accabloit de civilités, surtout lorsqu'il jugeoit que notre patron pouvoit le remarquer. Mais je vous assure qu'il n'avoit pas affaire à un sot. Je répondis à ses honnêtetés d'autant plus poliment, que j'avois plus de haine pour lui. Un vieux courtisan ne s'en seroit pas mieux acquitté que moi.

J'accompagnois aussi le duc mon seigneur, lorsqu'il alloit chez le roi, & il y alloit ordinairement, trois fois le jour. Il entroit le matin dans la chambre de sa majesté, lorsqu'elle étoit éveillée. Il se mettoit à genoux au chevet de son lit, l'entretenoit des choses qu'elle avoit à faire dans la journée, & lui dictoit celles qu'elle avoit a dire. Ensuite, il se retiroit. Il y retournoit aussi-tôt qu'elle avoit dîné, non pour lui parler d'affaires ; il ne lui tenoit alors que des discours réjouissans. Il la régaloit de toutes les aventures plaisantes qui arrivoient dans Madrid, & dont il étoit toujours le premier instruit. Et enfin, le soir, il revoyoit le roi pour la troisième fois, lui

rendoit compte, comme il lui plaisoit, de ce qu'il avoit fait ce jour-là, & lui demandoit, par manière d'acquit, ses ordres pour le lendemain. Tandis qu'il étoit avec le roi, je me tenois dans l'antichambre, on je voyois des personnes de qualité, devouées à la faveur, rechercher ma conversation, & s'applaudir de ce que je voulois bien me prêter à la leur. Comment aurois-je pu après cela ne me pas croire un homme de conséquence ? Il y a bien des gens à la cour qui ont, encore pour moins, cette opinion-là d'eux.

Un jour, j'eus un grand sujet de vanité. Le roi, à qui le duc avoit parlé fort avantageusement de mon style, fut curieux d'en voir un échantillon. Son excellence me fit prendre le registre de Catalogne, me mena devant ce monarque, & me dit de lire le premier mémoire que j'avois rédigé. Si la présence du prince me troubla d'abord, celle du ministre me rassura bientôt, & je fis la lecture de mon ouvrage, que sa majesté n'entendit pas sans plaisir ; elle eut la bonté de témoigner qu'elle étoit contente de moi, & de recommander même à son ministre d'avoir soin de ma fortune. Cela ne diminua rien de l'orgueil que j'avois déjà ; & l'entretien que j'eus peu de jours après avec le comte de Lémos, acheva de me remplir la tête d'ambitieuses idées.

J'allai trouver ce seigneur de la part de son oncle chez le prince d'Espagne, & je lui présentai une lettre de créance, par laquelle le duc lui mandoit qu'il pouvoit s'ouvrir à moi comme à un homme qui avoit une entière connoissance de leur dessein, & qui étoit choisi pour être leur messager commun. Après avoir lu ce billet, le comte me conduisit dans une chambre où nous nous enfermâmes tous deux; & là ce jeune seigneur me tint ce discours: Puisque vous avez la confiance du duc de Lerme, je ne doute pas que vous ne la méritiez, & je ne dois faire aucune difficulté de vous donner la mienne. Vous saurez donc que les choses vont le mieux du monde. Le prince d'Espagne me distingue de tous les seigneurs qui sont attachés à sa personne, & qui s'étudient à lui plaire. J'ai eu ce matin une conversation particulière avec lui, dans laquelle il m'a paru chagrin de se voir, par l'avarice du roi, hors d'état de suivre les mouvemens de son cœur généreux, & même de faire une dépense convenable à une prince. Sur cela, je n'ai pas manqué de le plaindre; & profitant de ce moment-là, j'ai promis de lui porter demain à son lever mille pistoles, en attendant de plus grosses sommes que je me suis fait fort de lui fournir incessamment. Il a été charmé de ma promesse, & je suis bien sûr

de captiver sa bienveillance, si je lui tiens parole. Allez dire, ajouta-t-il, toutes ces circonstances à mon oncle, & revenez m'apprendre ce soir ce qu'il pense là-dessus.

Je quittai le comte de Lémos, dès qu'il m'eut parlé de cette sorte, & je rejoignis le duc de Lerme, qui sur mon rapport envoya demander à Caldérone mille pistoles, dont on me chargea le soir, & que j'allai remettre au comte, en disant en moi-même : Ho, ho ! je vois bien à present quel est l'infaillible moyen qu'a le ministre pour réussir dans son entreprise. Il a raison ; & selon toutes les apparences, ces prodigalités ne le ruineront point. Je devine aisément dans quels coffres il prend ces belles pistoles ; mais après tout, n'est-il pas juste que ce soit le père qui entretienne le fils ?

En m'acquittant des ces commiſſions, en me mettant de jour en jour plus avant dans les bonnes grâces du premier ministre, avec les plus belles espérances du monde, que j'eusse été heureux si l'ambition m'eût preservé de la faim ! Il y avoit plus de deux mois que je m'étois défait de mon magnifique appartement, & que j'occupois une petite chambre garnie des plus modestes. Quoique cela me fit de la peine, comme j'en sortois de bon matin, & que je n'y rentrois que la nuit pour y coucher, je prenois patience. J'étois toute

la journée sur mon théâtre, c'est-a-dire, chez le duc; j'y jouois un rôle de seigneur. Mais quand j'ètois retiré dans mon taudis, le seigneur s'évanouissoit, & il ne restoit que le pauvre Gil Blas, sans argent, & qui pis est, sans avoir de quoi en faire. Outre que j'étois trop fier pour découvrir à quelqu'un mes besoins, je ne connoissois personne qui pût m'aider que Navarro, que j'avois trop négligé depuis que j'étois à la cour, pour oser m'adresser à lui. J'avois été obligé de vendre mes hardes pièce a pièce. Je n'avois plus que celles dont je ne pouvois absolument me passer. Je n'allois plus à l'auberge faute d'avoir de quoi payer mon ordinaire. Que faisois-je donc pour subsister? Je vais vous le dire: Tous les matins dans nos bureaux, on nous apportoit pour déjeûner un petit pain & un doigt de vin. C'étoit ce que le ministre nous faisoit donner. Je ne mangois que cela dans la journée, & le soir, le plus souvent, je me couchois sans souper.

Telle étoit la situation d'un homme qui brilloit à la cour, quoiqu'il y dût faire plus de pitié que d'envie. Je ne pus néanmoins résister à ma misère, & je me determinai enfin à la découvrir finement au duc de Lerme, si j'en trouvois l'occasion. Par bonheur, elle s'offrit

à l'Escurial, où le roi & le prince d'Espagne allèrent quelques jours après.

Lorsque le roi étoit à l'Escurial, il y défrayoit tout le monde, de manière que je ne sentois point là où le bât me blessoit. Je couchois dans une garde-robe auprès de la chambre du duc. Ce ministre un matin s'étant levé à son ordinaire au point du jour, me fit prendre quelques papiers avec un écritoire; & me dit de le suivre dans les jardins du palais. Nous allâmes nous asseoir sous des arbres, où je me mis par son ordre dans l'attitude d'un homme qui écrit sur la forme de son chapeau, & lui, il tenoit à la main un papier qu'il faisoit semblant de lire. Nous paroissions de loin occupés d'affaires fort sérieuses, & toutefois nous ne parlions que de bagatelles.

Il y avoit plus d'une heure que je réjouissois son excellence par toutes les saillies que mon humeur enjouée me fournissoit, quand deux pies vinrent se poser sur des arbres qui nous couvroient de leur ombrage. Elles commencèrent à caquetter d'une façon si bruyante, qu'elles attirèrent notre attention. Voilà des oiseaux, dit le duc, qui semblent se quereller. Je serois assez curieux de savoir le sujet de leur querelle. Monsiegneur, lui dis-je, votre curiosité me fait souvenir d'une fable Indienne

que j'ai lue dans Pilpay, ou dans un autre auteur fabuliste. Le ministre me demanda qu'elle étoit cette fable, & je la lui racontai dans ces termes :

Il régnoit autrefois dans la Perse un bon monarque, qui n'ayant pas assez d'étendue d'esprit pour gouverner lui même ses états, en laissoit le soin à son grand visir. Ce ministre nommé Atalmuc avoit un génie supérieur. Il soutenoit le poids de cette vaste monarchie sans en être accablé. Il la maintenoit dans une paix profonde. Il avoit même l'art de rendre aimable l'autorité royale, en la faisant respecter, & les sujets avoient un père affectionné dans un visir fidèle au prince. Atalmuc avoit parmi ses secrétaires un jeune Cachemirien, appelé Zéangir, qu'il aimoit plus que les autres. Il prenoit plaisir à son entretien, le menoit avec lui à la chasse, & lui découvroit jusqu'à ses plus secrettes pensées. Un jour qu'ils chassoient ensemble dans un bois, le visir voyant deux corbeaux qui croassoient sur un arbre, dit à son secrétaire : Je voudrois bien savoir ce que ces oiseaux se disent en leur langage. Seigneur, lui repondit le Cachemirien, vos souhaits peuvent s'accomplir. Hé ! comment cela ? reprit Atalmuc. C'est, répartit Zéangir, qu'un derviche cabaliste m'a enseigné la langue des oiseaux. Si vous le

souhaitez, j'écouterai ceux-ci, & je vous répéterai mot pour mot ce que je leur aurai entendu dire.

Le visir y consentit. Le Cachemirien s'approcha des corbeaux, & parut leur prêter une oreille attentive. Après quoi, revenant à son maître : Seigneur, lui dit-il, le croiriez-vous ? nous faisons le sujet de leur conversation. Cela n'est pas possible ! s'écria le ministre Persan. Eh ! que disent-ils de nous ? Un des deux, reprit le secrétaire, a dit : Le voilà lui-même, ce grand visir Atalmuc ; cet aigle tutélaire, qui couvre de ses ailes la Perse comme son nid, & qui veille sans cesse à sa conservation. Pour se délasser de ses pénibles travaux, il chasse dans ce bois avec son fidèle Zéangir. Que ce secrétaire est heureux de servir un maître qui a mille bontés pour lui ! Doucement, a interrompu l'autre corbeau, doucement. Ne vantez pas tant le bonheur de ce Cachemirien. Atalmuc, il est vrai, s'entretient avec lui familièrement, l'honore de sa confiance, & je ne doute pas même qu'il n'ait dessein de lui donner quelque jour un emploi considerable ; mais avant ce tems-là Zéangir mourra de faim. Il est logé dans une petite chambre garnie, où il manque des choses les plus nécessaires. En un mot, il mène une vie misérable, sans que personne s'en apperçoive à

la cour. Le grand visir ne s'avise pas de s'informer s'il est bien ou mal dans ses affaires, & content d'avoir pour lui de bons sentimens, il le laisse en proie à la pauvreté.

Je cessai de parler en cet endroit pour voir venir le duc de Lerme, qui me demanda, en souriant, quelle impression cet apologue avoit faite sur l'esprit d'Atalmuc, & si ce grand visir ne s'étoit point offensé de la hardiesse de son secrétaire. Non, monseigneur, lui répondis-je, un peu troublé de sa queſtion ; la fable dit, au contraire, qu'il le combla de bienfaits. Cela est heureux, reprit le duc, d'un air sérieux. Il y a des ministres qui ne trouveroient pas bon qu'on leur fît des leçons. Mais, ajouta-t-il, en rompant l'entretien, & en se levant, je crois que le roi ne tardera guère à se réveiller. Mon devoir m'appelle auprès de lui. A ces mots il marcha vers le palais à grands pas, sans me parler davantage, & très-mal affecté, à ce qu'il me sembloit, de ma fable indienne.

Je le suivis juſqu'à la porte de la chambre de sa majesté ; après quoi, j'allai remettre les papiers dont j'étois chargé à l'endroit où je les avois pris. J'entrai dans un cabinet où nos deux secrétaires copistes travailloient, car ils étoient aussi du voyage. Q'avez-vous, seigneur de Santillane ? dirent-ils, en me voyant ;

vous êtes bien ému. Vous seroit-il arrivé quelque désagréable accident ?

J'étois trop plein du mauvais succès de mon apologue pour leur cacher ma douleur. Je leur fit le récit des choses que j'avois dites au duc, & ils se montrèrent sensibles à la vive affliction dont je leur parus saisi. Vous avez sujet d'être chagrin, me dit l'un des deux. Monseigneur quelquefois prend les choses de travers. Cela n'est que trop vrai, dit l'autre. Puissiez vous être mieux traité que ne le fut un secrétaire du cardinal Spinosa. Ce secrétaire las de ne rien recevoir depuis quinze mois qu'il étoit occupé par son éminence, prit un jour la liberté de lui représenter ses besoins, & de demander quelque argent pour vivre. Il eſt juste, lui dit le ministre, que vous soyez payé. Tenez, poursuivit-il, en lui mettant entre les mains une ordonnance de mille ducats, allez toucher cette somme au trésor royal ; mais souvenez-vous en même tems que je vous remercie de vos services. Le secrétaire se seroit consolé d'être congédié, s'il eût reçu ses mille ducats, & qu'on l'eût laissé chercher de l'emploi ailleurs ; mais en sortant de chez le cardinal, il fut arrêté par un alguazil, & conduit à la tour de Ségovie, où il a été longtemps prisonnier.

Ce trait historique redoubla ma frayeur. Je me crus perdu ; & ne pouvant m'en consoler, je commençai à me reprocher mon impatience, comme si je n'eusse pas été assez patient. Hélas ! disois-je, pourquoi faut-il que j'aye hasardé cette malheureuse fable, qui a déplu au ministre ? Il étoit peut-être sur le point de me tirer de mon état misérable. Peut-être même allois-je faire une de ces fortunes subites qui étonnent tout le monde. Que de richesses ! que d'honneurs, m'échappent par mon étourderie ! Je devois bien faire réflection qu'il y a des grands qui n'aiment pas qu'on les prévienne, & qui veulent qu'on reçoive d'eux comme des grâces jusqu'aux moindres choses qu'ils sont obligés de donner. Il eût mieux valu continuer ma diète, sans en rien témoigner au duc. Je devois même me laisser mourir de faim, pour mettre tout le tort de son côté.

Quand j'aurois encore conservé quelque espérance, mon maître, que je vis l'après-dinée, me l'eût fait perdre entièrement. Il fut fort sérieux avec moi, contre son ordinaire, & il ne me parla point du tout. Ce qui me causa le reste du jour une inquiétude mortelle. Je ne passai pas la nuit plus tranquillement. Le regret de voir évanouir mes agréables illusions, & la crainte d'augmenter

le nombre des prisonniers d'état, ne me permirent que de soupirer, & de faire des lamentations.

Le jour suivant fut le jour de crise. Le duc me fit appeler le matin. J'entrai dans sa chambre plus tremblant qu'un criminel qu'on va juger. Santillane, me dit-il, en me montrant un papier qu'il avoit à la main, prends cette ordonnance. Je frémis à ce mot d'ordonnance, & dis en moi-même : Hélas ! voici le cardinal Spinosa ! La voiture est prête pour Ségovie. La frayeur qui me saisit dans ce moment fut telle que j'interrompis le ministre, & me jetant à ses pieds : Monseigneur, lui dis-je, tout en pleurs, je supplie très-humblement votre excellence de me pardonner ma hardiesse. C'est la nécessité qui m'a forcé de vous apprendre ma misère.

Le duc ne put s'empêcher de rire du désordre où il me voyoit. Console-toi, Gil Blas, répondit-il, & m'écoute. Quoiqu'en me découvrant tes besoins, ce soit me reprocher de ne les avoir pas prévenus, je ne t'en sais pas mauvais gré, mon ami ; je me veux plutôt du mal à moi-même de ne t'avoir pas demandé comme tu vivois. Mais pour commencer à réparer cette faute d'attention je te donne une ordonnance de quinze cens ducats, qui te seront comptés à vue au trésor royal.

Ce n'est pas tout ; je t'en promets autant chaque année ; & de plus, quand des personnes riches & généreuses te prieront de leur rendre service, je ne te défends pas de me parler en leur faveur.

Dans le ravissement où me jetèrent ces paroles, je baisai les pieds du ministre, qui, m'ayant commandé de me relever, continua de s'entretenir familièrement avec moi. Je voulus de mon côté rappeler ma belle humeur ; mais je ne pus passer si subitement de la douleur à la joie. Je demeurai aussi troublé qu'un malheureux qui entend crier grâce au moment qu'il croit recevoir le coup de la mort. Mon maître attribua toute mon agitation à la seule crainte de lui avoir déplu, quoique la peur d'une prison perpétuelle n'y eût pas moins de part ; il m'avoua qu'il avoit affecté de me paroître refroidi, pour voir si je serois bien sensible à ce changement ; qu'il jugeoit par là de la vivacité de mon attachement à sa personne, & qu'il m'en aimoit davantage.

Le roi, comme s'il eût voulu servir mon impatience, retourna dès le lendemain à Madrid. Je volai d'abord au trésor royal, où je touchai sur le champ la somme contenue dans mon ordonnance. Je n'écoutai plus que mon ambition & ma vanité. J'abandonnai ma misérable chambre garnie aux secrétaires qui ne

savoient pas encore la langue des oiseaux, & je louai pour la seconde fois mon bel appartement qui par bonheur ne se trouva point occupé. J'envoyai chercher un fameux tailleur, qui habilloit presque tous les petits maîtres. Il prit ma mesure, & me mena chez un marchand, où il leva cinq aunes de drap qu'il falloit, disoit-il, pour me faire un habit. Cinq aunes pour un habit à l'Espagnole ! Mais n'épiloguons point là-dessus. Les tailleurs qui sont en réputation en prennent toujours plus que les autres. J'achetai ensuite du linge, dont j'avois grand besoin, des bas de soye, avec un castor bordé d'un point d'Espagne.

Aprés cela, ne pouvant honnêtement me passer de laquais, je priai Vincent Foréro mon hôte de m'en donner un de sa main. La plupart des étrangers qui venoient loger chez lui, avoient coutume, en arrivant à Madrid, de prendre à leur service des valets Espagnols; ce qui ne manquoit pas d'attirer dans cet hôtel tous les laquais qui se trouvoient hors de condition. Le premier qui se présenta étoit un garçon d'une mine si douce & si dévote, que je n'en voulus point. Je crus voir Ambroise de Laméla. Je n'aime pas, dis-je à Foréro, les valets qui ont un air si vertueux. J'y ai été attrappé.

A peine eus-je éconduit ce laquais, que j'en vis arriver un autre. Celui-ci paroissoit fort

éveillé, plus hardi qu'un page de cour, & avec cela un peu fripon. Il me plut. Je lui fis des questions. Il y répondit avec esprit. Il me parut même né pour l'intrigue. Je le regardai comme un sujet qui me convenoit ; je l'arrêtai. Je n'eus pas lieu de m'en repentir. Je m'apperçus même bientôt que j'avois fait une admirable acquisition. Comme le duc m'avoit permis de lui parler des personnes à qui je voudrois rendre service, & que j'étois dans le dessein de ne pas négliger cette permission, il me falloit un chien de chasse pour découvrir le gibier, c'est-a-dire, un drôle qui eût de l'industrie, & fût propre à déterrer & à m'amener des gens qui auroient des grâces à demander au premier ministre. C'étoit justement le fort de Scipion, ainsi se nommoit mon laquais. Il sortoit de chez Dona Anna de Guévara, nourrice du prince d'Espagne, où il avoit bien exercé ce talent-là.

Aussi-tôt que je fis savoir à Scipion que je pouvois obtenir des grâces du roi, il se mit en campagne, & dès le même jour, il me dit : Seigneur, j'ai fait une assez bonne découverte. Il vient d'arriver à Madrid un jeune gentilhomme Grenadin, appelé Don Roger de Rada. Il a eu une affaire d'honneur, qui l'oblige à rechercher la protection du duc de Lerme ; & il est disposé à bien payer le plaisir qu'on lui fera. Je lui ai parlé. Il avoit

envie de s'adresser à Don Rodrigue de Caldérone, dont on lui a vanté le pouvoir ; mais je l'en ai détourné, en lui faisant entendre que ce secrétaire vendoit ses bons offices au poids de l'or, au lieu que vous vous contentiez pour les votres d'une honnête marque de reconnoissance ; que vous feriez même les choses pour rien, si vous étiez dans une situation qui vous permît de suivre votre inclination généreuse & désintéressée. Enfin, je lui ai parlé de manière que vous verrez demain matin ce gentilhomme à votre lever. Comment donc, lui dis-je, monsieur Scipion, vous avez déjà fait bien de la besogne ! Je m'apperçois que vous n'êtes pas neuf en matière d'intrigue. Je m'étonne que vous n'en soyez pas plus riche. C'est ce qui ne doit pas vous surprendre, me répondit-il ; j'aime à faire circuler les espèces. Je ne thésaurise point.

Don Roger de Rada vint effectivement chez moi. Je le reçus avec une politesse mêlée de fierté. Seigneur cavalier, lui dis-je, avant que je m'engage à vous servir, je veux savoir l'affaire d'honneur qui vous amène à la cour, car elle pourroit être telle que je n'oserois parler pour vous au premier ministre. Faites m'en donc, s'il vous plaît, un rapport fidèle, & soyez persuadé que j'entrerai vive-

ment dans vos intérêts, si un galant homme peut les épouser. Très-volontiers, me répondit le jeune Grenadin ; je vais vous conter sincèrement mon histoire. En même tems il m'en fit le récit de cette sorte.

Histoire de Don Roger de Rada.

DON Anastasio de Rada, gentilhomme Grenadin, vivoit heureux dans la ville d'Antéquerre avec Dona Estéphania son épouse, qui joignoit à une vertu solide un esprit doux & une extrême beauté. Si elle aimoit tendrement son mari, elle en étoit aimée éperduement. Il étoit de son naturel fort porté à la jalousie. Il se défioit de tous ses amis, excepté de Don Huberto de Hordalés, qui venoit librement dans sa maison, en qualité de cousin d'Estéphanie, & qui étoit le seul homme dont il dût se défier.

Effectivement Don Huberto devint amoureux de sa cousine, & osa lui déclarer son amour, sans avoir égard au sang qui les unissoit, ni à l'amitié particulière que Don Anastasio avoit pour lui. La dame, qui étoit prudente, au lieu de faire un éclat qui auroit eu de fâcheuses suites, reprit son parent avec douceur, lui représenta jusqu'à quel point il étoit coupable de vouloir la séduire, & lui dit fort

sérieusement qu'il ne devoit point se flatter de l'espérance d'y réussir.

Don Huberto, qui naturellement étoit un très-méchant homme, ne put voir sa passion si mal payée, sans concevoir une lâche envie de s'en venger. Il connoissoit Don Anastasio pour un jaloux, susceptible de toutes les impressions qu'il voudroit lui donner. Il n'eut besoin que de cette connoissance pour former le dessein le plus noir dont un scélérat puisse être capable. Un soir qu'il se promenoit seul avec ce foible époux, il lui dit, de l'air du monde le plus triste : Mon cher ami, je ne puis vivre plus long-temps sans vous révéler un secret que je n'aurois garde de vous découvrir, si votre honneur ne vous étoit pas plus cher que votre repos ; votre délicatesse & la mienne en matière d'offense ne me permettent pas de vous cacher ce qui se passe chez vous. Préparez-vous à entendre une nouvelle qui vous causera autant de douleur que de surprise. Je vais vous frapper par l'endroit le plus sensible.

Je vous entends, interrompit Don Anastasio déjà tout troublé, votre cousine m'est infidèle. Je ne la reconnois plus pour ma cousine, réprit Hordalés d'un air emporté ; je la désavoue. Elle est indigne de vous avoir pour mari. C'est trop me faire languir, s'écria Don

Anastasio. Parlez : qu'a fait Estéphanie ? Elle vous a trahi, répartit Don Huberto. Vous avez un rival qu'elle écoute en secret ; mais que je ne puis vous nommer ; car, à la faveur d'une épaisse nuit, il s'est dérobé aux yeux qui l'observoient. Tout ce que je sais, c'est qu'on vous trompe. C'est un fait dont je suis certain. L'intérêt que je dois prendre à cette affaire ne vous répond que trop de la vérité de mon rapport. Puisque je me déclare contre Estéphanie, il faut que je sois bien convaincu de son infidélité.

Il est inutile, continua-t-il, en remarquant que ses discours faisoient l'effet qn'il en attendoit : il est inutile de vous en dire davantage. Je m'apperçois que vous êtes indigné de l'ingratitude dont on ose payer votre amour, & que vous méditez une juste vengeance. Je ne m'y opposerai point. N'examinez pas quelle est la victime qne vous allez frapper. Montrez à toute la ville qu'il n'est rien que vous ne puissiez immoler à votre honneur.

Le traître animoit ainsi un époux trop crédule contre une femme innocente ; & il lui peignit avec de si vives couleurs l'infamie dont il demeureroit couvert, s'il laissoit l'affront impuni, qu'il le mit enfin en fureur. Voilà Don Anastasio qui perd le jugement. Il semble que les furies l'agitent. Il retourne chez lui

dans la résolution de poignarder sa malheureuse épouse ; elle étoit prête à se mettre au lit quand il arriva. Il se contraignit d'abord, & attendit que les domestiques fussent retirés. Alors, sans être retenu par la crainte de la colère céleste, ni par le déshonneur qui alloit rejaillir sur une honnête famille, ni même par la pitié naturelle qu'il devoit avoir d'un enfant de six mois, que sa femme portoit dans ses flancs, il s'approcha de sa victime, & lui dit d'un ton furieux : Il faut périr, misérable ; & tu n'as plus qu'un moment à vivre, que ma bonté te laisse pour prier le Ciel de te pardonner l'outrage que tu m'as fait.

En disant cela il tira son poignard. Son action & son discours épouvantèrent Estéphanie, qui se jetant à ses genoux, lui dit, les mains jointes & toute éperdue : Qu'avez-vous, seigneur ? Quel sujet de mécontentement ai-je eu le malheur de vous donner pour vous porter à cette extrémité ? Pourquoi voulez-vous arracher la vie à votre épouse ? Si vous la soupçonnez de ne vous être pas fidèle, vous êtes dans l'erreur.

Non, non, reprit brusquement le jaloux, je ne suis que trop assuré de votre trahison. Les personnes qui m'en ont averti sont dignes de foi. Don Huberto ..... Ah seigneur ! interrompit-elle avec précipitation, vous devez

vous défier de Don Huberto. Il est moins votre ami que vous ne pensez. S'il vous a dit quelque chose au désavantage de ma vertu, ne le croyez pas. Taisez-vous, infâme que vous êtes! répliqua Don Anastasio. En voulant me prévenir contre Huberto, vous justifiez mes soupçons, au lieu de les dissiper. Vous tâchez de me rendre ce parent suspect, parcequ'il est instruit de votre mauvaise conduite. Vous voudriez bien affoiblir son témoignage; mais cet artifice est inutile, & redouble l'envie que j'ai de vous punir. Mon cher époux, reprit l'innocente Estéphanie, en pleurant amèrement, craignez votre aveugle colère si vous en suivez les mouvemens, vous commettrez une action dont vous ne pourrez vous consoler, quand vous en aurez reconnu l'injustice. De grâce, calmez vos transports! Donnez-vous du moins le tems d'éclaircir vos soupçons. Vous rendrez plus de justice à une femme qui n'a rien à se reprocher.

Tout autre que Don Anastasio auroit été touché de ces paroles, & encore plus de l'affliction de la personne qui venoit de les prononcer; mais le cruel, loin d'en paroître attendri, dit à la dame une seconde fois de se recommander promptement à Dieu, & leva même le bras pour la frapper. Arrête, barbare,

bare, lui cria-t-elle. Si l'amour que tu as eu pour moi est entièrement éteint ; si les marques de tendresse que je t'ai prodiguées sont effacées de ton souvenir ; si mes larmes ne sauroient te détourner de ton exécrable dessein, respecte ton propre sang. N'armes pas ta main furieuse contre un innocent, qui n'a point encore vu la lumière. Tu ne peux devenir son bourreau, sans offenser le Ciel & la terre. Pour moi, je te pardonne ma mort ; mais, n'en doute pas, la sienne demandera justice d'un si horrible forfait.

Quelque déterminé que fût Don Anastasio à ne faire aucune attention à ce que pourroit lui dire Estéphanie, il ne laissa pas d'être ému des images affreuses que ces derniers mots présentèrent à son esprit. Aussi, comme s'il eût craint que son émotion ne trahit son ressentiment, il se hâta de profiter de la fureur qui lui restoit, & plongea son poignard dans le côté droit de sa femme. Elle tomba dans le moment. Il la crut morte. Il sortit aussi-tôt de sa maison, & disparut d'Antéquerre.

Cependant cette épouse infortunée fut si étourdie du coup qu'elle avoit reçu, qu'elle demeura quelques instans à terre comme une personne sans vie. Ensuite, reprenant ses es-

prits, elle fit des plaintes & des lamentations, qui attirèrent auprès d'elle une vieille femme qui la servoit. Dès que cette bonne vieille vit sa maîtresse dans un si pitoyable état, elle poussa des cris qui dissipèrent le sommeil des autres domestiques, & même des plus proches voisins. La chambre fut bientôt remplie de monde. On appella des chirurgiens; ils visitèrent le plaie, & n'en eurent pas mauvaise opinion. Ils ne se trompèrent point dans leur conjecture. Ils guérirent même en assez peu de tems Estéphanie, qui accoucha fort heureusement d'un fils trois mois après cette cruelle aventure; & c'est ce fils, seigneur Gil Blas, que vous voyez en moi.

Quoique la médisance n'épargne guère la vertu des femmes, elle respecta pourtant celle de ma mère; & cette scène sanglante ne passa dans la ville, que pour le transport d'un mari jaloux. Il est vrai que mon père y étoit connu pour un homme violent & fort sujet à prendre trop facilement ombrage. Hordalés jugea bien que sa parente le soupçonnoit d'avoir troublé par des fables l'esprit de Don Anastasio; & satisfait de s'être du moins à demi vengé d'elle, il cessa de la voir. De peur d'ennuyer votre seigneurie, je ne m'étendrai point sur l'éducation qu'on m'a donnée. Je dirai seulement que ma mère s'est principale-

ment attachée à me faire apprendre l'escrime, & que j'ai long-temps fait des armes dans les plus célèbres sales de Grenade & de Séville. Elle attendoit avec impatience que je fusse en âge de mesurer mon épée à celle de Don Huberto, pour m'inſtruire du sujet qu'elle avoit de se plaindre de lui ; & me voyant enfin dans ma dix-huitième année, elle m'en fit confidence, non sans répandre des pleurs abondamment, ni paroître saisie d'une vive douleur. Quelle impression ne fait pas une mère en cet état sur un fils qui a du courage & du sentiment ! J'allai sur le champ trouver Hordalés. Je l'attirai dans un endroit écarté, où après un assez long combat, je le perçai de trois coups d'épée, & le jetai sur le carreau.

Don Huberto se sentant mortellement blessé atacha sur moi ses derniérs regards, & me dit, qu'il recevoit la mort que je lui donnois comme une juste punition du crime qu'il avoit commis. Il confessa que c'étoit pour se venger des rigueurs de ma mère, qu'il s'étoit résolu de la perdre ; puis il expira en demandant pardon de sa faute au Ciel, à Don Anastasio, à Estéphanie, & à moi. Je ne jugeai point à propos de retourner au logis pour informer ma mère de cet évènement. J'en laissai le soin à la renommée. Je passai les montagnes, & me réndis à la ville de

Malaga, où je m'embarquai avec un armateur, qui sortoit du port pour aller en course. Je lui parus ne pas manquer de cœur. Il consentit volontiers que je me joignisse aux enfans de bonne volonté qu'il avoit sur son bord.

Nous ne tardâmes guère à trouver une occasion de nous signaler. Nous rencontrâmes aux environs de l'île d'Albouran un corsaire de Melilla, qui retournoit vers les côtes d'Afrique avec un bâtiment Espagnol, qu'il avoit pris à la hauteur de Carthagène, & qui étoit richement chargé. Nous attaquâmes vivement l'Afriquain, & nous nous rendîmes maîtres de ses deux vaisseaux, où il y avoit quatre-vingt chrétiens, qu'il emmenoit esclaves en Barbarie. Alors profitant d'un vent qui s'éleva, & qui nous étoit favorable, pour gagner les côtes de Grenade, nous arrivâmes en peu de tems à Punta de Héléna.

Comme nous demandions aux esclaves que nous avions délivrés de quel endroit ils étoient, je fis cette queſtion à un homme de très-bonne mine, & qui pouvoit bien avoir cinquante ans. Il me repondit en soupirant qu'il étoit d'Antéquerre. Je me sentis ému de la réponse, sans savoir pourquoi; & mon émotion, dont il s'apperçut, excita en lui un trouble que je remarquai. Je suis, lui dis-je

votre concitoyen. Peut-on vous demander le nom de votre famille? Helas! me répondit-il, vous renouvellez ma douleur, en exigeant de moi que je satisfasse votre curiosité. Il y a dix-huit années que j'ai quitté le séjour d'Antéquerre, où l'on ne doit se souvenir de moi qu'avec horreur. Vous n'avez peut-être vous-même que trop entendu parler de moi. Je me nomme Don Anastasio de Rada. Juste Ciel! m'écriai je, dois-je croire ce que j'entends? Quoi, vous seriez Don Anastasio! seroit-ce mon père que je verrois? Que dites-vous, jeune homme? s'écria-t-il à son tour, en me considérant avec surprise. Seroit-il bien possible que vous fussiez cet enfant malheureux qui.... Oui, mon père, interrompis-je, c'est moi que la vertueuse Estéphanie a mis au monde trois mois après la nuit funeste où vous la laissâtes noyée dans son sang.

Don Anastasio n'attendit pas que j'eusse achevé ces paroles, pour se jeter à mon cou. Il me serra entre ses bras, & nous ne fîmes pendant un quart d'heure que confondre nos soupirs & nos larmes. Après nous être abandonnés aux tendres mouvemens qu'une pareille reconnoissance ne pouvoit manquer d'exciter en nous, mon père leva les yeux au Ciel pour le remercier d'avoir sauvé la vie à Estéphanie; mais un moment après, comme

s'il eût craint de lui rendre grâces mal à propos, il m'addressa la parole, & me demanda de quelle manière on avoit reconnu l'innocence de sa femme. Seigneur, lui répondis-je, personne que vous n'en a jamais douté. La conduite de votre épouse a toujours été sans reproche. Il faut que je vous désabuse. Sachez que c'est Don Huberto qui vous a trompé. En même tems je lui contai toute la perfidie de ce parent, quelle vengeance j'en avois tirée, & ce qu'il m'avoit avoué en mourant.

Mon père fut moins sensible au plaisir d'avoir recouvré la liberté, qu'à celui d'entendre les nouvelles que je lui annonçois. Il commença dans l'excés de la joie qui le transportoit à m'embrasser tendrement. Il ne pouvoit se lasser de me témoigner combien il étoit content de moi. Allons, mon fils, me dit-il, prenons vîte le chemin d'Antéquerre. Je brûle d'impatience de me jeter aux pieds d'une épouse que j'ai si indignement traitée. Depuis que vous m'avez fait connoître mon injustice, j'ai des remords qui me déchirent le cœur.

J'avois trop d'envie de rassembler ces deux personnes qui m'étoient si chères, pour en retarder le doux moment. Je quittai l'armateur; & de l'argent que je reçus pour ma part de la prise que nous avions faite, j'achetai à Adra

deux mules, mon père ne voulant plus s'exposer aux périls de la mer. Il eut tout le loisir sur la route de me raconter ses aventures, que j'écoutai avec cette avide attention que prêta le prince d'Ithaque au recit de celles du roi son père. Enfin, après plusieurs journées, nous nous rendîmes au bas de la montagne la plus voisine d'Antéquerre, & nous fîmes halte en cet endroit. Comme nous voulions arriver secrétement au logis, nous n'entrâmes dans la ville qu'au milieu de la nuit.

Je vous laisse à imaginer la surprise où fut ma mère de revoir un mari qu'elle croyoit avoir perdu pour jamais ; & la manière, pour ainsi dire, miraculeuse dont il lui étoit rendu, devenoit encore pour elle un autre sujet d'étonnement. Il lui demanda pardon de sa barbarie avec des marques si vives de repentir, qu'elle ne put se défendre d'en être touchée. Au lieu de le regarder comme un assassin, elle ne vit plus en lui qu'un homme à qui le Ciel l'avoit soumise, tant le nom d'époux est sacré pour une femme qui a de la vertu. Estéphanie avoit été si en peine de moi, qu'elle fut charmée de mon retour. Elle n'en ressentit pas toutefois une joie pure. Une sœur de Hordalés procédoit criminellement contre le meurtrier de son frère. Elle me faisoit chercher par-tout, de sorte que ma mère ne me

voyant pas en sureté dans notre maison, n'étoit pas sans inquiétude. Cela m'obligea dès cette nuit-là même de partir pour la cour, où je viens, seigneur, solliciter ma grâce, que j'espère obtenir, puisque vous voulez bien parler en ma faveur au premier ministre, & m'appuyer de votre crédit.

Le vaillant fils de Don Anastasio finit là son récit. Après quoi je lui dis d'un air important : C'est assez, seigneur Don Roger, le cas me paroit graciable. Je me charge de détailler votre affaire à son excellence, dont j'ose vous promettre la protection. Le Grenadin sur cela se répandit en remerciemens, qui ne m'auroient fait qu'entrer par une oreille & sortir par l'autre, s'il ne m'eût assuré que sa reconnoissance suivroit de près le service que je lui rendrois ; mais d'abord qu'il eut touché cette corde-là, je me mis en mouvement. Dès le jour même je contai cette histoire au duc, qui m'ayant permis de lui présenter le cavalier, lui dit : Don Roger, je suis instruit de l'affaire d'honneur qui vous a fait venir à la cour. Santillane m'en a dit toutes les circonstances. Ayez l'esprit tranquille. Vous n'avez rien fait qui ne soit excusable, & c'est particulièrement aux gentilshommes qui vengent leur honneur offensé, que sa majesté aime à faire grâce. Il faut pour la forme vous mettre en

prison ; mais soyez assuré que vous n'y demeurerez pas long-tems. Vous avez dans Santillane un bon ami, qui se chargera du reste ; il hâtera votre élargissement.

Don Roger fit une profonde révérence au ministre sur la parole duquel il alla se constituer prisonnier. Ses lettres de grâce furent bientôt expédiées par mes soins. En moins de dix jours j'envoyai ce nouveau Télémaque rejoindre son Ulysse & sa Pénélope ; au lieu que s'il n'eût pas eu de protecteur & d'argent, il n'en auroit peut-être pas été quitte pour une année de prison. Je ne tirai pourtant de ce service rendu que cent pistoles. Ce n'étoit point-là un grand coup de filet ; mais je n'étois pas encore un Caldérone, pour mépriser les petits.

Cette affaire me mit en goût, & dix pistoles que je donnai à Scipion pour son droit de courtage, l'encouragèrent à faire de nouvelles recherches. J'ai déjà vanté ses talens là-dessus. On auroit pu l'appeler à juste titre le grand Scipion. Il m'amena pour second chaland un imprimeur de livres de chevalerie, qui s'étoit enrichi en dépit du bon sens. Cet imprimeur avoit contrefait un ouvrage d'un de ses confrères ; & son édition avoit été saisie. Pour trois cens ducats je lui fis avoir main-levée de ses exemplaires, & je lui sauvai une grosse

voyant pas en sureté dans notre maison, n'étoit pas sans inquiétude. Cela m'obligea dès cette nuit-là même de partir pour la cour, où je viens, seigneur, solliciter ma grâce, que j'espère obtenir, puisque vous voulez bien parler en ma faveur au premier ministre, & m'appuyer de votre crédit.

Le vaillant fils de Don Anastasio finit là son récit. Après quoi je lui dis d'un air important : C'est assez, seigneur Don Roger, le cas me paroit graciable. Je me charge de détailler votre affaire à son excellence, dont j'ose vous promettre la protection. Le Grenadin sur cela se répandit en remerciemens, qui ne m'auroient fait qu'entrer par une oreille & sortir par l'autre, s'il ne m'eût assuré que sa reconnoissance suivroit de près le service que je lui rendrois ; mais d'abord qu'il eut touché cette corde-là, je me mis en mouvement. Dès le jour même je contai cette histoire au duc, qui m'ayant permis de lui présenter le cavalier, lui dit : Don Roger, je suis instruit de l'affaire d'honneur qui vous a fait venir à la cour. Santillane m'en a dit toutes les circonstances. Ayez l'esprit tranquille. Vous n'avez rien fait qui ne soit excusable, & c'est particulièrement aux gentilshommes qui vengent leur honneur offensé, que sa majesté aime à faire grâce. Il faut pour la forme vous mettre en

prison ; mais soyez assuré que vous n'y demeurerez pas long-tems. Vous avez dans Santillane un bon ami, qui se chargera du reste ; il hâtera votre élargissement.

Don Roger fit une profonde révérence au ministre sur la parole duquel il alla se constituer prisonnier. Ses lettres de grâce furent bientôt expédiées par mes soins. En moins de dix jours j'envoyai ce nouveau Télémaque rejoindre son Ulysse & sa Pénélope ; au lieu que s'il n'eût pas eu de protecteur & d'argent, il n'en auroit peut-être pas été quitte pour une année de prison. Je ne tirai pourtant de ce service rendu que cent pistoles. Ce n'étoit point-là un grand coup de filet ; mais je n'étois pas encore un Caldérone, pour mépriser les petits.

Cette affaire me mit en goût, & dix pistoles que je donnai à Scipion pour son droit de courtage, l'encouragèrent à faire de nouvelles recherches. J'ai déjà vanté ses talens là-dessus. On auroit pu l'appeler à juste titre le grand Scipion. Il m'amena pour second chaland un imprimeur de livres de chevalerie, qui s'étoit enrichi en dépit du bon sens. Cet imprimeur avoit contrefait un ouvrage d'un de ses confrères ; & son édition avoit été saisie. Pour trois cens ducats je lui fis avoir main-levée de ses exemplaires, & je lui sauvai une grosse

amende. Quoique cela ne regardât point le premier ministre, son excellence voulut bien, à ma prière, interposer son autorité. Après l'imprimeur, il me passa par les mains un négociant, & voici de quoi il s'agissoit. Un vaisseau Portugais avoit été pris par un corsaire de Barbarie, & repris ensuite par un armateur de Cadix. Les deux tiers des marchandises dont il étoit chargé appartenoient à un marchand de Lisbonne, qui, les ayant inutilement revendiqués, venoit à la cour d'Espagne chercher un protecteur, qui eût assez de crédit pour les lui faire rendre. Il eut le bonheur de le trouver en moi. Je m'intéressai pour lui, & il rattrapa ses effets, moyennant la somme de quatre cens pistoles, dont il fit présent à la protection.

Il me semble que j'entends un lecteur, qui me crie en cet endroit : Courage, monsieur de Santillane, mettez du foin dans vos bottes. Vous êtes en beau chemin. Poussez votre fortune. Oh ! que je n'y manquerai pas. Je vois, si je ne me trompe, arriver mon valet avec un nouveau *Quidam* qu'il vient d'accrocher. Ecoutons-le. Seigneur, me dit-il, souffrez que je vous présente ce fameux opérateur. Il demande un privilège pour débiter ses drogues pendant l'espace de dix années dans toutes les villes de la monarchie d'Espagne, à l'exclusion

de tous autres, c'est à dire, qu'il soit défendu aux personnes de sa profession de s'établir dans les lieux où il sera. Par reconnoissance il comptera deux cens pistoles à celui qui lui remettra le privilège expédié. Je dis au saltimbanque, en tranchant du protecteur : Allez, mon ami, je ferai votre affaire. Véritablement, peu de jours après, je le renvoyai avec des patentes qui lui permettoient de tromper le peuple exclusivement dans tous les royaumes d'Espagne.

J'éprouvai la vérité du proverbe qui dit que l'appétit vient en mangeant ; mais outre que je me sentois plus avide, à mesure que je devenois plus riche, j'avois obtenu de son excellence si facilement les quatre grâces dont je viens de parler, que je ne balançai point à lui en demander une cinquième. C'étoit le gouvernement de la ville d'Evora sur la côte de Grenade, pour un chevalier de Calatrave, qui m'en offroit mille pistoles. Le ministre se prit à rire, en me voyant si âpre à la curée. Ami Gil Blas, me dit il, comme vous y allez ! Vous aimez furieusement à obliger votre prochain. Ecoutez, lorsqu'il ne sera question que de bagatelles, je n'y regarderai pas de si près ; mais quand vous voudrez des gouvernemens, ou d'autres choses considerables, vous vous contenterez, s'il vous plaît, de la moitié du

profit. Vous ne sauriez vous imaginer, continua-t-il, la dépense que je suis obligé de faire, ni combien de ressources il me faut pour soutenir la dignité de mon poste, car, malgré le désintéressement dont je me pare aux yeux du monde, je vous avoue que je ne suis point assez imprudent pour vouloir déranger mes affaires domestiques. Reglez-vous sur cela.

Mon maître par ce discours m'ôtant la crainte de l'importuner, ou plutôt m'excitant à retourner souvent à la charge, me rendit encore plus affamé de richesses que je ne l'étois auparavant. J'aurois alors volontiers fait afficher que tous ceux qui souhaitoient d'obtenir des grâces de la cour, n'avoient qu'à s'adresser à moi. J'allois d'un côté, Scipion de l'autre. Je ne cherchois qu'à faire plaisir pour de l'argent. Mon chevalier de Calatrave eut le gouvernement d'Evora pour ses mille pistoles, & j'en fis bientôt accorder un autre pour le même prix à un chevalier de saint Jacques. Je ne me contentai pas de faire des gouverneurs, je donnai des ordres de chevaleries, je convertis quelques bons roturiers en mauvais gentilshommes, par d'excellentes lettres de noblesse. Je voulus aussi que le clergé se ressentît de mes bienfaits. Je conférai de petits bénéfices, des canonicats, & quelques dignités ecclesiastiques. A l'égard des évêchés &

des archévêchés, c'étoit Don Rodrigue de Caldérone qui en étoit le collateur. Il nommoit encore aux magistratures, aux commanderies & aux vice-royautés. Ce qui suppose que les grandes places n'étoient pas mieux remplies que les petites ; car les sujets que nous choisissions pour occuper les postes dont nous faisions un si honnête trafic, n'étoient pas toujours les plus habiles gens du monde, ni les plus réglés. Nous savions bien que dans Madrid les railleurs s'égayoient là-dessus à nos dépens ; mais nous ressemblions aux avares qui se consolent des huées du peuple en revoyant leur or.

Isocrate a raison d'appeler l'intempérance & la folie les compagnes inséparables des riches. Quand je me vis maître de trente mille ducats, & en état d'en gagner peut-être dix fois autant, je crus devoir faire une figure digne d'un confident du premier ministre. Je louai un hôtel entier, que je fis meubler proprement. J'achetai le carrosse d'un *Escrivano*, qui se l'étoit donné par ostentation, & qui cherchoit à s'en défaire par le conseil de son boulanger. Je pris un cocher, trois laquais, & comme il est juste d'avancer ses anciens domestiques, j'élevai Scipion au triple honneur d'être mon valet de chambre, mon secrétaire & mon intendant ; mais ce qui mit le

comble à mon orgueil, c'est que le ministre trouva bon que mes gens portassent sa livrée. J'en perdis ce qui me restoit de jugement. Je n'étois guère moins fou que les disciples de Porcius Latro, qui, lorsqu'à force d'avoir bu du cumin, ils s'étoient rendus aussi pâles que leur maître, s'imaginoient être aussi savans que lui; peu s'en falloit que je ne me crusse parent du duc de Lerme. Je me mis dans la tête que je passerois pour tel, ou peut-être pour un de ses bâtards; ce qui me flattoit infiniment.

Ajoutez à cela qu'à l'exemple de son excellence, qui tenoit table ouverte, je résolus de donner aussi à manger. Pour cet effet, je chargeai Scipion de me déterrer un habile cuisinier, & il m'en trouva un qui étoit comparable peut-être à celui du Romain Nomentanus de friande mémoire. Je remplis ma cave de vin délicieux; & après avoir fait mes autres provisions, je commençai à recevoir compagnie. Il venoit souper chez moi tous les soirs quelques-uns des principaux commis du bureau du ministre, qui prenoient fièrement la qualité de secrétaires d'état. Je leur faisois très-bonne chère, & les renvoyois toujours bien abreuvés. De son côté, Scipion (car tel maître, tel valet) avoit aussi sa table dans l'office, où il régaloit à mes dépens les

personnes de sa connoissance ; mais outre que j'aimois ce garçon-là, comme il contribuoit à me faire gagner du bien, il me paroissoit en droit de m'aider à le dépenser. D'ailleurs, je regardois ces dissipations en jeune homme ; je ne voyois pas le tort qu'elles me faisoient. Une autre raison encore m'empêchoit d'y prendre garde ; les bénéfices & les emplois ne cessoient pas de faire venir l'eau au moulin. Je voyois mes finances augmenter de jour en jour. Je m'imaginai pour le coup avoir attaché un clou à la roue de la fortune.

Il ne manquoit plus à ma vanité que de rendre Fabrice témoin de ma vie fastueuse. Je ne doutois pas qu'il ne fût de retour d'Andalousie ; & pour me donner le plaisir de le surprendre, je lui fis tenir un billet anonime, par lequel je lui mandois qu'un seigneur Sicilien de ses amis l'attendoit à souper. Je lui marquois le jour, l'heure & le lieu où il falloit qu'il se trouvât. Le rendez-vous étoit chez moi. Nunez y vint, & fut extraordinairement étonné d'apprendre que j'étois le seigneur étranger qui l'avoit invité à souper. Oui, lui dis-je, mon ami, je suis le maître de cet hôtel. J'ai un équipage, une bonne table, & de plus un coffre fort. Est-il possible, s'écria-t-il avec vivacité, que je te retrouve dans l'opulence ? Que je me sais bon gré de

t'avoir placé auprès du comte Galiano ! Je te disois bien que c'étoit un seigneur généreux, & qu'il ne tarderoit guère à te mettre à ton aise. Tu auras sans doute, ajouta-t-il, suivi le sage conseil que je t'avois donné de lâcher un peu la bride au maître d'hôtel. Je t'en félicite. Ce n'est qu'en tenant cette prudente conduite que les intendans deviennent si gras dans les grandes maisons.

Je laissai Fabrice s'applaudir tant qu'il lui plut de m'avoir mis chez le comte Galiano. Après quoi, pour modérer la joie qu'il sentoit de m'avoir procuré un si bon poste, je lui détaillai les marques de reconnoissance dont ce seigneur avoit payé mes services ; mais m'apperçevant que mon poëte, pendant que je lui faisois ce détail, chantoit en lui même la palinodie, je lui dis : Je pardonne au Sicilien son ingratitude. Entre nous, j'ai plutôt sujet de m'en louer que de m'en plaindre. Si le comte n'en eût pas mal usé avec moi, je l'aurois suivi en Sicile, où je le servirois encore dans l'attente d'un établissement incertain. En un mot, je ne serois pas confident du duc de Lerme.

Nunez fut si vivement frappé de ces derniers mots, qu'il demeura quelques instans sans pouvoir proférer une parole. Puis rompant tout à coup le silence : L'ai-je bien entendu ?

me dit-il. Quoi ! vous avez la confiance du premier ministre ? Je la partage, lui répondis-je, avec Don Rodrigue de Caldérone ; & selon toutes les apparences, j'irai loin. En vérité, seigneur de Santillane, répliqua-t-il, je vous admire. Vous êtes capable de remplir toute sorte d'emplois. Que de talents vous réunissez en vous ! ou plutôt, pour me servir d'une expression de notre tripot, vous avez l'*outil universel* ; c'est-à-dire, vous êtes propre à tout. Au reste, seigneur, poursuivit-il, je suis ravi de la prospérité de votre seigneurie. Oh ! interrompis-je, monsieur Nunez, trève de *seigneur* & de *seigneurie*. Bannissons ces termes-là, & vivons toujours ensemble familièrement. Tu as raison, reprit-il ; je ne dois pas te regarder d'un autre œil qu'à l'ordinaire, quoique tu sois devenu riche. Mais, ajouta-t-il, je t'avouerai ma foiblesse ; en m'annonçant ton heureux sort, tu m'as ébloui. Par bonheur mon éblouissement se passe, & je ne vois plus en toi que mon ami Gil Blas.

Notre entretien fut troublé par quatre ou cinq commis qui arrivèrent : Messieurs, leur dis-je, en leur montrant Nunez, vous souperez avec le seigneur Don Fabricio, qui fait des des vers dignes du roi Numa,* & qui écrit en

* Les vers obscurs, que chantoient les prêtres Saliens dans leurs processions, avoient été composés par Numa.

prose comme on n'écrit point. Par malheur, je parlois à des gens qui faisoient si peu de cas de la poësie, que le poëte en pâlit. A peine daignèrent-ils jeter sur lui les yeux. Il eut beau, pour s'attirer leur attention, dire des choses très-spirituelles; ils ne les sentirent pas. Il en fut si piqué, qu'il prit une licence poëtique. Il s'échappa subtilement de la compagnie, & disparut. Nos commis ne s'apperçurent pas de sa retraite, & se mirent à table sans même s'informer de ce qu'il étoit devenu.

Comme j'achevois de m'habiller le lendemain matin, & me disposois à sortir, le poëte des Asturies entra dans ma chambre. Je te demande pardon, mon ami, me dit-il, si j'ai rompu en visière à tes commis; mais franchement, je me suis trouvé parmi eux si déplacé, que je n'ai pu y tenir. Les fastidieux personnages avec leur air suffisant & empesé! Je ne comprens pas comment toi, qui as l'esprit si délié, tu peux t'accommoder de convives si lourds. Je veux dès aujourd'hui t'en amener de plus légers. Tu me feras plaisir, lui répondis-je, & je m'en fie à ton goût là-dessus. Tu as raison, répliqua-t-il, je te promets des génies supérieurs & des plus amusans. Je vais de ce pas chez un marchand de liqueurs où ils vont s'assembler dans un moment. Je les retiendrai de peur qu'ils

ne s'engagent ailleurs ; car c'est à qui les aura à dîner ou à souper, tant ils sont réjouissans.

A ces paroles, il me quitta ; & le soir, à l'heure du souper, il revint accompagné seulement de six auteurs, qu'il me présenta l'un après l'autre, en me faisant leur éloge. A l'entendre, ces beaux esprits surpassoient ceux de la Grèce & de l'Italie ; & leurs ouvrages, disoit-il, méritoient d'être imprimés en lettres d'or. Je reçus ces messieurs très-poliment. J'affectai même de les combler d'honnêtetés ; car la nation des auteurs est un peu vaine & glorieuse. Quoique je n'eusse pas recommandé à Scipion d'avoir soin que l'abondance regnât dans ce repas, comme il savoit quelle sorte de gens je devois régaler ce jour-là, il avoit fait renforcer les services.

Enfin, nous nous mîmes à table fort gaiement. Mes poëtes commencèrent à s'entretenir d'eux-mêmes, & à se louer. Celui-ci d'un air fier citoit les grands seigneurs & les femmes de qualité dont sa muse faisoit les délices. Celui-là, blâmant le choix qu'une académie de gens de lettres venoit de faire de deux sujets, disoit modestement que c'étoit lui qu'elle auroit dû choisir. Il n'y avoit pas moins de présomption dans les discours des autres. Au milieu du souper, les voilà qui

m'assassinent de vers & de prose. Ils se mettent à réciter à la ronde chacun un morceau de ses écrits. L'un débite un sonnet, l'autre déclame une scène tragique, & un autre lit la critique d'une comédie. Un quatrième voulant à son tour faire la lecture d'une ode d'Anacréon, traduite en mauvais vers Espagnols, est interrompu par un de ses confrères, qui lui dit qu'il s'est servi d'un terme impropre. L'auteur de la traduction n'en convient nullement. De là naît une dispute, dans laquelle tous les beaux esprits prennent parti. Les opinions sont partagées, les disputeurs s'échauffent ; ils en viennent aux invectives ; passe encore pour cela ; mais ces furieux se lèvent de table, & se battent à coups de poing. Fabrice, Scipion, mon cocher, mes laquais & moi, nous n'eûmes pas peu de peine à leur faire lâcher prise. Lorsqu'ils se virent séparés, ils sortirent de ma maison comme d'un cabaret, sans me faire la moindre excuse de leur impolitesse.

Nunez, sur la parole de qui je m'étois fait de ce repas une idée agréable, demeura fort étourdi de cette aventure : Hé bien, lui dis-je, notre ami, me vanterez vous encore vos convives ? Vous m'avez amené là de vilaines gens. Je m'en tiens à mes commis. Ne me parlez plus d'auteurs. Je n'ai garde, me répondit-il, de t'en présenter d'autres, tu viens de voir les plus raisonnables.

Lorsque je fus connu pour un homme chéri du duc de Lerme, j'eus bientôt une cour. Tous les matins mon antichambre se trouvoit pleine de monde, & je donnois mes audiences à mon lever. Il venoit chez moi deux sortes de gens. Les uns pour m'engager, en payant, à demander des grâces au ministre; & les autres pour m'exciter par des supplications à leur faire obtenir *gratis* ce qu'ils souhaitoient. Les premiers étoient sûrs d'être écoutés & bien servis. A l'égard des seconds, je m'en débarrassois sur le champ par des défaites, ou bien je les amusois si long-tems que je leur faisois perdre patience. Avant que je fusse à la cour, j'étois compatissant & charitable de mon naturel; mais on n'a plus là de foiblesse humaine, & j'y devins plus dur qu'un caillou. Je me guéris aussi par conséquent de ma sensibilité pour mes amis. Je me dépouillai de toute affection pour eux. La manière dont j'en usai avec Joseph Navarro dans une conjoncture que je vais rapporter, en peut faire foi.

Ce Navarro, à qui j'avois tant d'obligation, & qui, pour tout dire en un mot, étoit la cause première de ma fortune, vint un jour chez moi. Après m'avoir témoigné beaucoup d'amitié, ce qu'il avoit coutume de faire quand il me voyoit, il me pria de demander pour un de ses

amis certain emploi au duc de Lerme, en me disant que le cavalier pour lequel il me sollicitoit étoit un garçon fort aimable & d'un grand mérite, mais qu'il avoit besoin d'un poste pour subsister. Je ne doute pas, ajouta Joseph, bon & obligeant comme je vous connois, que vous ne soyez ravi de faire plaisir à un honnête homme qui n'est pas riche. Son indigence est un titre pour mériter votre appui. Je suis sûr que vous me savez bon gré de vous donner une occasion d'exercer votre humeur bienfaisante. C'étoit me dire nettement qu'on attendoit de moi ce service pour rien. Quoique cela ne fût guère de mon gout, je ne laissai pas de paroître fort disposé à faire ce qu'on désiroit. Je suis charmé, répondis-je à Navarro, de pouvoir vous marquer la vive reconnoissance que j'ai de tout ce que vous avez fait pour moi. Il suffit que vous vous intéressiez pour quelqu'un; il n'en faut pas davantage pour me déterminer à le servir. Votre ami aura cet emploi que vous souhaitez qu'il ait. Comptez là-dessus. Ce n'est plus votre affaire; c'est la mienne.

Sur cette assurance Joseph s'en alla très-satisfait de moi; néanmoins la personne qu'il m'avoit récommendée n'eut pas le poste en question. Je le fis accorder à un autre homme pour mille ducats que je mis dans mon coffre fort. Je préférai cette somme aux remercie-

mens que m'auroit fait mon chef d'office, à qui je dis d'un air mortifié, quand nous nous revîmes : Ah ! mon cher Navarro, vous vous êtes avisé trop tard de me parler. Caldérone m'a prévenu. Il a fait donner l'emploi, que vous savez. Je suis au désespoir de n'avoir pas une meilleure nouvelle à vous apprendre.

Joseph me crut de bonne foi, & nous nous quittâmes plus amis que jamais ; mais je crois qu'il découvrit bientôt la vérité ; car il ne revint plus chez moi. J'en fus charmé. Outre que les services qu'il m'avoit rendus me pesoient, il me sembloit que dans la passe où j'étois alors à la cour, il ne me convenoit plus de fréquenter des maîtres d'hôtel.

Il y a long-tems que je n'ai parlé du comte de Lémos. Venons présentement à ce seigneur. Je le voyois quelquefois. Je lui avois porté mille pistoles, comme je l'ai dit ci-devant, & je lui en portai mille autres encore par ordre du duc son oncle, de l'argent que j'avois à son excellence. Le comte de Lémos ce jour-là voulut avoir un long entretien avec moi. Il m'apprit qu'il étoit, enfin, parvenu à son but, & qu'il possédoit entièrement les bonnes grâces du prince d'Espagne, dont il étoit l'unique confident. Il aime, continua-t-il, la conversation des femmes, la musique, & la danse. N'épargnez rien, ami Santillane, pour

découvrir quelque jeune beauté qui posséde ces talens. C'est maintenant qu'il faut agir. Vous avez de l'esprit ; je ne vous en dis pas davantage. Allez, courez, cherchez ; & quand vous aurez fait une heureuse découverte, vous viendrez m'en avertir.

Je n'avois pas un grand usage de ces sortes de recherches ; mais je ne doutois point que Scipion ne fût encore admirable pour cela. En arrivant au logis je l'appelai, & sans lui faire part de la conversation que j'avois eue avec le comte de Lemos, je lui demandai s'il ne pourroit pas me trouver une jeune personne telle qu'on la désiroit. Cela ne sera pas difficile à découvrir, dit Scipion, &.... Oui, mais, mon ami, interrompis-je, je t'avertis que je suis très-délicat sur la matière. Je te demande une jolie personne qui n'ait pas de mauvaises mœurs. Ce que vous souhaitez, repartit Scipion en souriant, est un peu rare. Cependant nous sommes dans une ville où il y a de tout, & j'espère que j'aurai bientôt trouvé votre fait.

Véritablement, trois jours après, il me dit : J'ai découvert un trésor. Une jeune dame nommée Catalina, de bonne famille, d'une beauté ravissante, qui danse & chante à merveilles, demeure sous la conduite de sa tante dans une petite maison où elles vivent toutes deux fort honnêtement de leur bien, qui n'est

pas considérable. Elles sont servies par une soubrette que je connois, & qui vient de m'assurer que leur porte, quoique fermée à tout le monde, pourroit bien vous être ouverte. Je vous ai peint comme un cavalier qui le méritoit, & j'ai prié la soubrette de vous proposer aux deux dames. Elle m'a promis de le faire, & de me rapporter demain matin la réponse dans un endroit dont nous sommes convenus.

Comme la femme de chambre vint dire le jour suivant à Scipion qu'il ne tiendroit qu'à moi d'être introduit dès ce soir-là même dans la maison de ses maîtresses, je m'y glissai entre onze heures & minuit. La soubrette me reçut sans lumière, & me prit par la main pour me conduire dans une salle assez propre, où je trouvai les deux dames galamment habillées, & assises sur des carreaux de satin. Aussi-tôt qu'elles m'apperçurent, elles se levèrent & me saluèrent d'une manière toute gracieuse. Je crus voir deux personnes de qualité. La tante qu'on appeloit la sénora Mencia, quoique belle encore, n'attiroit pas moins mon attention. Il est vrai qu'on ne pouvoit regarder que la nièce, qui me parut une déesse ; à l'examiner pourtant à la rigueur, on auroit pu dire que ce n'étoit pas une beauté parfaite ; mais elle avoit un air piquant qui ne permettoit guère aux yeux des hommes de remarquer ses défauts. Je lui

trouvai trois fois plus d'ésprit qu'elle n'en avoit, tant elle me paroissoit aimable, & elle acheva de m'enchanter par ses réponses. Je commençois à lui tenir des discours très-tendres lorsque la dame me dit : Seigneur de Santillane, je vais m'expliquer franchement avec vous. Sur l'éloge qu'on m'a fait de votre seigneurie, je vous ai permis d'entrer chez moi sans affecter par des façons de vous faire valoir cette faveur ; mais ne pensez pas pour cela que vous en soyez plus avancé ; j'ai jusqu'ici élevé ma nièce dans la retraite, & vous êtes, pour ainsi dire, le premier cavalier aux regards de qui je l'expose. Si vous la jugez digne d'être votre épouse, je serai ravie qu'elle ait cet honneur. Un mariage proposé si crument me fit rentrer en moi-même ; & changeant de ton, je répondis à la sénora Mencia : Madame, votre franchise me plaît, & je veux l'imiter. Le prince d'Espagne a entendu parler des talens de l'incomparable Catalina, & veut en juger par lui-même. Il suffisoit de refuser ma nièce, reprit la tante froidement ; ce refus, ce me semble, étoit assez désobligeant ; il n'étoit pas nécessaire de l'accompagner d'un trait railleur. Je ne raille point, madame, m'écriai-je ; rien n'est plus sérieux.

La sénora Mencia fut étonnée d'entendre ces paroles, & je m'apperçus qu'elles ne lui dé-

plurent point. Néanmoins quoiqu'elle ne demandât pas mieux que de recevoir le prince, elle feignit de ne savoir à quoi se résoudre. Catalina affecta une grande indifférence ; ce qui fut cause que je me mis sur nouveaux frais à presser la place, jusqu'à ce qu'enfin la sénora Mencia me voyant rebuté, & prêt à lever le siège, battit la chamade, & nous dressâmes une capitulation, qui contenoit les deux articles suivans : *Primo*, Que si le prince d'Espagne se déterminoit à faire une visite à Catalina, j'aurois soin d'en informer les dames. *Secundo*, Que le prince ne pourroit s'introduire chez lesdites dames qu'accompagné seulement de moi & du comte de Lémos.

Ce seigneur sentit une extrême joie, quand je lui annonçai que j'avois fait une découverte telle qu'il la pouvoit souhaiter. Je lui parlai de Catalina dans des termes qui lui donnèrent envie de la voir. Je le menai chez elle la nuit suivante ; & il m'avoua que j'avois fort bien rencontré. Il dit aux dames qu'il ne doutoit nullement que le prince d'Espagne ne fût fort satisfait & que dans quelques jours il le leur ameneroit de la façon qu'elles le désiroient, c'est-à-dire, sans suite & sans bruit. Ce seigneur prit là-dessus congé d'elles, & je me retirai avec lui ; nous rejoignîmes son équipage dans lequel nous étions venus tous deux, &

qui nous attendoit au bout de la rue. Ensuite il me conduisit à mon hôtel, en me chargeant d'instruire le lendemain son oncle de cette aventure ébauchée, & de le prier de sa part de lui envoyer un millier de pistoles pour la mettre à fin. J'allai le jour suivant rendre au duc de Lerme un compte exact de tout ce qui s'étoit passé. Il me demanda si son neveu n'avoit pas besoin d'argent pour cette équipée. Pardonnez-moi, lui dis-je, il vous prie de lui envoyer mille pistoles. Eh bien, reprit le ministre, tu n'as qu'à les lui porter ; dis-lui qu'il ne les ménage point, & qu'il applaudisse à toutes les dépenses que le prince souhaitera de faire.

J'allai porter à l'heure même cinq cens doubles pistoles au comte de Lémos. Vous ne pouviez venir plus à propos, me dit ce seigneur. J'ai parlé au prince. Il brûle d'impatience de voir Catalina. Dès la nuit prochaine il veut se dérober secrettement de son palais, pour se rendre chez elle ; c'est une chose résolue. Nos mesures sont déjà prises pour cela. Avertissez-en les dames, & leur donnez l'argent que vous m'apportez. Comme vous l'accompagnerez avec moi, poursuivit-il, ayez soin de vous trouver ce soir à son coucher. Il faudra de plus que votre carosse (car je juge à propos de

nous en servir) nous attende à minuit aux environs du palais.

Je me rendis aussi-tôt chez les dames. Je ne vis point Catalina ; on me dit qu'elle reposoit. Je ne parlai qu'à la sénora Mencia, Madame, lui dis-je, le prince d'Espagne viendra chez vous cette nuit ; & voici, ajoutai-je, en lui mettant entre les mains un sac où étoient les espèces, voici ce qu'il vous envoye. J'espère qu'il sera content, repondit elle, car ma nièce a un gosier de rossignol, & joue du luth à ravir. Elle danse même parfaitement.

Ayant ainsi préparé les voies, j'attendis l'heure du coucher du prince. Lorsqu'elle fut arrivée, je donnai mes ordres à mon cocher, & rejoignis le comte de Lémos, qui me dit que le prince, pour se dèfaire plutôt de tout le monde, alloit feindre une legère indisposition, & même se mettre au lit, pour mieux persuader qu'il étoit malade; mais qu'il se releveroit une heure après, & gagneroit, par une porte secrètte, un escalier dérobé, qui conduisoit dans les cours.

Lorsqu'il m'eut instruit de ce qu'ils avoient concerté tous deux, il me posta dans un endroit, par où il m'assura qu'ils passeroient. J'y gardai si long-tems, le mulet, que je commençai à croire que notre galant avoit pris un autre chemin. Enfin, je m'imaginois qu'on m'avoit oublié, quand il parut deux hommes qui

m'abordèrent. Les ayant reconnus pour ceux que j'attendois, je les menai à mon carrosse, dans lequel ils montèrent l'un & l'autre. Pour moi, je me mis auprès du cocher, pour lui servir de guide, & je le fis arrêter à cinquante pas de chez les dames. Je donnai la main au prince d'Espagne & à son compagnon, pour les aider à descendre, & nous marchâmes vers la maison où nous voulions nous introduire. La porte s'ouvrit à notre approche, & se referma dès que nous fûmes entrés.

Nous nous trouvâmes d'abord dans les mêmes ténébres où je m'étois trouvé la première fois, quoiqu'on eût pourtant par distinction attaché une petite lampe à un mur. La lumière qu'elle répandoit étoit si sombre, que nous l'appercevions seulement sans en être éclairés. Tout cela ne servoit qu'à rendre l'aventure plus agréable à son héros, qui fut vivement frappé de la vue des dames, lorsqu'elles le reçurent dans la salle, où la clarté d'un grand nombre de bougies compensoit l'obscurité qui regnoit dans la cour. La tante & la nièce étoient dans un déshabillé galant, où il y avoit une intelligence de coquetterie qui ne les laissoit pas regarder impunément.

Le prince dit mille choses flatteuses à Catalina, qui lui repondit très-spirituellement. Je lui dis qu'elle chantoit & jouoit du luth à merveilles. Il la pressa de lui montrer un

échantillon de ses talens ; elle se rendit de bonne grâce à ses instances, prit un luth tout accordé, joua quelques airs tendres, & chanta d'une manière si touchante, que le prince en fut charmé. Mais finissons-là ce tableau, & disons seulement que les heures s'écoulèrent comme des momens, & qu'il nous fallut l'arracher de cette maison, à cause du jour qui s'approchoit.

Je contai le lendemain matin cette aventure au duc de Lerme, car il vouloit tout savoir. Dans le tems que je lui en achevois le récit, le comte de Lémos arriva, & nous dit : Le prince d'Espagne est si charmé de Catalina, qu'il se propose de la voir souvent. Il voudroit lui envoyer aujourd'hui pour deux mille pistoles de pierreries, mais il n'a pas le sol. Il s'est adressé à moi : Mon cher Lémos, m'a-t-il dit, il faut que vous me trouviez tout à l'heure cette somme-là. Je sais bien que je vous incommode, que je vous épuise ; aussi mon cœur vous en tient-il un grand compte ; & si jamais je me vois en état de reconnoître d'une autre manière que par le sentiment tout ce que vous avez fait pour moi, vous ne vous repentirez point de m'avoir obligé. Mon prince, lui ai-je répondu, en le quittant sur le champ, j'ai des amis & du crédit, je vais vous chercher ce que vous souhaitez.

Il n'est pas difficile de le satisfaire, dit alors le duc à son neveu. Santillane va vous porter cet argent, ou bien, si vous voulez, il achetera lui-même les pierreries ; car il s'y connoît parfaitement, & surtout en rubis. N'est-il pas vrai, Gil Blas, ajouta-t-il, en me regardant d'un air malin ? Que vous êtes malicieux, monseigneur ! lui répondis-je. Je vois bien que vous avez envie de faire rire monsieur le comte à mes dépens. Cela ne manqua pas d'arriver. Le neveu demanda quel mystère il y avoit là-dessous. Ce n'est rien, répliqua l'oncle en riant : C'est qu'un jour Santillane s'avisa de troquer un diamant contre un rubis, & que ce troc ne tourna ni à son honneur ni à son profit.

J'aurois été trop heureux si le ministre n'en eût pas dit davantage ; mais il prit la peine de conter le tour que Camille & Don Raphaël m'avoient joué dans un hôtel garni, & de s'étendre particulièrement sur les circonstances les plus désagréables pour moi. Son excellence, après s'être bien égayée, m'ordonna d'accompagner le comte de Lémos, qui me mena chez un jouaillier, & nous choisîmes des pierreries que nous allâmes montrer au prince d'Espagne. Après quoi, elles me furent confiées pour être remises à Catalina, j'allai ensuite prendre chez moi deux mille pis-

toles de l'argent du duc, pour payer le marchand.

On ne doit pas demander si je fus gracieusement reçu des dames, lorsque j'exhibai les présens de mon ambassade, lesquels consistoient en une belle paire de boucles d'oreilles, avec les pendans, pour la nièce. Charmées l'une & l'autre de ces marques de la générosité du prince, elles se mirent à jaser comme deux commères, & à me remercier de leur avoir procuré une si bonne connoissance. Elles s'oublièrent dans l'excès de leur joie. Il leur échappa quelques paroles qui me firent soupçonner que je n'avois produit qu'une friponne au fils de notre grand monarque. Pour savoir précisément si j'avois fait ce beau chef-d'œuvre, je me retirai dans le dessein d'avoir un éclaircissement avec mon secrétaire.

En rentrant chez moi, j'entendis un grand bruit. J'en demandai la cause. On me dit que c'étoit Scipion qui ce soir-là donnoit à souper à une demi-douzaine de ses amis. Ils chantoient à gorge déployée, & faisoient de longs éclats de rire: Ce repas n'étoit assurément pas celui des sept sages.

Le maître du festin averti de mon arrivée, dit à sa compagnie: Messieurs, ce n'est rien, c'est le patron qui revient. Que cela ne vous gêne pas. Continuez de vous réjouir. Je vais

lui dire deux mots; Je vous rejoindrai dans un moment. A ces mots il vint me trouver: Quel tintamarre? lui dis-je; quelle sorte de personnes régalez-vous donc là bas? sont-ce des poëtes? Non pas, s'il vous plaît, me répondit-il. Ce seroit dommage de donner votre vin à boire à ces gens-là. J'en fais un meilleur usage. Il y a parmi mes convives un jeune homme très-riche, qui veut obtenir un emploi par votre crédit & pour son argent. C'est pour lui que la fête se fait. A chaque coup qu'il boit, j'augmente de dix pistoles le bénéfice qui doit vous en revenir. Sur ce pied-là, repris-je, va te remettre à table, & ne ménage point le vin de ma cave.

Je ne jugeai point à propos de l'entretenir alors de Catalina; mais le lendemain à mon lever, je lui parlai de cette sorte: Ami Scipion, tu sais de quelle manière nous vivons ensemble. Je te traite plutôt en camarade qu'en domestique. Tu aurois tort par conséquent de me tromper comme un maître. N'ayons donc point de secret l'un pour l'autre. Je vais t'apprendre une chose qui te surprendra, & toi de ton côté, tu me diras ce que tu pense des femmes que tu m'as fait connoître. Entre nous, je les soupçonne d'être deux matoises d'autant plus raffinées qu'elles affectent plus de simplicité. Si je leur rends

justice, le prince d'Espagne n'a pas grand sujet de se louer de moi ; car je te l'avouerai, c'est pour lui que je t'ai demandé Catalina. Je l'ai mené chez elle. Seigneur, me répondit Scipion, vous en usez trop bien avec moi pour que je manque de sincérité avec vous. J'eus hier un tête-à-tête avec la suivante de ces deux princesses ; elle m'a conté leur histoire, qui m'a paru divertissante. Je vais vous en faire succinctement le récit, que vous ne serez pas fâché d'avoir écouté.

Catalina, poursuivit-il, est fille d'un petit gentilhomme Arragonois. Se trouvant à quinze ans une orpheline aussi pauvre que jolie, elle épousa un vieux commandeur, qui la conduisit à Tolède, où il mourut au bout de six mois. Elle recueillit sa succession, qui consistoit en quelques nippes, & en trois cens pistoles d'argent comptant ; puis elle se joignit à la sénora Mencia, qui étoit encore à la mode. Ces deux bonnes amies demeurèrent ensemble, & commencèrent à tenir une conduite dont la justice voulut prendre connoissance. Cela déplut aux dames, qui, de dépit ou autrement, abandonnèrent brusquement Tolède, pour venir s'établir à Madrid, où depuis environ deux ans elles vivent sans fréquenter aucune dame du voisinage. Mais écoutez le meilleur ; elles ont loué deux petites maisons séparées seule-

ment par un mur. On peut entrer de l'une dans l'autre par un escalier de communication qu'il y a dans les caves. La sénora Mencia demeure avec une jeune soubrette dans l'une de ces maisons, & la douairière du commandeur occupe l'autre avec une vieille duègne, qu'elle fait passer pour sa grand'mère. De façon que notre Arragonoise est tantôt une nièce élevée par sa tante, & tantôt une pupile sous l'aile de son aïeule. Quand elle fait la nièce, elle s'appelle Catalina ; & lorsqu'elle fait la petite fille, elle se nomme Siréna.

Au nom de Siréna, j'interrompis, en pâlissant, Scipion. Que m'apprens-tu ? lui dis-je. Tu me fait trembler. Hélas ! j'ai bien peur que cette Arragonoise ne soit la maîtresse de Caldérone. Eh ! vraiment, répondit-il, c'est elle-même. Je croyois vous réjouir, en vous annonçant cette nouvelle. Tu n'y penses pas, lui répliquai-je ; elle est plus propre à me causer du chagrin que de la joie. N'en vois-tu pas bien les conséquences ? Non, certainement, repartit Scipion. Quel malheur en peut-il arriver ? Il n'est pas sûr que Don Rodrigue découvre ce qui se passe ; & si vous craignez qu'il n'en soit instruit, vous n'avez qu'à prévenir le premier ministre. Contez-lui la chose tout naturellement. Il verra votre bonne foi ; & si après cela Caldérone veut vous

rendre quelques mauvais offices auprès de son excellence, elle verra bien qu'il ne cherche à vous nuire que par un esprit de vengeance.

Scipion m'ôta ma crainte par ce discours. Je suivis ce conseil. J'avertis le duc de Lerme de cette fâcheuse découverte. J'affectai même de lui en faire le détail d'un air triste, pour lui persuader que j'en étois mortifié ; mais le ministre, loin de plaindre son favori, en fit des railleries. Je mis aussi au fait le comte de Lémos, qui m'assura de sa protection, si le premier secrétaire venoit à découvrir l'intrigue, & qu'il entreprît de me perdre dans l'esprit du duc. Croyant avoir par cette manœuvre délivré le bateau de ma fortune du péril de s'ensabler, je ne craignis plus rien.

J'ai déjà dit que le matin il y avoit ordinairement dans mon antichambre une foule de personnes qui venoient me faire des propositions ; mais je ne voulois pas qu'on me les fît de vive voix ; suivant l'usage de la cour, ou plutôt pour faire l'important, je disois à chaque solliciteur : Donnez-moi un mémoire. Je m'étois si bien accoutumé à cela, qu'un jour je répondis ces paroles au propriétaire de mon hôtel, qui vint me faire souvenir que je lui devois une année de loyer. Pour mon boucher & mon boulanger, ils m'épargnoient la peine de leur demander des mémoires, tant ils étoient

exacts à m'en apporter tous les mois. Scipion, qui me copioit si bien qu'on pouvoit dire que la copie approchoit fort de l'original, n'en usoit pas autrement avec les personnes qui s'adressoient à lui, pour le prier de m'engager à les servir.

J'avois encore un autre ridicule, dont je ne prétends pas me faire grâce ; j'étois assez fat pour parler des plus grands seigneurs comme si j'eusse été un homme de leur étoffe. Si j'avois, par exemple, à citer le duc d'Albe, le duc d'Ossone, ou le duc de Médina-Sidonia, je disois sans façon, d'Albe, d'Ossone & Médina-Sidonia. En un mot, j'étois devenu si fier & si vain, que je n'étois plus le fils de mon père & de ma mère. Hélas ! pauvre duègne, & pauvre écuyer, je ne m'informois pas si vous viviez heureux ou misérables dans les Asturies, c'est à quoi je ne pensois point du tout Je ne songeois pas seulement à vous. La cour a la vertu du fleuve Léthé pour nous faire oublier nos parens & nos amis, quand ils sont dans une mauvaise situation.

Je ne me souvenois donc plus de ma famille, lorsqu'un matin il entra chez moi un jeune homme, qui me dit qu'il souhaitoit de me parler un moment en particulier. Je le fis passer dans mon cabinet, où sans lui offrir

une chaise, parce qu'il me paroissoit un homme du commun, je lui demandai ce qu'il me vouloit. Seigneur Gil Blas, me dit-il, quoi, vous ne me remettez point ? J'eus beau le considèrer attentivement, je fus obligé de lui répondre que ses traits m'étoient tout-à-fait inconnus. Je suis, reprit-il, un de vos compatriotes, natif d'Oviédo même, & fils de Bertrand Muscada, l'épicier, voisin de votre oncle le chanoine. Je vous reconnois bien, moi. Nous avons joué mille fois tous deux à la *Gallina Ciéga* *.

Je n'ai, lui répondis-je, qu'une idée très-confuse des amusemens de mon enfance ; les soins dont j'ai été depuis occupé m'en ont fait perdre la mémoire. Je suis venu, dit-il, à Madrid, pour compter avec le correspondant de mon père. Jai entendu parler de vous. On m'a dit que vous étiez sur un bon pied à la cour, & déjà riche comme un Juif. Je vous en fais mon compliment, & je vais, à mon retour au pays, combler de joie votre famille, en lui annonçant une si agréable nouvelle.

Je ne pouvois honnêtement me dispenser de lui demander dans quelle situation il avoit laissé mon père, ma mère & mon oncle ; mais je m'acquittai si froidement de ce devoir, que

* C'est le jeu de Colin-Maillard.

je ne donnai pas sujet à mon épicier d'admirer la force du sang. Il me le fit bien connoître. Il parut choqué de l'indifférence que j'avois pour des personnes qui me devoient être si chères ! & comme c'étoit un garçon franc & grossier : Je vous croyois, me dit-il crument, plus de tendresse & de sensibilité pour vos proches. De quel air glacé m'interrogez-vous sur leur compte ! Il semble que vous les ayez mis en oubli. Savez-vous quelle est leur situation ? Apprenez que votre père & votre mère sont toujours dans le service, & que le bon chanoine Gil Perez, accablé de vieillesse & d'infirmités, n'est pas éloigné de sa fin. Il faut avoir du naturel, poursuivit-il ; & puisque vous êtes en état de faire du bien à vos parens, je vous conseille en ami de leur envoyer deux cens pistoles tous les ans. Par ce secours vous leur procurerez une vie douce & heureuse, sans vous incommoder.

Au lieu d'être touché de la peinture qu'il me faisoit de ma famille, je ne sentis que la liberté qu'il prenoit de me conseiller, sans que je l'en priasse ; avec plus d'adresse, peut-être m'auroit il persuadé ; mais il ne fit que me révolter par sa franchise. Il s'en apperçut bien au silence mécontent que je gardai ; & continuant son exhortation avec moins de charité

que de malice, il m'impatienta. Oh ! c'en est trop, répondis-je avec emportement. Allez, monsieur de Muscada, ne vous mêlez que de ce qui vous regarde. Il vous convient bien de me dicter mon devoir. Je sais mieux que vous ce que j'ai à faire dans cette occasion. En achevant ces mots, je poussai l'épicier hors de mon cabinet, & le renvoyai à Oviédo vendre du poivre & du girofle.

Ce qu'il venoit de me dire ne laissa pas de s'offrir à mon esprit ; & me reprochant moi-même que j'étois un fils dénaturé, je m'attendris. Je rappelai les soins qu'on avoit eus de mon enfance, & de mon éducation. Je me représentai ce que je devois à mes parens ; & mes réflexions furent accompagnées de quelques transports de reconnoissance, qui pourtant n'aboutirent à rien. Mon ingratitude les étouffa bientôt, & leur fit succéder un profond oubli. Il y a bien des pères qui ont de pareils enfans.

L'avarice & l'ambition qui me possédoient, changèrent entièrement mon humeur. Je perdis toute ma gaieté. Je devins distrait & rêveur, en un mot, un sot animal. Fabrice me voyant tout occupé du soin de sacrifier à la fortune, & fort détaché de lui, ne venoit plus chez moi que rarement. Il ne put même s'empêcher de me dire un jour : En verité,

Gil Blas, je ne te reconnois plus. Avant que tu fusses à la cour, tu avois l'esprit tranquille. A présent je te vois sans cesse agité. Tu formes projet sur projet pour t'enrichir ; & plus tu amasses de bien, plus tu veux en amasser. Outre cela te le dirai-je ? Tu n'as plus avec moi ces épanchemens du cœur, ces manières libres qui font le charme des liaisons. Tout au contraire, tu t'enveloppes & me caches le fonds de ton âme. Je remarque même de la contrainte dans les honnêtetés que tu me fais. Enfin, Gil Blas n'est plus ce même Gil Blas que j'ai connu.

Tu plaisantes sans doute, lui répondis-je d'un air assez froid. Je n'apperçois, en moi aucun changement. Ce n'est point à tes yeux, répliqua-t-il, qu'on doit s'en rapporter. Ils sont fascinés. Crois-moi, ta métamorphose n'est que trop véritable. En bonne foi, mon ami, parle : Vivons-nous ensemble comme autrefois ? Quand j'allois le matin frapper à ta porte tu venois m'ouvrir toi-même encore tout endormi le plus souvent, & j'entrois dans ta chambre sans façon. Aujourd'hui, quelle difference ! Tu as des laquais. On me fait attendre dans ton antichambre, & il faut qu'on m'annonce avant que je puisse te parler. Après cela, comment me reçois-tu ? Avec une politesse glacée, & en tranchant du seigneur.

On diroit que mes visites commencent à te peser. Crois-tu qu'une pareille réception soit agréable à un homme qui t'a vu son camarade? Non, Santillane, non; elle ne me convient nullement. Adieu, séparons nous à l'amiable. Défaisons-nous tous deux, toi d'un censeur de tes actions, & moi d'un nouveau riche qui se méconnoît.

Je me sentis plus aigri que touché de ses reproches, & je le laissai s'éloigner sans faire le moindre effort pour le retenir. Dans la situation où étoit mon esprit, l'amitié d'un poëte ne me paroissoit pas une chose assez précieuse, pour devoir m'affliger de sa perte. Je trouvois de quoi m'en consoler dans le commerce de quelques petits officiers du roi, auxquels un rapport d'humeur me lioit depuis peu étroitement. Ces nouvelles connoissances étoient des hommes dont la plupart venoient de je ne sais où, & que leur heureuse étoile avoit fait parvenir à leurs postes. Ils étoient déjà tous à leur aise; & ces misérables n'attribuant qu'à leur mérite les bienfaits dont la bonté du roi les avoit comblés, s'oublioient de même que moi. Nous nous imaginions être des personnages respectables. O fortune! voilà comme tu dispenses tes faveurs le plus souvent.

LIVRE NEUVIEME.

UN soir, après avoir renvoyé la compagnie qui étoit venue souper chez moi, me voyant seul avec Scipion, je lui demandai ce qu'il avoit fait ce jour-là. Un coup de maître, me répondit-il. Je vous ménage un riche établissement. Je veux vous marier à la fille unique d'un orfèvre de ma connoissance.

La fille d'un orfèvre! m'écriai-je, d'un air dédaigneux. As-tu perdu l'esprit? Peux-tu me proposer une bourgeoise? Quand on a un certain mérite, & qu'on est à la cour sur un certain pied, il me semble qu'on doit avoir des vues plus élevées. Eh! monsieur, me repartit Scipion, ne le prenez point sur ce ton-là. Songez que c'est le mâle qui ennoblit, & ne soyez pas plus délicat que mille seigneurs que je pourrois vous citer. Savez-vous bien que l'héritière dont il s'agit est un parti de cent mille ducats, pour le moins? N'est-ce pas là un beau morceau d'orfèvrerie? Lorsque j'entendis parler d'une grosse somme, je devins plus traitable. Je me rends, dis-je à mon secrétaire; la dot me détermine. Quand veux-tu me la faire toucher? Doucement,

monsieur, me répondit-il, un peu de patience. Il faut auparavant que je communique la chose au père, & que je la lui fasse agréer. Bon, repris-je en éclatant de rire, tu en es encore là? Voilà un mariage bien avancé! Beaucoup plus que vous ne pensez, répliqua-t-il. Je ne veux qu'une heure de conversation avec l'orfèvre, & je vous réponds de son consentement. Mais, avant que nous allions plus loin, composons, s'il vous plaît. Supposé que je vous fasse donner cent mille ducats, combien m'en reviendra-t-il? Vingt mille, lui repartis-je. Je bornois, dit-il, votre reconnoissance à dix mille. Vous êtes une fois plus généreux que moi. Allons, j'entrerai dès demain dans cette négotiation, & vous pouvez compter qu'elle réussira, ou je ne suis qu'une bête.

Effectivement deux jours après, il me dit: J'ai parlé au seigneur Gabriel de Saléro, ainsi se nommoit mon orfèvre. Je lui ai tant vanté votre crédit & votre mérite, qu'il a prêté l'oreille à la proposition que je lui ai faite de vous accepter pour gendre. Vous aurez sa fille avec cent mille ducats, pourvu que vous lui fassiez voir clairement que vous possédez les bonnes grâces du ministre. S'il ne tient qu'à cela, dis-je alors à Scipion, je serai bientôt marié.

Ce n'est pas tout, reprit Scipion ; le seigneur Gabriel vous donne à souper ce soir. Nous sommes convenus que vous ne parlerez pas du mariage projeté. Il doit inviter plusieurs marchands de ses amis à ce repas, où vous vous trouverez comme un simple convive, & demain il viendra souper chez vous de la même manière. Vous voyez par là que c'est un homme qui veut vous étudier avant que de passer outre. Il sera bon que vous vous observiez un peu devant lui. Oh ! interrompis-je, d'un air de confiance, qu'il examine tant qu'il lui plaira. Je ne puis que gagner à cet examen.

Cela s'exécuta de point en point. Je me fis conduire chez l'orfèvre, qui me reçut aussi familièrement que si nous nous fussions déjà vus plusieurs fois. C'étoit un bon bourgeois, qui étoit, comme nous disons, poli *hasta porfiar**. Il me présenta la sénora Eugenia sa femme, & la jeune Gabriéla sa fille. Je leur fis force complimens, sans contrevenir au traité. Je leur dis des *riens* en fort beaux termes, des phrases de courtisan.

Gabriéla ne me parut pas désagréable, soit à cause qu'elle étoit extrêmement parée, soit que je ne la regardasse qu'au travers de la dot. La bonne maison que celle du seigneur Ga-

* Juſqu'à être fatiguant.

briel ! Il y a, je crois, moins d'argent dans les mines du Pérou, qu'il n'y en avoit dans cette maison-là. Ce métal s'y offroit à la vue de toutes parts sous mille formes différentes. Chaque chambre, & particulièrement celle où nous nous étions mis à table, étoit un trésor. Quel spectacle pour les yeux d'un gendre ! Le beau-père, pour faire plus d'honneur à son repas, avoit assemblé chez lui cinq ou six marchands, tous personnages graves & ennuyeux, Ils ne parlèrent que de commerce, & l'on peut dire que leur conversation fut plutôt une conférence de négocians qu'un entretien d'amis, qui soupent ensemble.

Je régalai l'orfèvre à mon tour le lendemain au soir. Ne pouvant l'éblouir par mon argenterie, j'eus recours à une autre illusion. J'invitai à souper ceux de mes amis qui faisoient la plus belle figure à la cour, & que je connoissois pour des ambitieux, qui ne mettoient point de bornes à leurs désirs. Ces gens-ci ne s'entretinrent que des grandeurs, que des postes brillans & lucratifs auxquels ils aspiroient. Ce qui fit son effet. Le bourgeois Gabriel, étourdi de leurs grandes idées, ne se sentoit, malgré tout son bien, qu'un petit mortel en comparaison de ces messieurs. Pour moi, faisant l'homme modéré, je dis que je me contenterois d'une fortune mediocre,

comme de vingt mille ducats de rente. Sur quoi ces affamés d'honneurs & de richesses s'écrièrent que j'aurois tort, & qu'étant aimé autant que je l'étois du premier ministre, je ne devois pas m'en tenir à si peu de chose. Le beau-père ne perdit pas une de ces paroles; & je crus remarquer, quand il se retira, qu'il étoit fort satisfait.

Scipion ne manqua point de l'aller voir le jour suivant dans la matinée, pour lui demander s'il étoit content de moi. J'en suis charmé, lui répondit le bourgeois. Ce garçon-là m'a gagné le cœur. Mais, seigneur Scipion, ajouta-t-il, je vous conjure par notre ancienne connoissance de me parler sincèrement. Nous avons tous notre foible, comme vous savez. Apprenez-moi celui du seigneur de Santillane. Est-il joueur? est-il galant? Quelle est son inclination vicieuse? Ne me la cachez pas, je vous en prie. Vous m'offensez, seigneur Gabriel, en me faisant cette question, repartit l'entremetteur. Je suis plus dans vos intérêts que dans ceux de mon maître. S'il avoit quelque mauvaise habitude qui fût capable de rendre votre fille malheureuse, est-ce que je vous l'aurois proposé pour gendre? Non certes; je suis trop votre serviteur. Mais entre nous, je ne lui trouve point d'autre défaut que celui de n'en avoir aucun. Il est trop

sage pour un jeune homme. Tant mieux, reprit l'orfèvre, cela me fait plaisir. Allez, mon ami, vous pouvez l'assurer qu'il aura ma fille, & que je la lui donnerois, quand il ne seroit pas chéri du ministre.

Aussitôt-que mon secrétaire m'eut rapporté cet entretien, je courus chez Saléro, pour le remercier de la disposition favorable où il étoit pour moi. Il avoit déjà déclaré ses volontés à sa femme & à sa fille, qui me firent connoître par la manière dont elles me reçurent, qu'elles y étoient soumises sans répugnance. Je menai le beau-père au duc de Lerme, que j'avois prévenu la veille, & je le lui présentai. Son excellence lui fit un accueil des plus gracieux, & lui témoigna de la joie de ce qu'il avoit choisi pour gendre un homme qu'elle affectionnoit beaucoup, & qu'elle prétendoit avancer. Elle s'étendit ensuite sur mes bonnes qualités, & dit tant bien de moi, que le bon Gabriel crut avoir rencontré dans ma seigneurie le meilleur parti d'Espagne pour sa fille. Il en étoit si aise qu'il en avoit la larme à l'œil. Il me serra fortement entre ses bras lorsque nous nous séparâmes, en me disant : Mon fils, j'ai tant d'impatience de vous voir l'époux de Gabriéla, que vous le serez dans huit jours tout au plus tard.

Laissons-là mon mariage pour un moment. L'ordre de mon histoire le demande, & veut que je raconte le service que je rendis à Don Alphonse mon ancien maître. J'avois entièrement oublié ce cavalier ; & voici à quelle occasion j'en rappelai le souvenir.

Le gouvernment de la ville de Valence vint à vaquer dans ce tems-là. En apprenant cette nouvelle, je pensai à Don Alphonse de Leyva. Je fis réflexion que cet emploi lui conviendroit à merveilles, &, moins peut-être par amitié que par ostentation, je résolus de le demander pour lui. Je me représentai que si je l'obtenois, cela me feroit un honneur infini. Je m'adressai donc au duc de Lerme. Je lui dis que j'avois été intendant de Don César de Leyva & de son fils, & qu'ayant tous les sujets du monde de me louer d'eux, je prenois la liberté de le supplier d'accorder à l'un ou à l'autre le gouvernement de Valence. Le ministre me répondit : Très volontiers, Gil Blas ; j'aime à te voir reconnoissant & généreux. D'ailleurs, tu me parles pour une famille que j'estime. Les Leyva sont de bons serviteurs du roi ; ils méritent bien cette place. Tu peux en disposer à ton gré. Je te la donne pour présent de noces.

Ravi d'avoir réussi dans mon dessein, j'allai sans perdre de tems chez Caldérone faire dres-

ser des lettres patentes pour Don Alphonse. Il y avoit un grand nombre de personnes, qui attendoient dans un silence respectueux que Don Rodrigue vint leur donner audience. Je traversai la foule, & me presentai à la porte du cabinet, qu'on m'ouvrit. J'y trouvai je ne sais combien de chevaliers, de commandeurs, & d'autres gens de conséquence, que Caldérone écoutoit tour à tour. C'étoit une chose remarquable que la manière différente dont il les recevoit. Il se contentoit de faire à ceux-ci une légère inclination de tête ; il honoroit ceux là d'une révérence, & les conduisoit jusqu'à la porte de son cabinet. Il mettoit, pour ainsi dire, des nuances de consideration dans les civilités qn'il faisoit. D'un autre côté, j'apperçevois des cavaliers qui, choqués du peu d'attention qu'il avoit pour eux, gémissoient de la nécessité qui les obligeoit de ramper devant ce visage. J'en voyois d'autres, au contraire, qui rioient en eux-mêmes de son air fat & suffisant. J'avois beau faire ces observations, je n'étois pas capable d'en profiter. J'en usois chez moi comme lui, & je ne me souciois guère qu'on approuvât ou qu'on blamât mes manières orgueilleuses, pourvu qu'elles fussent respectées.

Don Rodrigue ayant par hasard jeté les yeux sur moi, quitta brusquement un gentilhomme

qui lui parloit, & vint m'embrasser avec des démonstrations d'amitié qui me surprirent. Ah ! mon cher confrère, s'écria-t-il, quelle affaire me procure le plaisir de vous voir ici ? Qu'y a-t-il pour votre service ? Je lui appris le sujet qui m'amenoit ; & là-dessus il m'assura dans les termes les plus obligeans, que le lendemain à pareille heure ce que je demandois seroit expédié. Il ne borna point là sa politesse ; il me conduisit jusqu'à la porte de son antichambre, où il ne conduisoit jamais que de grands seigneurs, & là il m'embrassa de nouveau.

Que signifient toutes ces honnêtetés ? disois-je en m'en allant. Que me présagent-elles ? Caldérone méditeroit-il ma perte, ou bien auroit-il envie de gagner mon amitié, ou pressentant que sa faveur est sur son déclin, me ménageroit-il dans la vue de me prier d'intercéder pour lui auprès de notre patron ? Je ne savois à laquelle de ces conjectures je devois m'arrêter. Le jour suivant, lorsque je retournai chez lui, il me traita de la même façon, il m'accabla de caresses & de civilités. Il est vrai qu'il les rabattit sur la réception qu'il fit aux autres personnes, qui se présentoient pour lui parler. Il brusqua les uns, battit froid aux autres, il mécontenta presque tout le monde ; mais ils

furent tous assez vengés par une aventure qui arriva, & que je ne dois pas passer sous silence. Ce sera un avis au lecteur pour les commis & les secrétaires qui la liront.

Un homme vêtu fort simplement, & qui ne paroissoit pas ce qu'il étoit, s'approcha de Calderone, & lui parla d'un certain mémoire qu'il disoit avoir présenté au duc de Lerme. Don Rodrigue ne regarda pas seulement le cavalier, & lui dit d'un ton brusque : Comment vous appelle-t-on, mon ami ? L'on m'appeloit Francillo dans mon enfance, lui repondit de sang froid le cavalier ; on m'a depuis nommé Francisco de Zuniga, & je me nomme aujourd'hui le comte de Pédrosa. Caldérone, étonné de ces paroles, & voyant qu'il avoit affaire à une homme de la première qualité, voulut s'excuser : Seigneur, dit-il au comte, je vous demande pardon, si, ne vous connoissant pas.... Je ne veux point de tes excuses, interrompit avec hauteur Francillo. Je les méprise autant que tes malhonnêtetés. Apprends qu'un secrétaire de ministre doit recevoir honnêtement toutes sortes de personnes. Sois, si tu veux, assez vain pour te regarder comme le substitut de ton maître ; mais n'oublies pas que tu n'es que son valet.

Le superbe Don Rodrigue fut fort mortifié de cet incident. Il n'en devint toutefois pas

plus raisonnable. Pour moi, je marquai cette chasse-là. Je résolus de prendre garde à qui je parlerois dans mes audiences, & de n'être insolent qu'avec des muets. Comme les patentes de Don Alphonse se trouvoient expédiées, je les emportai & les envoyai par un courier extraordinaire à ce jeune seigneur, avec une lettre du duc de Lerme ; par laquelle son excellence lui donnoit avis que le roi venoit de le nommer au gouvernement de Valence. Je ne lui mandai point la part que j'avois à cette nomination. Je ne voulus pas même lui écrire, me faisant un plaisir de le lui apprendre de bouche, & de lui causer une agréable surprise, lorsqu'il viendroit à la cour prêter serment pour son emploi.

Revenons à ma belle Gabriéla. Je devois donc l'épouser dans huit jours. Nous nous préparâmes de part & d'autre à cette cérémonie. Saléro fit faire de riches habits pour la mariée, & j'arrêtai pour elle une femme de chambre, un laquais, & un vieil écuyer ; tout cela choisi par Scipion, qui attendoit avec encore plus d'impatience que moi le jour qu'on me devoit compter la dot.

La veille de ce jour si desiré je soupai chez le beau-père avec des oncles & des tantes, des cousins & des cousines. Je jouai parfaitement bien le personnage d'un gendre hypo-

crite. J'eus mille complaisances pour l'orfévre & pour sa femme. Je contrefis le passionné auprès de Gabriéla. Je gracieusai toute la famille dont j'écoutai, sans m'impatienter, les plats discours & les raisonnemens bourgeois. Aussi, pour prix de ma patience, j'eus le bonheur de plaire à tous les parens. Il n'y en eut pas un qui ne parût s'applaudir de mon alliance.

Le repas fini, la compagnie passa dans une grande salle, où on la régala d'un concert de voix & d'instrumens, qui ne fut pas mal exécuté, quoiqu'on n'eût pas choisi les meilleurs sujets de Madrid. Plusieurs airs gais dont nos oreilles furent agréablement frappées, nous mirent de si belle humeur, que nous commençâmes à former des danses. Dieu sait de quelle façon nous nous en acquittâmes, puisqu'on me prit pour un élève de Terpsicore, moi qui n'avois de principes de cet art que deux ou trois leçons que j'avois reçues chez la marquise de Chaves d'un petit maître à danser, qui venoit montrer aux pages. Après nous être bien divertis, il fallut songer à se retirer chez soi. Je prodiguai les révérences & les accolades. Adieu, mon gendre, me dit Saléro en m'embrassant, j'irai chez vous demain matin porter la dot en belles espèces d'or. Vous y serez le bien venu, lui répondis-je,

mon cher beau-père. Ensuite, donnant le bon soir à la famille, je gagnai mon équipage qui m'attendoit à la porte, & je pris le chemin de mon hôtel.

J'étois à peine à deux cens pas de la maison du seigneur Gabriel, que quinze ou vingt hommes, les uns à pied, les autres à cheval, tous armés d'épées & de carabines, entourèrent mon carrosse, & l'arrêtèrent, en criant: *De par le roi.* Ils m'en firent descendre brusquement, pour me jeter dans une chaise roulante, où le principal de ces cavaliers, étant monté avec moi, dit au cocher de toucher vers Ségovie. Je jugeai bien que c'étoit un honnête alguazil que j'avois à mon côté; je voulus le questionner, pour savoir le sujet de mon emprisonnement; mais il me répondit, sur le ton de ces messieurs-là, je veux dire brutalement, qu'il n'avoit point de compte à me rendre. Je lui dis que peut-être il se méprenoit. Non, non, repartit-il, je suis sûr de mon fait. Vous êtes le seigneur de Santillane. C'est vous que j'ai ordre de conduire où je vous mène. N'ayant rien à repliquer à ces paroles, je pris le parti de me taire. Nous roulâmes le reste de la nuit le long du Mançanarez dans un profond silence. Nous changeâmes de chevaux à Colménar, & nous arrivâmes à Ségovie, où l'on m'enferma dans la tour.

On commença par me mettre dans un cachot, où l'on me laissa sur la paille comme un criminel digne du dernier supplice. Je passai la nuit, non pas à me désoler, car je ne sentois pas encore tout mon mal, mais à chercher dans mon esprit ce qui pouvoit avoir causé mon malheur. Je ne doutois pas que ce ne fût l'ouvrage de Caldérone. Cependant j'avois beau le soupçonner d'avoir tout découvert, je ne concevois pas comment il avoit pu porter le duc de Lerme à me traiter si cruellement. Tantôt je m'imaginois que c'étoit à l'insçu de son excellence que j'avois été arrêté, & tantôt je pensois que c'étoit elle-même qui pour quelque raison politique m'avoit fait emprisonner, ainsi que les ministres en usent quelquefois avec leurs favoris.

J'étois vivement agité de mes diverses conjectures, quand la clarté du jour perçant à travers d'une petite fenêtre grillée, vint offrir à ma vue toute l'horreur du lieu où je me trouvois. Je m'affligeai alors sans modération, & mes yeux devinrent deux sources de larmes que le souvenir de ma prospérité rendoit intarissables. Pendant que je m'abandonnois à ma douleur, il vint dans mon cachot un guichetier, qui m'apportoit un pain & une cruche d'eau pour ma journée. Il me regarda ; & remarquant que j'avois le visage baigné de

pleurs, tout guichetier qu'il étoit, il sentit un mouvement de pitié : Seigneur prisonnier, me dit-il, ne vous désespérez point. Il ne faut pas être si sensible aux traverses de la vie. Vous êtes jeune. Après ce tems-ci, vous en verrez un autre. En attendant, mangez de bonne grâce le pain du roi.

Mon consolateur sortit en achevant ces paroles, auxquelles je ne répondis que par des plaintes & des gémissemens ; j'employai tout le jour à me désespérer, sans songer à faire honneur à mes provisions, qui, dans l'état où j'étois, me sembloient moins un présent de la bonté du roi qu'un effet de sa colère, puisqu'elles servoient plutôt à prolonger qu'à soulager la peine des malheureux.

La nuit vint pendant ce tems-là, & bientôt un grand bruit de clefs attira mon attention. La porte de mon cachot s'ouvrit, & un moment après il entra un homme qui portoit une bougie. Il s'approcha de moi, & me dit : Seigneur Gil Blas, vous voyez un de vos anciens amis. Je suis ce Don André de Tordésillas qui demeuroit avec vous à Grenade, & qui étoit gentilhomme de l'archevêque dans le tems que vous possédiez les bonnes grâces de ce prélat. Vous le priâtes, s'il vous en souvient, d'employer son crédit pour moi, & il me fit nommer pour aller remplir un emploi au

Mexique. Mais au lieu de m'embarquer pour les Indes, je m'arrêtai dans la ville d'Alicante. J'y épousai la fille du capitaine du château ; & par une suite d'aventures dont je vous ferai tantôt le récit, je suis devenu le châtelain de la tour de Ségovie. C'est un bonheur pour vous, continua-t-il, de rencontrer dans un homme chargé de vous maltraiter un ami qui n'épargnera rien pour adoucir la rigueur de votre prison. Il m'est expressément ordonné de ne vous laisser parler à personne, de vous faire coucher sur la paille, & de ne vous donner pour toute nourriture que du pain & de l'eau. Mais outre que j'ai trop d'humanité pour ne pas compâtir à vos maux, vous m'avez rendu service, & ma reconnoissance l'emporte sur les ordres que j'ai reçus. Loin de servir d'instrument à la cruauté qu'on veut exercer sur vous, je prétends vous traiter le mieux qu'il me sera possible. Levez-vous, & venez avec moi.

Quoique le seigneur châtelain méritât bien quelques remerciemens, mes esprits étoient si troublés, que je ne pus lui répondre un seul mot. Je ne laissai pas de le suivre. Il me fit traverser une cour, & monter par un escalier fort étroit à une petite chambre, qui étoit tout au haut de la tour. Je ne fus pas peu surpris, en entrant dans cette chambre, de voir sur une table deux chandelles, qui brûloient

dans des flambeaux de cuivre, & deux couverts assez propres. Dans un moment, me dit Tordésillas, on va vous apporter à manger. Nous allons souper ici tous deux. C'est ce réduit que je vous ai destiné pour logement; vous y serez mieux que dans votre cachot. Vous verrez de votre fenêtre les bords fleuris de l'Erêma, & la vallée délicieuse qui, du pied des montagnes qui séparent les deux Castilles, s'étend jusqu'à Coca. Je ne doute pas que d'abord vous ne soyez peu sensible à une si belle vue; mais quand le tems aura fait succéder une douce mélancolie à la vivacité de votre douleur, vous prendrez plaisir à promener vous regards sur des objets si agréables. Outre cela, comptez que le linge & les autres choses qui sont nécessaires à un homme qui aime la propreté, ne vous manqueront pas. De plus, vous serez bien couché, bien nourri, & je vous fournirai des livres, tant que vous en voudrez; en un mot vous aurez tous les agrémens qu'un prisonnier peut avoir.

A des offres si obligeantes, je me sentis un peu soulagé. Je pris courage, & rendis mille grâces à mon geolier. Je lui dis qu'il me rappeloit à la vie par son procédé, & que je souhaitois de me retrouver en état de lui en témoigner ma reconnoissance. Eh! pourquoi

ne vous y retrouveriez-vous pas ? me répondit-il. Croyez-vous avoir perdu pour jamais la liberté ? Si vous vous imaginez cela, vous êtes dans l'erreur ; & j'ose vous assurer que vous en serez quitte pour quelques mois de prison. Que dites-vous, seigneur Don André ? m'écriai-je. Il semble que vous sachiez le sujet de mon infortune. Je vous avouerai, me repartit-il, que je ne l'ignore pas. L'alguazil qui vous a conduit ici, m'a confié ce secret, que je puis vous révéler. Il m'a dit que le roi, informé que vous aviez, la nuit, le comte de Lémos & vous, mené le prince d'Espagne chez une dame suspecte, venoit, pour vous en punir, d'exiler le comte, & vous envoyoit à la tour de Ségovie, pour y être traité avec toute la rigueur qne vous avez éprouvée depuis que vous y êtes. Et comment, lui dis-je, cela est-il venu à la connoissance du roi ? C'est particulièrement de cette circonstance que je voudrois être instruit. Et c'est, répondit-il, ce que l'alguazil ne m'a point appris, & ce qu'apparemment il ne sait pas lui-même.

Dans cet endroit de notre conversation, plusieurs valets, qui apportoient le souper, entrèrent. Ils mirent sur la table du pain, deux tassses, deux bouteilles, & trois grands plats, dans l'un desquels il y avoit un civet de lièvre, avec beau-

dans des flambeaux de cuivre, & deux couverts assez propres. Dans un moment, me dit Tordésillas, on va vous apporter à manger. Nous allons souper ici tous deux. C'est ce réduit que je vous ai destiné pour logement; vous y serez mieux que dans votre cachot. Vous verrez de votre fenêtre les bords fleuris de l'Erêma, & la vallée délicieuse qui, du pied des montagnes qui séparent les deux Castilles, s'étend jusqu'à Coca. Je ne doute pas que d'abord vous ne soyez peu sensible à une si belle vue; mais quand le tems aura fait succéder une douce mélancolie à la vivacité de votre douleur, vous prendrez plaisir à promener vos regards sur des objets si agréables. Outre cela, comptez que le linge & les autres choses qui sont nécessaires à un homme qui aime la propreté, ne vous manqueront pas. De plus, vous serez bien couché, bien nourri, & je vous fournirai des livres, tant que vous en voudrez; en un mot vous aurez tous les agrémens qu'un prisonnier peut avoir.

A des offres si obligeantes, je me sentis un peu soulagé. Je pris courage, & rendis mille grâces à mon geolier. Je lui dis qu'il me rappeloit à la vie par son procédé, & que je souhaitois de me retrouver en état de lui en témoigner ma reconnoissance. Eh! pourquoi

ne vous y retrouveriez-vous pas ? me répondit-il. Croyez-vous avoir perdu pour jamais la liberté ? Si vous vous imaginez cela, vous êtes dans l'erreur ; & j'ose vous assurer que vous en serez quitte pour quelques mois de prison. Que dites-vous, seigneur Don André ? m'écriai-je. Il semble que vous sachiez le sujet de mon infortune. Je vous avouerai, me repartit-il, que je ne l'ignore pas. L'alguazil qui vous a conduit ici, m'a confié ce secret, que je puis vous révéler. Il m'a dit que le roi, informé que vous aviez, la nuit, le comte de Lémos & vous, mené le prince d'Espagne chez une dame suspecte, venoit, pour vous en punir, d'exiler le comte, & vous envoyoit à la tour de Ségovie, pour y être traité avec toute la rigueur qne vous avez éprouvée depuis que vous y êtes. Et comment, lui dis-je, cela est-il venu à la connoissance du roi ? C'est particulièrement de cette circonstance que je voudrois être instruit. Et c'est, répondit-il, ce que l'alguazil ne m'a point appris, & ce qu'apparemment il ne sait pas lui-même.

Dans cet endroit de notre conversation, plusieurs valets, qui apportoient le souper, entrèrent. Ils mirent sur la table du pain, deux tassses, deux bouteilles, & trois grands plats, dans l'un desquels il y avoit un civet de lièvre, avec beau-

coup d'oignon, d'huile & de safran ; dans l'autre une * *olla podrida* ; & dans le troisième un dindonneau sur une marmelade de † *berengéna*. Lorsque Tordésillas vit que nous avions tout ce qu'il nous falloit, il renvoya ses domestiques, ne voulant pas qu'ils entendissent notre entretien. Il ferma la porte, nous nous assîmes tous deux vis-a-vis l'un de l'autre. Commençons, me dit-il, par le plus pressé. Vous devez avoir bon appétit, après deux jours de diète. En parlant de cette sorte, il chargea mon assiette de viande. Il s'imaginoit servir un affamé, & il avoit effectivement sujet de penser que j'allois bien faire honneur a ses ragoûts. Néanmoins, je trompai son attente. Quelque besoin que j'eusse de manger, les morceaux me restoient dans la bouche, tant j'avois le cœur serré de ma condition présente. Pour écarter de mon esprit les images cruelles qui venoient sans cesse m'affliger, mon châtelain avoit beau m'exciter à boire, & vanter l'excellence de son vin ; m'eût-il donné du nectar, je l'aurois alors bu sans plaisir. Il s'en apperçut ; & s'y prenant d'une autre façon, il se mit à me conter d'un style égayé l'histoire de son mariage. Il y réussit encore moins par là. J'écoutai son récit avec tant de distraction, que je n'aurois pu dire,

* C'eſt un composé de toutes sortes de viandes.

† Petite citrouille, appellée pomme d'amour.

lorsqu'il l'eut fini, ce qu'il venoit de me raconter. Il jugea bien qu'il entreprenoit trop de vouloir ce soir-là faire quelque diversion à mes chagrins. Il se leva de table après avoir achevé de souper, & me dit : Seigneur de Santillane, je vais vous laisser reposer, ou plutôt rêver en liberté a votre malheur. Mais je vous le répète, il ne sera pas de longue durée. Le roi est bon naturellement. Quand sa colère sera passée, & qu'il se représentera la situation déplorable où il croit que vous êtes, vous lui paroitrez assez puni. A ces mots, le seigneur châtelain descendit, & fit monter ses valets pour desservir. Ils emportèrent jusqu'aux flambeaux, & je me couchai à la sombre clarté d'une lampe qui étoit attachée au mur.

Je passai deux heures pour le moins à réfléchir sur ce que Tordésillas m'avoit appris. Je suis donc ici, disois-je, pour avoir mené l'héritier de la couronne chez Catalina. Qui peut avoir donné un semblable avis au roi sans appréhender le ressentiment du prince, ni celui du duc de Lerme ? Ce ministre voudra venger sans doute le comte de Lémos son neveu. Comment le roi a-t-il découvert cela ? c'est ce que je ne comprends point.

J'en revenois toujours là. L'idée pourtant la plus affligeante pour moi ; celle qui me désespéroit, & dont mon esprit ne pouvoit se

détacher, c'étoit le pillage auquel je m'imaginois bien que tous mes effets avoient été abandonnés. Mon coffre fort, m'écriois-je, où êtes-vous ? Mes chères richesses, qu'êtes-vous devenues ? Dans quelles mains êtes-vous tombées ? Hélas ! je vous ai perdues en moins de tems encore que je ne vous avois gagnées ? Je me peignois le désordre qui devoit régner dans ma maison, & je faisois sur cela des réflexions toutes plus tristes les unes que les autres. La confusion de tant de pensées différentes me jeta dans un accablement, qui me devint favorable ; le sommeil, qui m'avoit fui la nuit précédente, vint répandre sur moi ses pavots. La bonté du lit, la fatigue que j'avois soufferte, ainsi que la fumée des viandes & du vin, y contribuèrent aussi. Je m'endormis profondément, & selon toutes les apparences le jour m'auroit surpris dans cet état, si je n'eusse été réveillé tout à coup par un bruit assez extraordinaire dans les prisons. J'entendis le son d'une guitare, & la voix d'un homme en même-tems. J'écoute avec attention. Je n'entends plus rien. Je crois que c'est un songe. Mais un instant après mon oreille fut frappée du son du même instrument & de la même voix, qui chantoit les vers suivans.

Ay de mi ! un anno felice,
Parece un soplo ligero ;

Però sin dicha un instante
*Es un siglo de tormento.**

Ce couplet, qui paroissoit avoir été fait exprès pour moi, irrita mes ennuis. Je n'éprouve que trop, disois-je, la vérité de ces paroles. Il me semble que le tems de mon bonheur s'est écoulé bien vîte, & qu'il y a déjà un siècle que je suis en prison. Je me replongeai dans une affreuse rêverie, & recommençai à me désoler, comme si j'y eusse pris plaisir. Mes lamentations finirent avec la nuit ; & les premiers rayons du soleil, dont ma chambre fut éclairée, calmèrent un peu mes inquiétudes. Je me levai pour aller ouvrir ma fenêtre, & donner de l'air à ma chambre. Je regardai dans la campagne, dont je me souvins que le seigneur châtelain m'avoit fait une belle description. Je ne trouvai pas de quoi justifier ce qu'il m'en avoit dit. L'Erêma, que je croyois au moins égal au Tage, ne me parut qu'un ruisseau. L'ortie seule & le chardon paroient ses *bords fleuris*, & la prétendue *vallée délicieuse*, n'offrit à ma vue que des terres dont la plupart étoient incultes. Apparemment que je n'en étois pas encore à cette douce mélancolie, qui devoit me faire voir les choses autrement que je ne les voyois alors.

* Hélas ! une année de plaisir passe comme un vent léger ; mais un moment de malheur est un siècle de tourment.

Je commençai à m'habiller, & déjà j'étois à demi vêtu, quand Tordésillas arriva, suivi d'une vieille servante, qui m'apportoit des chemises & des serviettes. Seigneur Gil Blas, me dit-il, voici du linge. Ne le ménagez pas; j'aurai soin que vous en ayez toujours de reste. Eh bien ! ajouta-t-il, comment avez-vous passé la nuit ? Le sommeil a-t-il suspendu vos peines pour quelques momens ? Je dormirois peut-être encore, lui repondis-je, si je n'eusse pas été réveillé par une voix accompagnée d'une guitare. Le cavalier qui a troublé votre repos, reprit-il, est un prisonnier d'état, qui a sa chambre à côté de la votre. Il est chevalier de l'ordre militaire de Calatrave, & il a une figure tout aimable. Il s'appelle Don Gaston de Cogollos. Vous pourrez vous voir tous deux, & manger ensemble. Vous trouverez une consolation mutuelle dans vos entretiens. Vous vous serez l'un à l'autre d'un grand agrément. Je témoignai à Don André que j'étois très-sensible à la permission qu'il me donnoit d'unir ma douleur avec celle de ce cavalier; & comme je marquai quelque impatience de connoître ce compagnon de malheur, notre obligeant châtelain me procura cette satisfaction dès ce jour-là même. Il me fit dîner avec Don Gaston, qui me surprit par sa bonne mine,

& par sa beauté. Jugez quel homme ce devoit être, pour éblouir des yeux accoutumés à voir la plus brillante jeunesse de la cour. Imaginez-vous un homme fait à plaisir. Un de ces héros de romans, qui n'avoit qu'à se montrer pour causer des insomnies aux princesses. Ajoutons à cela que la nature, qui mêle ordinairement ses dons, avoit doué Cogollos de beaucoup d'esprit & de valeur. C'étoit un cavalier parfait.

Si ce cavalier me charma, j'eus de mon côté le bonheur de ne lui pas déplaire. Il ne chanta plus la nuit, de peur de m'incommoder, quelque prières que je lui fisse de ne se pas contraindre pour moi. Une liaison est bientôt formée entre deux personnes qu'un mauvais sort opprime. Une tendre amitié suivit de près notre connoissance, & devint plus forte de jour en jour. La liberté que nous avions de nous parler quand il nous plaisoit, nous fut très-utile, puisque par nos conversations nous nous aidâmes réciproquement tous deux à prendre notre mal en patience.

Une après-dînée j'entrai dans sa chambre, comme il se disposoit à jouer de la guitare. Pour l'écouter plus commodément, je m'assis sur une sellette qu'il y avoit là pour tout siège; & lui s'étant mis sur le pied de son lit, il joua un air fort touchant, & chanta dessus des pa-

roles qui exprimoient le désespoir où la cruauté d'une dame réduisoit un amant. Lorsqu'il les eut chantées, je lui dis en souriant : Seigneur chevalier, voilà des vers que vous ne serez jamais obligé d'employer dans vos galanteries. Vous n'êtes pas fait pour trouver des femmes cruelles. Vous avez trop bonne opinion de moi, me répondit il. J'ai composé pour mon compte les vers que vous venez d'entendre, pour amollir un cœur que je croyois de diamant, pour attendrir une dame qui me traitoit avec une extrême rigueur. Il faut que je vous fasse le récit de cette histoire ; vous apprendrez en même tems celle de mes malheurs.

Histoire de Don Gaston de Cogollos, & de Dona Héléna de Galisteo.

Il y aura bientôt quatre ans que je partis de Madrid pour aller à Coria voir Dona Eléonor de Laxarilla ma tante, qui est une des plus riches douairières de la Castille vieille, & qui n'a point d'autre héritier que moi. Je fus à peine arrivé chez elle que l'amour vint troubler mon repos. Elle me donna un appartement, dont les fenêtres faisoient face aux jalousies d'une dame qui demeuroit vis-à-vis, & que je pouvois facilement remarquer, tant ses grilles

étoient peu serrées, & la rue étroite. Je ne négligeai pas cette possibilité ; & je trouvai ma voisine si belle que j'en fus d'abord enchanté. Je le lui marquai aussi-tôt par des œillades si vives, qu'il n'y avoit pas à s'y méprendre ; elle s'en apperçut bien ; mais elle n'étoit pas fille à faire trophée d'une pareille observation, & encore moins à répondre à mes minauderies.

Je voulus savoir le nom de cette dangéreuse personne, qui troubloit si promptement les cœurs. J'appris qu'on la nommoit Dona Héléna ; qu'elle étoit fille unique de Don George de Galisteo, qui possédoit à quelques lieues de Coria un fief dominant d'un révenu considérable ; qu'il se présentoit souvent des partis pour elle ; mais que son père les réjetoit tous, parcequ'il étoit dans le dessein de la marier à Don Augustin de Olighéra son neveu, qui, en attendant ce mariage, avoit la liberté de voir & d'entretenir tous les jours sa cousine. Cela ne me découragea point. Je continuai de lancer à mon Hélène des regards enflammés. J'en adressai aussi de supplians à Félicia sa suivante, comme pour implorer son secours. Je fis même parler mes doigts ; mais ces galanteries furent inutiles. Je ne tirai pas plus de raison de la soubrette que de la maîtresse. Elles firent toutes deux les cruelles & les inaccessibles.

Puisqu'elles refusoient de répondre au langage de mes yeux, j'eus recours à d'autres interprètes. Je mis des gens en campagne, pour déterrer les connoissances que Félicia pouvoit avoir dans la ville. Ils découvrirent qu'une vieille dame appelée Théodora étoit sa meilleure amie, & qu'elles se voyoient fort souvent. Ravi de cette découverte, j'allai moi-même trouver Théodora, que j'engageai par des présens à me servir. Elle prit parti pour moi, & promit de me ménager chez elle un entretien secret avec son amie, & tint sa promesse dès le lendemain.

Je cesse d'être malheureux, dis-je à Félicia, puisque mes peines ont excité votre pitié. Que ne dois je point à votre amie de vous avoir disposée à m'accorder la satisfaction de vous entretenir ? Seigneur, me répondit-elle, Théodora peut tout sur moi. Elle m'a mise dans vos intétêts ; & si je pouvois faire votre bonheur, vous seriez bientôt au comble de vos vœux ; mais, avec toute ma bonne volonté, je ne sais si je vous serai d'un grand secours. Il ne faut pas vous flatter ; vous n'avez jamais formé d'entreprise plus difficile. Vous aimez une dame prévenue pour un autre cavalier ; & quelle dame encore ! Une dame si fière & si dissimulée, que, si par votre constance & par vos soins, vous parvenez à lui arracher des soupirs, ne pensez

pas que sa fierté vous donne le plaisir de les entendre. Ah ! ma chére Félicia, m'écriai-je avec douleur, pourquoi me faites-vous connoître tous les obstacles que j'ai à surmonter ? Ce détail m'assassine. Trompez-moi plutôt que de me désespérer. A ces mots, je pris une de ses mains, je la pressai entre les miennes, & lui mis au doigt un diamant de trois cens pistoles, en lui disant des choses si touchantes, que je la fis pleurer.

Elle étoit trop émue de mon discours, & trop contente de mes manières, pour me laisser sans consolation. Elle applanit un peu les difficultés. Seigneur, me dit-elle, ce que je viens de vous representer, ne doit pas vous ôter toute espérance. Votre rival, il est vrai, n'est pas haï. Il vient au logis voir librement sa cousine. Il lui parle quand il lui plaît, & c'est ce qui vous est favorable. L'habitude où ils sont tous deux d'être ensemble tous les jours, rend leur commerce un peu languissant. Ils me paroissent se quitter sans peine, and se revoir sans plaisir. On diroit qu'ils sont déjà mariés. En un mot, je ne vois point que ma maîtresse ait une passion violente pour Don Augustin. D'ailleurs, il y a entre vous & lui, pour les qualités personnelles, une différence qui ne doit pas être inutilement rémarquée par une fille aussi delicate que Dona Héléna. Ne perdez donc

pas courage. Continuez vous galanteries. Je ne laisserai pas échapper une occasion de faire valoir à ma maîtresse tout ce que vous ferez pour lui plaire. Elle aura beau se déguiser; à travers sa dissimulation, je démêlerai bien ses sentimens.

Nous nous séparâmes Félicia & moi, fort satisfaits l'un de l'autre après cette conversation. Je m'apprêtai sur nouveaux frais à lorgner la fille de Don George : Je la régalai d'une sérénade, dans laquelle je fis chanter par une belle voix les vers que vous venez d'entendre. Après le concert, la suivante, pour sonder sa maîtresse, lui demanda si elle s'étoit divertie. La voix, dit Dona Hélena, m'a fait plaisir. Et les paroles qu'elle a chantées, ne sont-elles pas fort touchantes ? C'est à quoi, repartit la dame, je n'ai fait aucune attention ; je ne me suis attaché qu'au chant. Je n'ai nullement pris garde aux vers, ni ne me soucie guère de savoir qui m'a donné cette sérénade. Sur ce pied-là, s'écria la suivante, le pauvre Don Gaston de Cogollos est très-éloigné de son compte, & bien fou de passer son tems à regarder nos jalousies. Ce n'est peut-être pas lui, dit la maîtresse d'un air froid, c'est quelqu'autre cavalier qui vient par ce concert de me déclarer sa passion. Pardonnez-moi, répondit Félicia, c'est Don Gaston lui-même, à

telles enseignes qu'il m'a ce matin abordée dans la rue. Il m'a même prié de vous dire de sa part, qu'il vous adore, malgré les rigueurs dont vous payez son amour ; & qu'enfin il s'estimeroit le plus heureux de tous les hommes, si vous lui permettiez de vous marquer sa tendresse par ses soins & par des fêtes galantes. Ces discours, poursuivit-elle, vous prouvent assez que je ne me trompe pas.

La fille de Don George changea toute à coup de visage ; & regardant sa suivante d'un air sévère : Vous auriez bien pu, lui dit-elle, vous passer de me rapporter cet impertinent entrétien. Qu'il ne vous arrive plus s'il vous plaît, de me venir faire de pareils rapports. Et si ce jeune téméraire ose encore vous parler, je vous ordonne de lui dire qu'il s'adresse à une personne qui fasse plus de cas de ses galanteries, & qu'il choisisse un plus honnête passe-tems que celui d'être toute la journée à ses fenêtres à observer ce que je fais dans mon appartement.

Tout cela me fut fidèlement detaillé dans un seconde entrevue par Félicia, qui, prétendant qu'il ne falloit pas prendre au pied de la ettre les paroles de sa maîtresse, vouloit me persuader que mes affaires alloient le mieux du monde. Pour moi, qui n'y entendois pas finesse, & qui ne croyois pas qu'on pût expli-

quer le texte en ma faveur, je me défiois des commentaires qu'elle me faisoit. Elle se moqua de ma défiance, demanda du papier & de l'encre à son amie, & me dit : Seigneur chevalier, écrivez tout à l'heure à Dona Héléna. Peignez-lui vivement vos souffrances, & surtout plaignez-vous de la défense qu'elle vous fait de paroître à vos fenêtres. Promettez d'obéir ; mais assurez qu'il vous en coûtera la vie. Tournez-moi cela, comme vous le savez si bien faire vous autres cavaliers, & je me charge du reste. J'espère que l'évènement fera plus d'honneur que vous ne faites à ma pénétration.

J'aurois été le premier amant qui trouvant une si belle occasion d'écrire à sa maîtresse, n'en eût pas profité. Je composai une lettre de plus pathétiqnes. Avant que de la plier, je la montrai à Félicia, qui sourit après l'avoir lue, & me dit que si les femmes savoient l'art d'entêter les hommes, en récompense, les hommes n'ignoroient pas celui d'engeoler les femmes. La soubrette prit mon billet, en m'assurant qu'il ne tiendroit pas à elle qu'il ne produisit un bon effet ; plus m'ayant recommandé d'avoir soin que mes fenêtres fussent fermées pendant quelques jours, elle retourna chez Don George.

Madame, dit-elle en arrivant à Dona Héléna, j'ai rencontré Don Gaston. Il n'a pas manqué de venir à moi, & de vouloir me tenir des discours flatteurs. Il m'a demandé d'une voix tremblante, & comme un coupable qui attend son arrêt, si je vous avois parlé de sa part. Alors prompte à exécuter vos ordres, je lui ai coupé brusquement la parole. Je me suis déchainée contre lui. Je l'ai chargé d'injures, & laissé dans la rue étourdi de ma pétulance. Je suis ravie, repondit Dona Héléna, que vous m'ayez débarrassée de cet importun ; mais il n'étoit pas nécessaire de lui parler brutalement. Il faut toujours qu'une fille ait de la douceur. Madame, repliqua la suivante, on ne se défait pas d'un amant passionné par des paroles prononcées d'un air doux. On n'en vient pas même toujours à bout par des fureurs & des emportemens. Don Gaston, par exemple, ne s'est pas rebuté. Après l'avoir accablé d'injures, comme je vous l'ai dit, j'ai été chez votre parente, où vous m'avez envoyée. Cette dame, par malheur, m'a retenue trop long-tems. Je dis trop long-tems, puisqn'en revenant j'ai retrouvé mon homme. Je ne m'attendois plus à le revoir. Sa vue m'a troublée, mais si troublée, que ma langue, qui ne me manque jamais dans l'occasion, n'a pu me fournir une parole. Pendant ce tems-là, qu'a-t-il fait ?

Il a profité de mon silence, ou plutôt de mon désordre. Il m'a glissé dans la main un papier, que j'ai gardé sans savoir ce que je faisois, & il a disparu dans le moment.

En parlant ainsi, elle tira de son sein ma lettre, qu'elle remit tout en badinant à sa maîtresse, qui l'ayant prise comme pour s'en divertir, la lut à bon compte, & fit ensuite la réservée : En vérité, Felicia, dit-elle d'un air sérieux à sa suivante, vous êtes une étourdie, une folle d'avoir réçu ce billet. Que peut penser de cela Don Gaston, & qu'en dois-je croire moi-même ? Vous me donnez lieu par votre conduite de me defier de votre fidélité, & à lui de me soupçonner d'être sensible à sa passion. Hélas ! peut-être s'imagine-t-il en cet instant que je lis & relis avec plaisir les caractères qu'il a tracés. Voyez à quelle honte vous exposez ma fierté. Oh ! que non, madame, lui répondit la soubrette, il ne sauroit avoir cette pensée ; & supposé qu'il l'eût, il ne l'aura pas long-tems. Je lui dirai, à la première vue, que je vous ai montré sa lettre ; que vous l'avez regardée d'un air glacé, & qu'enfin, sans la lire, vous l'avez déchirée avec un mépris froid. Vous pourrez hardiment, reprit Dona Héléna, lui jurer que je ne l'ai point lue. Je serois bien embarrassée, s'il me falloit seulement en dire deux paroles. La fille

de Don George ne se contenta pas de parler de cette sorte, elle déchira mon billet, & défendit à sa suivante de l'entretenir jamais de moi.

Comme j'avois promis de ne plus faire le galant à mes fenêtres, puisque ma vue déplaisoit, je les tins fermées pendant plusieurs jours, pour rendre mon obéissance plus touchante. Mais au défaut des mines qui m'étoient interdites, je me préparai à donner de nouvelles sérénades à ma cruelle Hélène. Je me rendis une nuit sous son balcon avec des musiciens, lorsqu'un cavalier l'épée à la main vint troubler le concert, en frappant à droite & à gauche sur les concertans, qui prirent aussi-tôt la fuite. La fureur qui animoit cet audacieux, excita la mienne. Je m'avance pour le punir, & nous commençons un rude combat. Dona Héléna & sa suivante entendent le bruit des épées. Elles regardent au travers de leurs jalousies, & voyent deux hommes qui sont aux mains. Elles poussent de grands cris, qui obligent Don George & ses valets à se lever. Ils sont bientôt sur pied, & ils accourent de même que plusieurs voisins, pour séparer les combattans. Mais ils arrivèrent trop tard. Ils ne trouvèrent sur le champ de bataille, qu'un cavalier noyé dans son sang, & presque sans

vie ; & ils reconnurent que j'étois ce cavalier infortuné. On m'emporta chez ma tante, où les plus habiles chirurgiens de la ville furent appelés.

Tout le monde me plaignit, & particulièrement Dona Héléna, qui laissa voir alors le fond de son cœur. Sa dissimulation céda au sentiment. Le croirez-vous ? Ce n'étoit plus cette fille qui se faisoit un point d'honneur de paroître insensible à mes galanteries ; c'étoit une tendre amante, qui s'abandonnoit sans réserve à sa douleur. Elle passa le reste de la nuit à pleurer avec sa suivante, & à accuser son cousin Don Augustin de Olighéra, qu'elles jugeoient devoir être l'auteur de leurs larmes, comme en effet c'étoit lui qui avoit si désagréablement interrompu la sérénade. Aussi dissimulé que sa cousine, il s'ètoit apperçu de mes intentions, sans en rien témoigner ; & s'imaginant qu'elle y répondoit, il avoit fait cette action vigoureuse, pour montrer qu'il étoit moins endurant qu'on ne le croyoit. Néanmoins ce triſte accident fut peu de tems après suivi d'une joie qui le fit oublier. Tout dangereusement blessé que j'étois, l'habileté des chirurgiens me tira d'affaire. Je gardois encore la chambre, quand Dona Eléonor ma tante alla trouver Don

George, & lui demanda pour moi Dona Héléna. Il consentit d'autant plus volontiers à ce mariage, qu'il regardoit alors Don Augustin comme un homme qu'il ne reverroit peut-être jamais. Le bon vieillard appréhendoit que sa fille n'eût de la répugnance à se donner à moi, à cause que le cousin Olighéra avoit eu la liberté de la voir, & tout le loisir de s'en faire aimer ; mais elle parut si disposée à obéir en cela à son père, qu'on peut conclure qu'en Espagne, ainsi qu'ailleurs, c'est un avantage d'être un nouveau venu auprès des femmes.

Sitôt que je pus avoir une conversation particulière avec Félicia, j'apris jusqu'à quel point sa maîtresse avoit été sensible au malheureux succès de mon combat. Si bien que ne pouvant plus douter que je ne fusse le Pâris de mon Hélène, je bénissois ma blessure, puisqu'elle avoit de si heureuses suites. J'obtins du seigneur Don George la permission de parler a sa fille en présence de la suivante. Que cet entretien fut doux pour moi ! Je priai, je pressai tellement la dame de me dire si son père, en la livrant à ma tendresse, ne faisoit aucune violence à ses sentimens, qu'elle m'avoua que je ne la devois point à sa seule obéissance. Depuis cet aveu plein de charmes, je ne m'occupai que du soin de plaire, & d'imaginer des fêtes galantes, en attendant le jour de

nos noces, qui devoit être célébré par une magnifique cavalcade, où toute la noblesse de Coria & des environs se préparoit à briller.

Je donnai un grand repas à une superbe maison de plaisance que ma tante avoit aux portes de la ville, du côté de Manroi. Don George & sa fille, avec tous leurs parens & leurs amis, en étoient. On y avoit préparé par mon ordre un concert de voix & d'instrumens, & fait venir une troupe de comédiens de campagne, pour y représenter une comédie. Au milieu du festin, on me vint dire qu'il y avoit dans une salle un homme, qui demandoit à me parler d'une affaire très-importante pour moi. Je me levai de table pour aller voir qui c'étoit. Je trouvai un inconnu, qui avoit l'air d'un valet de chambre. Il me présenta un billet, que j'ouvris, & qui contenoit ces paroles : *Si l'honneur vous est cher, comme il le doit être à tout chevalier de votre ordre, vous ne manquerez pas demain matin de vous rendre dans la plaine de Manroi. Vous y trouverez un cavalier qui veut vous faire raison de l'offense que vous avez reçue de lui, & vous mettre, s'il le peut, hors d'état d'épouser Dona Hélèna.*

DON AUGUSTIN DE OLIGHERA.

Si l'amour a beaucoup d'empire sur les Espagnols, la vengeance en a encore bien davan-

tage. Je ne lus pas ce billet d'un cœur tranquille. Au seul nom de Don Augustin il s'alluma dans mes veines un feu, qui me fit presque oublier les devoirs indispensables que j'avois à remplir ce jour-là. Je fus tenté de me dérober à la compagnie, pour aller chercher sur le champ mon ennemi. Je me contraignis pourtant, de peur de troubler la fête, & dis à l'homme qui m'avoit remis la lettre : Mon ami, vous pouvez dire au cavalier qui vous envoye, que j'ai trop d'envie de me revoir aux prises avec lui, pour n'être pas demain, avant le lever du soleil, dans l'endroit qu'il me marque.

Après avoir renvoyé le messager avec cette réponse, je rejoignis mes convives, & repris ma place à table, où je composai si bien mon visage, que personne n'eut aucun soupçon de ce qui se passoit en moi. Je parus pendant le reste de la journée occupé comme les autres des plaisirs de la fête, qui finit enfin au milieu de la nuit. L'assemblée se sépara, & chacun rentra dans la ville, de la même manière qu'il en étoit sorti. Pour moi, je demeurai dans la maison de plaisance, sous prétexte d'y vouloir prendre le frais le lendemain matin ; mais ce n'étoit que pour me trouver plutôt au rendez-vous. Au lieu de me coucher, j'attendis avec impatience la pointe du jour. Sitôt que je l'apperçus, je montai sur mon meilleur cheval, & partis tout

seul comme pour me promener dans la campagne. Je m'avance vers Manroi. Je découvre dans la plaine un homme à cheval, que vient de mon côté à bride abattue. Je vole à sa rencontre, pour lui épargner la moitié du chemin. Nous nous joignons bientôt. C'étoit mon rival. Chevalier, me dit-il insolemment, c'est à regret que j'en viens aux mains avec vous une seconde fois; mais c'est votre faute. Après l'aventure de la sérénade, vous auriez dû renoncer de bonne grâce à la fille de Don George, ou bien vous tenir pour dit que vous n'en seriez pas quitte pour cela, si vous persistez dans le dessein de lui plaire. Vous êtes trop fier, lui, répondis-je, d'un avantage que vous devez peut-être moins à votre adresse, qu'à l'obscurité de la nuit. Vous ne songez pas que les armes sont journalières. Elles ne le sont pas pour moi, répliqua-t-il d'un air arrogant; & je vais vous faire voir que le jour comme la nuit, je sais punir les chevaliers audacieux qui vont sur mes brisées.

Je ne repartis à cet orgueilleux discours, qu'en mettant promptement pied à terre. Don Augustin fit la même chose. Nous attachâmes nos chevaux à un arbre, & nous commençames à nous battre avec une égale vigueur. J'avouerai de bonne foi que j'avois affaire à un ennemi qui savoit mieux faire

des armes que moi, bien que j'eusse deux années de salle. Il étoit consommé dans l'escrime. Je ne pouvois exposer ma vie à un plus grand péril. Néanmoins comme il arrive assez souvent que le plus fort est vaincu par le plus foible, mon rival, malgré toute son habileté, reçut un coup d'épée dans le cœur, & tomba roide mort un moment après.

Je retournai aussi-tôt à la maison de plaisance, où j'appris ce qui venoit de se passer à mon valet de chambre, dont la fidélité m'étoit connue. Ensuite je lui dis, mon cher Ramire, avant que la justice puisse avoir connoissance de cet événement, prends un bon cheval, & va informer ma tante de cette aventure. Demande-lui de ma part de l'or & des pierreries, & viens me joindre à Plazencia. Tu me trouveras dans la première hôtellerie en entrant dans la ville.

Ramire s'acquitta de sa commission avec tant de diligence, qu'il arriva trois heures après moi à Plazencia. Il me dit que Dona Eléonor avoit été plus réjouie qu'affligée d'un combat, qui réparoit l'affront que j'avois reçu au premier, & qu'elle m'envoyoit tout son or & toutes ses pierreries pour me faire voyager agréablement dans les pays étrangers, en attendant qu'elle eût accommodé mon affaire.

Pour supprimer les circonstances superflues, je vous dirai que je traversai la Castille Nou-

velle pour aller dans le royaume de Valence, m'embarquer à Denia. Je passai en Italie, où je me mis en état de parcourir les cours, & d'y paroître avec agrément.

Tandis que loin de mon Hélène, je me disposois à tromper, autant qu'il me seroit possible, mon amour & mes ennuis, cette dame à Coria pleuroit en secret mon absence. Au lieu d'applaudir aux poursuites que sa famille faisoit contre moi au sujet de la mort d'Olighéra, elle souhaitoit, au contraire, qu'un prompt accommodement les fît cesser & hâtât mon retour. Six mois s'étoient déjà écoulés depuis qu'elle m'avoit perdu, & je crois que sa constance auroit toujours triomphé du tems, si elle n'eût eu que le tems à combattre; mais elle eut des ennemis encore plus puissans. Don Blas de Combados, gentilhomme de la côte occidentale de Galice, vint à Coria recueillir une riche succession qui lui avoit été vainement disputée par Don Michel de Caprara, son cousin; & il s'établit dans ce pays-là, le trouvant plus agréable que le sien. Combados étoit bien fait. Il paroissoit doux & poli, & il avoit l'esprit du monde le plus insinuant. Il eut bientôt fait connoissance avec tous les honnêtes gens de la ville, & su toutes les affaires des uns & des autres.

Il n'ignora pas long-tems que Don George avoit une fille, dont la beauté dangereuse

sembloit n'enflammer les hommes que pour leur malheur. Cela piqua sa curiosité. Il eut envie de voir une dame si redoutable. Il rechercha pour cet effet l'amitié de son père, & sut si bien la gagner, que le vieillard le regardant déjà comme un gendre, lui donna l'entrée de sa maison, & la liberté de parler en sa présence à Dona Héléna. Le Galicien ne tarda guère à devenir amoureux d'elle ; c'étoit un sort inévitable. Il ouvrit son cœur à Don George, qui lui dit qu'il agréoit sa recherche ; mais que ne voulant pas contraindre sa fille, il la laissoit maîtresse de sa main. Là-dessus Don Blas mit en usage toutes les galanteries dont il put s'aviser pour plaire à cette dame, qui n'y fut aucunement sensible, tant elle étoit occupée de moi. Félicia étoit pourtant dans les intérêts du cavalier, qui l'avoit engagée par des présens à servir son amour ; elle y employoit toute son adresse. D'un autre côté, le père secondoit la suivante par des remontrances, & néanmoins ils ne firent tous deux pendant une année entière que tourmenter Dona Héléna, sans pouvoir me la rendre infidèle.

Combados voyant que Don George & Félicia s'intéressoient en vain pour lui, leur proposa un expédient pour vaincre l'opiniâtreté d'une amante si prévenue. Voici, leur

velle pour aller dans le royaume de Valence, m'embarquer à Denia. Je passai en Italie, où je me mis en état de parcourir les cours, & d'y paroître avec agrément.

Tandis que loin de mon Hélène, je me disposois à tromper, autant qu'il me seroit possible, mon amour & mes ennuis, cette dame à Coria pleuroit en secret mon absence. Au lieu d'applaudir aux poursuites que sa famille faisoit contre moi au sujet de la mort d'Olighéra, elle souhaitoit, au contraire, qu'un prompt accommodement les fît cesser & hâtât mon retour. Six mois s'étoient déjà écoulés depuis qu'elle m'avoit perdu, & je crois que sa constance auroit toujours triomphé du tems, si elle n'eût eu que le tems à combattre; mais elle eut des ennemis encore plus puissans. Don Blas de Combados, gentilhomme de la côte occidentale de Galice, vint à Coria recueillir une riche succession qui lui avoit été vainement disputée par Don Michel de Caprara, son cousin; & il s'établit dans ce pays-là, le trouvant plus agréable que le sien. Combados étoit bien fait. Il paroissoit doux & poli, & il avoit l'esprit du monde le plus insinuant. Il eut bientôt fait connoissance avec tous les honnêtes gens de la ville, & su toutes les affaires des uns & des autres.

Il n'ignora pas long-tems que Don George avoit une fille, dont la beauté dangereuse

sembloit n'enflammer les hommes que pour leur malheur. Cela piqua sa curiosité. Il eut envie de voir une dame si redoutable. Il rechercha pour cet effet l'amitié de son père, & sut si bien la gagner, que le vieillard le regardant déjà comme un gendre, lui donna l'entrée de sa maison, & la liberté de parler en sa présence à Dona Héléna. Le Galicien ne tarda guère à devenir amoureux d'elle ; c'étoit un sort inévitable. Il ouvrit son cœur à Don George, qui lui dit qu'il agréoit sa recherche ; mais que ne voulant pas contraindre sa fille, il la laissoit maîtresse de sa main. Là-dessus Don Blas mit en usage toutes les galanteries dont il put s'aviser pour plaire à cette dame, qui n'y fut aucunement sensible, tant elle étoit occupée de moi. Félicia étoit pourtant dans les intérêts du cavalier, qui l'avoit engagée par des présens à servir son amour ; elle y employoit toute son adresse. D'un autre côté, le père secondoit la suivante par des remontrances, & néanmoins ils ne firent tous deux pendant une année entière que tourmenter Dona Héléna, sans pouvoir me la rendre infidèle.

Combados voyant que Don George & Félicia s'intéressoient en vain pour lui, leur proposa un expédient pour vaincre l'opiniâtreté d'une amante si prévenue. Voici, leur

dit-il, ce que j'ai imaginé. Nous supposerons qu'un marchand de Coria vient de recevoir une lettre d'un négociant Italien, dans laquelle, aprés un détail de choses qui concerneront le commerce, on lira les paroles suivantes ; *Il est arrivé depuis peu à la cour de Parme un cavalier Espagnol, nommé Don Gaston de Cogollos. Il se dit neveu & unique héritier d'une riche veuve, qui demeure à Coria sous le nom de Dona Eléonor de Laxarilla. Il recherche la fille d'un puissant seigneur ; mais on ne veut pas la lui accorder qu'on ne soit informé de la vérité. Je suis chargé de m'adresser à vous pour cela. Mandez-moi donc, je vous prie, si vous connoissez ce Don Gaston, & en quoi consistent les biens de sa tante. Votre réponse décidera de ce mariage. A Parme, ce, &c.*

Cette fourberie ne parut au vieillard qu'un jeu d'esprit, qu'une ruse pardonnable aux amans ; & la soubrette, encore moins scrupuleuse que le bon homme, l'approuva fort. L'invention leur sembla d'autant meilleure qu'ils connoissoient Hélène pour une fille fière & capable de prendre son parti sur le champ, pourvu qu'elle n'eût aucun soupçon de la supercherie. Don George se chargea de lui annoncer lui même mon changement ; & pour rendre la chose encore plus naturelle, de lui faire parler au marchand, qui auroit reçu de

Parme la prétendue lettre. Ils exécutèrent ce projet comme ils l'avoient formé. Le père, avec une émotion où il y avoit en apparence de la colère & du dépit, dit à Dona Héléna : Ma fille, je ne vous dirai plus que nos parens me prient tous le jours de ne permettre jamais que le meurtrier de Don Auguſtin entre dans notre famille ; j'ai aujourd'hui une raiſon plus forte à vous dire pour vous détacher de Don Gaſton. Mourez de honte de lui être fidèle. C'eſt un volage, un perfide. Voici une preuve certaine de son infidélité. Lisez vous-même cette lettre, qu'un marchand de Coria vient de recevoir d'Italie. La tremblante Hélène prend ce papier suppoſé, en fait des yeux la lecture, en péſe tous les termes, & demeure accablée de la nouvelle de mon inconstance. Un sentiment de tendresse lui fit ensuite répandre quelques larmes ; mais bientôt rappelant toute ſa fierté, elle essuya ses pleurs, & dit d'un ton ferme à son pére : Seigneur, vous venez d'être témoin de ma foiblesse ? soyez-le aussi de la victoire que je vais remporter sur moi. C'en est fait, je n'ai plus que du mépris pour Don Gaston. Je ne vois en lui que le dernier des hommes. N'en parlons plus. Allons, je suis prête à suivre Don Blas à l'autel. Que mon hymen précède celui du perfide, qui

a si mal répondu à mon amour. Don George, transporté de joie à ces paroles, embrassa sa fille, loua la vigoureuse résolution qu'elle prenoit: & s'applaudissant de l'heureux succès du stratagême, il se hâta de combler les vœux de mon rival.

Dona Héléna me fut ainsi ravie. Elle se livra brusquement à Combados, sans vouloir entendre l'amour, qui lui parloit pour moi au fond de son cœur, sans douter même un instant d'une nouvelle qui auroit dû trouver dans une amante moins de crédulité. L'orgueilleuse n'écouta que sa présomption. Le ressentiment de l'injure qu'elle s'imaginoit que javois faite à sa beauté, l'emporta sur l'intérêt de sa tendresse. Elle eut pourtant peu de jours aprés son mariage, quelques remords de l'avoir précipité; il lui vint dans l'esprit que la lettre du marchand pouvoit avoir été supposée, & ce soupçon lui causa de l'inquiétude. Mais l'amoureux Don Blas ne laissoit point à sa femme le tems de nourrir des pensées contraires à son repos. Il ne songeoit qu'à l'amuser, & il y réussissoit par une succession continuelle de plaisirs différens qu'il avoit l'art d'inventer.

Elle parosssoit très-contente d'un époux si galant, & ils vivoient tous deux dans une parfaite union, lorsque ma tante accommoda

mon affaire avec les parens de Don Augustin. Elle m'écrivit aussi-tôt en Italie pour m'en donner avis. J'étois alors à Reggio, dans la Calabre Ultérieure. Je passai en Sicile, de là en Espagne, & je me rendis enfin à Coria sur les ailes de l'amour. Dona Eléonor, qui ne m'avoit pas mandé le mariage de la fille de Don George, me l'apprit à mon arrivée, & remarquant qu'il m'affligeoit : Vous avez tort, me dit-elle mon neveu, de vous montrer sensible à la perte d'une dame qui n'a pu vous demeurer fidèle. Croyez-moi, bannissez de votre cœur & de votre mémoire une personne qui n'est pas digne de vous occuper.

Comme ma tante ignoroit qu'on eût trompé Dona Héléna, elle avoit raison de me parler ainsi ; & elle ne pouvoit me donner un conseil plus sage. Aussi je me promis bien de le suivre, ou du moins d'affecter un air d'indifférence, si je n'étois pas capable de vaincre ma passion. Je ne pus toutefois résister à la curiosité de savoir de quelle manière ce mariage avoit été fait. Pour en être instruit, je résolus de m'adresser à l'amie de Félicia, c'est à-dire, à la dame Théodora, dont je vous ai déjà parlé. J'allai chez elle. J'y trouvai par hasard Félicia, qui ne s'attendant à rien moins qu' à ma vue, en fut troublée, & voulut sortir pour éviter l'éclaircissement qu'elle jugea bien

que je lui demanderois. Je l'arrêtai : Pourquoi me fuyez-vous, Lui dis-je ? La parjure Hélène n'est-elle pas contente de m'avoir sacrifié ? Vous a-t-elle défendu d'écouter mes plaintes ? ou cherchez-vous seulement à m'échapper, pour vous faire un mérite, auprès de l'ingrate, d'avoir refusé de les entendre ?

Seigneur, me répondit la suivante, je vous avoue ingénument que votre présence me rend confuse. Je ne puis vous revoir, sans me sentir déchirée de mille remords. On a séduit ma maîtesse, & j'ai eu le malheur d'être complice de la séduction. Après cela, puis-je sans honte vous voir paroître devant moi ? O Ciel ! répliquai-je avec surprise, que m'osez-vous dire ? expliquez-vous plus clairement. Alors la soubrette me fit le détail du stratagême dont s'étoit servi Combados pour m'enlever Dona Héléna ; & s'appercevant que son récit me perçoit le cœur, elle s'efforça de me consoler. Elle m'offrit ses bons offices auprés de sa maîtresse, me promit de la désabuser, de lui peindre mon désespoir, en un mot, de ne rien épargner pour adoucir la rigueur de ma destinée ; enfin, elle me donna des espérances qui soulagèrent un peu mes peines.

Je passe les contradictions infinies qu'elle eut à essuyer de la part de Dona Héléna

pour la faire consentir à me voir. Elle en vint pourtant à bout. Il fut résolu entre elles qu'on me feroit entrer secrétement chez Don Blas, la première fois qu'il iroit à une terre où il alloit de tems en tems chasser, & où il demeuroit ordinairement un jour ou deux. Ce dessein s'exécuta bientôt. Le mari partit pour la campagne; on eut soin de m'en avertir, & de m'introduire dans l'appartement de sa femme.

Je voulus commencer la conversation par des reproches; on me ferma la bouche. Il est inutile de rappeler le passé, me dit la dame. Il ne s' agit point ici de nous attendrir l'un l'autre, & vous êtes dans l'erreur, si vous me croyez disposée à flatter vos sentimens. Je vous le déclare, Don Gaston, je n'ai prêté mon consentement à cette secréte entrevue, je n'ai cédé aux instances qu'on m'en a faites, que pour vous dire de vive voix que vous ne devez songer désormais qu'à m'oublier. Peut-être serois-je je plus satisfaite de mon sort, s'il étoit lié au vôtre ; mais puisque le Ciel en a ordonné autrement, je veux obéir à ses arrêts.

Eh ! quoi, madame, lui répondis-je, ce n'est pas assez de vous avoir perdue ? Il faut encore que je vous bannisse de ma pensée ! Vous voulez m'arracher mon amour, m'enlever l'unique

bien qui me reste ! Ah cruelle ! pensez vous qu'il soit possible à un homme que vous avez une fois charmé, de reprendre son cœur ? Connoissez-vous mieux que vous ne faites, & cessez de m'exhorter vainement à vous ôter de mon souvenir. Eh bien ! repliqua-t-elle avec précipitation, cessez donc aussi d'espérer que je paie votre passion de quelque reconnoissance. Je n'ai qu'un mot à vous dire ; l'épouse de Don Blas ne sera point l'amante de Don Gaston. Prenez sur cela votre parti. Fuyez, ajouta-t-elle. Finissons promptement un entretien que je me reproche, malgré la pureté de mes intentions, & que je me ferois un crime de prolonger.

A ces paroles, qui m'ôtoient toute espérance, je tombai aux pieds de la dame. Je lui tins des discours touchans. J'employai jusqu'aux larmes pour l'attendrir. Mais tout cela ne servit qu'a exciter peut-être quelques sentimens de pitié, qu'on se garda bien de laisser paroître, & qui furent sacrifiés au devoir. Après avoir infructueusement épuisé les expressions tendres, les prières & les pleurs, ma tendressese ſe changea tout à coup en fureur. Je tirai mon épée pour m'en percer aux yeux de l'inéxorable Hélène, qui ne s'apperçut pas plutôt de mon action qu'elle se jeta ſur moi, pour en prévenir les suites. Ar-

rêtez, Cogollos, me dit-elle. Est-ce ainsi que vous menagez ma réputation ? En vous ôtant ainsi la vie, vous allez me déshonorer & faire passer mon mari pour un assassin.

Dans le désespoir qui me possédoit, bien loin de donner à ces mots l'attention qu'ils méritoient, je ne songeois qu'à tromper les efforts que faisoient la maitresse & la suivante pour me sauver de ma funeste main ; & je n'y aurois sans doute réussi que trop tot, si Don Blas, qui avoit été averti de notre entrevue, & qui, au lieu d'aller à la campagne, s'étoit caché derrière une tapisserie, pour entendre notre entretien, ne fût vîte venu se joindre à elles. Don Gaston, s'ecria-t-il en me retenant le bras, rappelez votre raison égarée, & ne cédez point lâchement au transport furieux qui vous agite.

J'interrompis Combados. Est-ce à vous, lui dis-je, à me détourner de ma résolution ? Vous devriez plutôt me plonger vous même un poignard dans le sein. Mon amour, tout malheureux qu'il est, vous offense. N'est-ce pas assez que vous me surpreniez la nuit dans l'appartement de votre femme ? En faut-il davantage pour vous exciter à la vengeance ? Percez-moi pour vous défaire d'un homme qui ne peut cesser d'adorer Dona Héléna, qu'en cessant de vivre. C'est en vain, me répondit

Don Blas, que vous tâchez d'intéresser mon honneur à vous donner la mort. Vous êtes assez puni de votre témérité, & je sais si bon gré à mon épouse de ses sentimens vertueux, que je lui pardonne l'occasion où elle les a fait éclater. Croyez-moi, Cogollos, ajouta-t-il, ne vous désespérez pas comme un foible amant. Soumettez-vous avec courage à la nécessité.

Le prudent Galicien par de semblables discours, calma peu à peu ma fureur, & réveilla ma vertu. Je me retirai dans le dessein de m'éloigner d'Hélène & des lieux qu'elle habitoit & deux jours après, je retournai à Madrid. Là, ne voulant plus m'occuper que du soin de ma fortune, je commençai à paroître à la cour, & à m'y faire des amis. Mais j'ai eu le malheur de m'attacher particulièrement au marquis de Villaréal, grand seigneur Portugais, qui pour avoir été soupçonné de songer à délivrer le Portugal de la domination des Espagnols, est présentement au château d'Alicante. Comme le duc de Lerme a su que j'avois été dans une étroite liaison avec ce seigneur, il m'a fait aussi arrêter & conduire ici. Ce ministre croit que je puis être complice d'un pareil projet. Il ne sauroit faire un outrage plus sensible à un homme qui est noble & Castillan.

Don Gaston cessa de parler en cet endroit ; après quoi je lui dis, pour le consoler. Seigneur chevalier, votre honneur ne peut recevoir aucune atteinte de cette disgrace, qui tournera dans la suite à votre profit. Quand le duc de Lerme sera instruit de votre innocence, il ne manquera pas de vous donner un emploi considérable pour rétablir la réputation d'un gentilhomme injustement accusé de trahison.

Notre conversation fut interrompue par Tordésillas, qui entra dans la chambre, & me dit: Seigneur Gil Blas, je viens de parler à un jeune homme, qui s'est présenté à la porte de cette prison. Il m'a demandé si vous n'étiez pas prisonnier, & sur le refus que j'ai fait de contenter sa curiosité, Noble châtelain, m'a-t-il dit, les larmes aux yeux, ne rejetez pas la trés-humble prière que je vous fais de m'apprendre si le seigneur de Santillane est ici. Je suis son premier domestique, & vous ferez une action charitable, si vous me permettez de le voir. Vous passez dans Ségovie pour un gentilhomme plein d'humanité ; j'espère que vous ne me refuserez pas la grâce d'entretenir un instant mon cher maître, qui est plus malheureux que coupable. Enfin, continua Don André, ce garçon m'a témoigné tant d'envie de vous par-

ler, que j'ai promis de lui donner ce soir cette satisfaction.

J'assurai Tordésillas qu'il ne pouvoit me faire un plus grand plaisir que de m'amener ce jeune homme, qui probablement avoit à me dire des choses qu'il m'importoit fort de savoir. J'attendis avec impatience le moment qui devoit offrir à mes yeux mon fidèle Scipion, car je ne doutois pas que ce ne fût lui, & je ne me trompois point. On le fit entrer sur le soir dans la tour, & sa joie, que la mienne seule pouvoit égaler, éclata par des transports extraordinaires lorsqu'il m'apperçut. De mon côté, dans le ravissement où je me sentis à sa vue, je lui tendis les bras, & il me serra sans façon dans les siens. Le maître & le secrétaire se confondirent dans cette embrassade, tant ils étoient aises de se revoir.

Quand nous nous fûmes un peu démêlés tous deux, j'interrogeai Scipion sur l'état où il avoit laissé mon hôtel. Vous n'avez plus d'hôtel, me répondit-il; & pour vous épargner la peine de me faire queſtion sur queſtion, ja vais vous dire en deux mots ce qui s'est passé chez vous. Vos effets ont été pillés tant par des archers que par vos propres domestiques, qui vous regardant déjà comme un homme entièrement perdu, ont pris à

compte sur leurs gages tout ce qu'ils ont pu emporter. Par bonheur pour vous, j'ai eu l'adresse de sauver de leurs griffes deux grands sacs de doubles pistoles, que j'ai tirés de votre coffre fort ; & qui sont en sureté. Saléro, que j'en ai fait dépositaire, vous les remettra quand vous serez sorti de cette tour où je ne vous crois pas pour long-tems pensionnaire de sa majesté, puisque vous avez été arrêté sans la participation du duc de Lerme.

Je demandai à Scipion comment il savoit que son excellence n'avoit point de part à ma disgrace. Oh ! vraiment. me répondit-il, c'est une chose dont je suis bien instruit. Un de mes amis, qui a la confiance du duc d'Uzède, m'a conté toutes les circonstances de votre emprisonnement. Caldérone, m'a-t-il dit, ayant découvert par le ministère d'un valet, que la sénora Siréna recevoit sous un autre nom le prince d'Espagne, & que c'étoit le comte de Lemos qui conduisoit cette intrigue par l'entremise du seigneur de Santillane, résolut de s'en venger. Pour y réussir, il va trouver secrétement le duc d'Uzède, & lui découvre tout. Ce duc, ravi d'avoir en main une si belle occasion de perdre son ennemi, ne manqua pas d'en profiter. Il informe le roi de ce qu'on vient de lui apprendre, & lui représente vivement les périls auxquels le prince a été exposé.

Cette nouvelle excite la colère de sa majesté, qui fait enfermer sur le champ Siréna dans la maison des *Repenties*, exile le comte de Lémos, & condamne Gil Blas à une prison perpétuelle.

Voilà, poursuivit Scipion, ce que m'a dit mon ami. Vous voyez par là que votre malheur est l'ouvrage du duc d'Uzède, ou, pour mieux dire, de Caldérone.

Je jugeai par ce discours que mes affaires pourroient se rétablir avec le tems ; que le duc de Lerme, piqué de l'exil de son neveu, mettroit tout en œuvre pour faire revenir ce seigneur à la cour, & je me flattai que son excellence ne m'oublieroit point. La belle chose que l'espérance ? Elle me consola tout à coup de la perte de mes effets volés, & me rendit aussi gai que si j'eusse eu sujet de l'être. Loin de regarder ma prison, comme une demeure malheureuse, où je finirois peut-être mes jours, elle me parut plutôt un moyen, dont la fortune vouloit se servir, pour m'élever à quelque grand poste. Car voici de quelle manière je raisonnois en moi-même : Le premier ministre a pour partisans Don Fernand de Borgia, le père Jérôme de Florence, & sur tout le frère Louis d'Aliaga, qui lui est redevable de la place qu'il occupe auprès du roi. Avec le secours de ces amis

puissans, son excellence coulera tous ses ennemis à fonds, ou bien l'état pourra bientôt changer de face. Sa majesté est fort valétudinaire. Dès qu'elle ne sera plus, le prince son fils commencera par rappeler le comte de Lémos, qui me tirera aussi-tôt d'ici, pour me présenter au nouveau monarque, qui m'accablera de bienfaits, pour compenser les peines que j'aurai souffertes. Ainsi, déjà plein des plaisirs de l'avenir, je ne sentois presque plus les maux présens. Je crois bien que les deux sacs de doublons, que mon secrétaire disoit avoir mis en dépôt chez l'orfèvre, contribuèrent autant que l'espérance au changement subit qui se fit en moi.

J'étois trop content du zèle & de l'intégrité de Scipion, pour ne le lui pas témoigner. Je lui offris la moitié de l'argent qu'il avoit préservé du pillage ; ce qu'il refusa. J'attends de vous, me dit-il, une autre marque de reconnoissance. Aussi étonné de son discours, que de ses refus, je lui demandai ce que je pouvois faire pour lui. Ne nous séparons point me répondit-il. Souffrez que j'attache ma fortune à la vôtre. Je me sens pour vous une amitié que je n'ai jamais eue pour aucun maître. Et moi, lui dis-je, mon enfant, je puis t'assurer que tu n'aimes pas un ingrat. Du premier moment que tu vins t'offrir à mon

service, tu me plus. Il faut que nous soyons nés l'un & l'autre sous la Balance, ou sous les Jumeaux, qui sont, à ce qu'on dit, les deux constellations qui unissent les hommes. J'accepte volontiers la société que tu me proposes, & pour la commencer, je vais prier le seigneur châtelain de t'enfermer avec moi dans cette tour. Cela me fera plaisir, s'écria-t-il. Vous me prévenez. J'allois vous conjurer de lui demander cette grâce. Votre compagnie m'est plus chère que la liberté. Je sortirai seulement quelquefois pour aller prendre à Madrid l'air du bureau, & voir s'il ne sera point arrivé à la cour quelque changement qui puisse vous être favorable, de sorte que vous aurez en moi tout ensemble un confident, un courier & un espion.

Ces avantages étoient trop considérables pour m'en priver. Je retins donc auprés de moi un homme si utile, avec la permission de l'obligeant châtelain, qui ne voulut pas me refuser une si douce consolation.

Si nous disons ordinairement que nous n'avons pas de plus grands ennemis que nos domestiques, nous devons dire aussi que ce sont nos meilleurs amis, quand ils nous sont fidèles & affectionnés. Après le zèle que Scipion avoit fait paroître, je ne pouvois plus voir en lui, qu'un autre moi-même.

Ainsi plus de subordination entre Gil Blas & son secrétaire. Plus de façons entre eux. Ils chambrèrent ensemble, & n'eurent qu'un lit & qu'une table.

Il y avoit dans l'entretien de Scipion beaucoup de gaieté. On auroit pu le surnommer à juste titre le garçon de bonne humeur. Outre cela, il étoit homme de tête, & je me trouvois bien de ses conseils. Mon ami, lui dis-je un jour, il me semble que je ne ferois point mal d'écrire au duc de Lerme ; cela ne sauroit produire un mauvais effet. Quelle est là-dessus ta pensée ? Eh ! mais, répondit-il, les grands sont si différens d'eux-mêmes d'un moment à un autre, que je ne sais pas trop bien comment votre lettre seroit reçue. Cependant je suis d'avis que vous écriviez toujours à bon compte. Quoique le ministre vous aime, il ne faut pas vous reposer sur son amitié du soin de le faire souvenir de vous. Ces sortes de protecteurs oublient aisément les personnes dont ils n'entendent plus parler.

Quoique cela ne soit que trop vrai, lui répondis-je, juge mieux de mon patron. Sa bonté m'est connue. Je suis persuadé qu'il compâtit à mes peines, & quelles se présentent sans cesse à son esprit. Il attend apparemment pour me faire sortir de prison, que la colère du roi soit passée. A la bonne heure, reprit-il,

je souhaite que vous jugiez sainement de son excellence. Implorez donc son secours par une lettre fort touchante ; je la lui porterai, & je vous promets de la lui remettre en main propre. Je demandai aussi-tôt du papier & de l'encre ; je composai un morceau d'éloquence que Scipion trouva pathétique, & que Tordésillas mit au dessus des homélies même de l'archevêque de Grenade.

Je me flattois que le duc de Lerme seroit ému de compassion en lisant le triste détail que je lui faisois d'un état misérable où je n'étois point ; & dans cette confiance je fis partir mon courier, qui ne fut pas sitôt à Madrid qu'il alla chez ce ministre. Il rencontra un valet de chambre de mes amis, qui lui ménagea l'occasion de parler au duc. Monseigneur, dit Scipion à son excellence, en lui présentant le paquet dont il étoit chargé, un de vos plus fidèles serviteurs, qui est couché sur la paille dans un sombre cachot de la tour de Ségovie, vous supplie très-humblement de lire cette lettre, qu'un guichetier, par pitié, lui a donné le moyen d'écrire. Le ministre ouvrit la lettre, & la parcourut des yeux. Mais quoiqu'il y vît un tableau capable d'attendrir l'âme la plus dure, bien loin d'en paroître touché, il éleva la voix, & dit d'un air furieux au courier, devant quelques personnes qui pouvoient l'entendre : Ami, dites à

Santillane, que je le trouve bien hardi d'oser s'adresser à moi, après l'indigne action qu'il a faite, & pour laquelle il est si justement châtié. C'est un malheureux qui ne doit plus compter sur mon appui, & que j'abandonne au ressentiment du roi.

Scipion, tout effronté qu'il étoit, fut troublé de ce discours. Il ne laissa pourtant pas malgré son trouble, de vouloir intercéder pour moi : Monseigneur, répliqua-t-il, ce pauvre prisonnier mourra de douleur quand il apprendra la réponse de votre excellence. Le duc ne répartit à mon intercesseur, qu'en le regardant de travers, & lui tournant le dos. C'est ainsi que ce ministre me traitoit, pour mieux cacher la part qu'il avoit eue à l'amoureuse intrigue du prince d'Espagne ; & c'est à quoi doivent s'attendre tous les petits agens, dont les grands seigneurs se servent dans leurs secrètes & périlleuses négociations.

Lorsque mon secrétaire fut de retour à Ségovie, & qu'il m'eut appris le succès de sa commission, me voilà replongé dans l'abîme affreux, où je m'étois trouvé le premier jour de ma prison. Je me crus même encore plus malheureux, puisque je n'avois plus la protection du duc de Lerme. Mon courage s'abattit, & quelque chose qu'on me pût dire pour le relever, je redevins la proie des plus

vifs chagrins, qui me causèrent insensiblement une maladie aigüe.

Le seigneur châtelain, qui s'intéressoit à ma conservation, s'imaginant ne pouvoir mieux faire que d'appeler des médecins à mon secours, m'en amena deux, qui avoient tout l'air d'être de grands serviteurs de la déesse * Libitine. Seigneur Gil Blas, dit-il, en me les présentant, voici deux Hippocrates, qui viennent vous voir, & qui vous remettront sur pied en peu de tems. J'étois si prévenu contre tous les docteurs en médecine, que j'aurois certainement fort mal reçu ceux-là, pour peu que j'eusse été attaché à la vie ; mais je me sentois alors si las de vivre, que je sus bon gré à Tordésillas de me vouloir mettre entre leurs mains.

Seigneur cavalier, me dit un de ces médecins, il faut avant toute chose, que vous ayez de la confiance en nous. J'en ai une parfaite, lui répondis-je ; avec votre assistance, je suis sûr que je serai dans peu de jours guéri de tous mes maux. Oui, reprit-il, vous le serez ; nous ferons du moins ce qu'il faudra faire pour cela. Effectivement, ces messieurs s'y prirent à merveilles, & me menèrent si bon train, que je m'en allois dans l'autre monde à vue d'œil. Déjà Don André, désespérant de ma guérison,

* C'étoit la Déesse qui présidoit aux funérailles.

avoit fait venir un religieux de saint François pour me disposer à bien mourir. Déjà ce bon père, après s'être acquitté de cet emploi, s'étoit retiré ; & moi-même, croyant que je touchois à ma dernière heure, je fis signe à Scipion d'approcher de mon lit. Mon cher ami, lui dis-je d'une voix presque éteinte, tant les médecines & les saignées m'avoient affoibli, je te laisse un des sacs qui sont chez Gabriel, & te conjure de porter l'autre dans les Asturies à mon père & à ma mère, qui doivent en avoir besoin, s'ils sont encore vivans. Mais, hélas ! je crains bien qu'ils n'ayent pu tenir contre mon ingratitude ! Le rapport que Muscada leur aura fait sans doute de ma dureté leur a peut-être causé la mort. Si le Ciel les a conservés malgré l'indifférence dont j'ai payé leur tendresse, tu leur donneras ce sac de doublons, en les priant de me pardonner si je n'en ai pas mieux usé avec eux ; & s'ils ne respirent plus, je te charge d'employer cet argent à faire prier le Ciel pour le repos de leurs âmes & de la mienne. En disant cela, je lui tendis une main qu'il mouilla de ses larmes, sans pouvoir me répondre un mot, tant le pauvre garçon étoit affligé de ma perte. Ce qui prouve que les pleurs d'un héritier ne sont pas toujours des ris cachés sous un masque.

Je m'attendois donc à passer le pas ; néanmoins mon attente fut trompée. Mes docteurs m'ayant abandonné, & laissé le champ libre à la nature, me sauvèrent par ce moyen. La fièvre, qui selon leur pronostic devoit m'emporter, me quitta comme pour leur en donner le démenti. Je me rétablis peu à peu, par le plus grand bonheur du monde ; une parfaite tranquillité d'esprit devint le fruit de ma maladie. Je n'eus point alors besoin d'être consolé. Je gardai pour les richesses & pour les honneurs tout le mépris que l'opinion d'une mort prochaine m'en avoit fait concevoir ; & rendu à moi-même, je bénis mon malheur. J'en remerciai le Ciel comme d'une grâce particulière qu'il m'avoit faite ; & je pris une ferme résolution de ne plus retourner à la cour, quand le duc de Lerme voudroit m'y rappeler. Je me proposai plutôt, si jamais je sortois de prison, d'acheter une chaumière, & d'y aller vivre en philosophe.

Mon confident applaudit à mon dessein, & me dit que, pour en hâter l'exécution, il prétendoit retourner à Madrid, pour y solliciter mon élargissement. Il me vient une idée, ajouta-t-il. Je connois une personne, qui pourra vous servir ; c'est la suivante favorite de la nourrisse du prince, une fille d'esprit ; je veux la faire agir auprès de sa maîtresse ; je vais

tout tenter pour vous tirer de cette tour, qui n'est toujours qu'une prison, quelque bon traitement qu'on vous y fasse. Tu as raison, lui répondis-je. Va, mon ami, sans perdre de tems, commencer cette négociation. Je voudrois que nous fussions déjà dans notre retraite.

Scipion partit donc encore pour Madrid ; & moi en attendant son retour, je m'attachai à la lecture. Tordésillas me fournissoit plus de livres que je n'en voulois. Il les empruntoit d'un vieux commandeur qui ne savoit pas lire, & qui ne laissoit pas d'avoir une belle bibliothèque, pour se donner air de savant. J'aimois sur tout les bons ouvrages de morale, parce que j'y trouvois à tout moment des passages qui flattoient mon aversion pour la cour, & mon goût pour la solitude.

Je passai trois semaines sans entendre parler de mon négociateur, qui revint enfin, & me dit d'un air gai : Pour le coup, seigneur de Santillane, je vous apporte de bonnes nouvelles. Madame la nourrice s'intéresse pour vous. Sa suivante, à ma prière, & pour une centaine de pistoles que j'ai consignées, a eu la bonté de l'engager à prier le prince d'Espagne de vous faire relâcher ; & ce prince, qui comme je vous l'ai dit souvent, ne peut rien lui refuser, à promis de demander au roi son père votre élargissement. Je suis venu au plus vîte vous en avertir, & je

vais retourner sur mes pas pour mettre la dernière main à mon ouvrage. A ces mots, il me quitta pour reprendre le chemin de la cour.

Son troisième voyage ne fut pas long. Au bout de huit jours je vis revenir mon homme, qui m'apprit que le prince avoit, non sans peine, obtenu du roi ma liberté. Ce qui me fut confirmé dès le même jour par le seigneur châtelain, qui vint me dire en m'embrassant: Mon cher Gil Blas, vous êtes libre. Les portes de cette prison vous sont ouvertes; mais c'est à deux conditions, qui vous feront peut-être beaucoup de peine, & que je me vois à regret obligé de vous faire savoir. Sa majesté vous défend de vous montrer à la cour, & vous ordonne de sortir des deux Castilles dans un mois. Je suis très-mortifié qu'on vous interdise la cour. Et moi, j'en suis ravi, lui répondis-je. Je n'attendois du roi qu'une grâce, il m'en fait deux.

Etant donc assuré que je n'étois plus prisonnier, je fis louer deux mules, sur lesquelles nous montâmes le lendemain, mon confident & moi, après que j'eus dit adieu à Cogollos, & remercié mille fois Tordésillas de tous les témoignages d'amitié que j'avois reçu de lui. Nous prîmes gaiement la route de Madrid, pour aller retirer des mains du seigneur Gabriel nos deux sacs, où il y avoit dans chacun cinq

cens doublons. Chemin faisant, mon associé me dit: Si nous ne sommes pas assez riches pour acheter une terre magnifique, nous pourrons en avoir du moins une raisonnable. Quand nous n'aurions qu'une cabane, lui répondis-je, j'y serois satisfait de mon sort. Quoique je sois à peine au milieu de ma carrière, je me sens revenu du monde, & je ne prétens plus vivre que pour moi. Outre cela, je te dirai que je me suis formé des agrémens de la vie champêtre une idée qui m'enchante, & qui m'en fait jouir par avance. Il me semble déjà que je vois l'émail des prairies; que j'entends chanter les rossignols, & murmurer les ruisseaux; tantôt je crois prendre le divertissement de la chasse, & tantôt celui de la pêche. Imagine-toi, mon ami, tous les différens plaisirs qui nous attendent dans la solitude, & tu en seras charmé comme moi. A l'égard de notre nourriture, la plus simple sera la meilleure. Un morceau de pain pourra nous contenter; quand nous serons pressés de la faim, nous le mangerons avec un appétit qui nous le fera trouver excellent. La volupté n'est point dans la bonté des alimens exquis, elle est toute en nous; & cela est si vrai, que mes repas les plus délicieux ne sont pas ceux où je vois régner la délicatesse & l'abondance. La frugalité est une source de délices merveilleuse pour la santé.

Avec votre permission, seigneur Gil Blas, interrompit mon secrétaire, je ne suis pas tout à fait de votre sentiment sur la prétendue frugalité dont vous voulez me faire fête. Pourquoi nous nourrir comme des Diogénes? Quand nous ne ferons pas si mauvaise chère, nous ne nous en porterons pas plus mal. Croyez-moi, puisque nous avons de quoi rendre notre retraite agréable, n'en faisons pas le séjour de la faim & de la pauvreté. Sitôt que nous aurons une terre, il faudra la munir de bons vins, & de toutes les autres provisions convenables à des gens d'esprit, qui ne quittent pas le commerce des hommes pour renoncer aux commodités de la vie, mais plutôt pour en jouir avec plus de tranquillité. *Ce qu'on a dans sa maison*, dit Hésiode, *ne nuit pas; au lieu que ce qu'on n'y a point peut nuire. Il vaut mieux*, ajoute-t-il, *posséder chez soi les choses nécessaires, que de souhaiter de les avoir.*

Comment, monsieur Scipion, interrompis-je à mon tour, vous connoissez les poëtes Grecs! Eh! où avez-vous fait connoissance avec Hésiode? Chez un savant, me répondit-il. J'ai servi quelque tems à Salamanque un pédant qui étoit un grand commentateur. Il vous faisoit en moins de rien un gros volume, il le composoit de passages Hébreux, Grecs, & Latins qu'il tiroit des livres de sa bibliothèque,

traduisoit en Castillan. Comme j'étois son copiste, j'ai retenu je ne sais combien de sentences aussi remarquables que celles que je viens de citer. Cela étant, lui répliquai-je, vous avez la mémoire bien ornée. Mais pour revenir à notre projet, dans quel royaume d'Espagne jugez-vous à propos que nous allions établir notre résidence philosophique? J'opine pour l'Arragon, repartit mon confident. Nous y trouverons des endroits charmans, où nous pourrons mener une vie délicieuse. Eh bien lui dis-je; arrêtons-nous à l'Arragon. J'y consens. Puissions nous y déterrer un séjour qui me fournisse tous les plaisirs dont se repaît mon imagination.

Lorsque nous fûmes arrivés à Madrid, nous allâmes descendre à un petit hôtel garni, où Scipion avoit logé dans ses voyages; & la première chose que nous fîmes, fut de nous rendre chez Saléro, pour retirer de ses mains nos doublons. Il nous reçut parfaitement bien, & me témoigna beaucoup de joie de me voir en liberté. Je vous proteste, ajouta-t-il, que j'ai été si sensible à votre disgrace, qu'elle m'a dégoûté de l'alliance des gens de cour. Leurs fortunes sont trop en l'air. J'ai marié ma fille Gabriéla à un riche négociant. Vous avez fort bien fait, lui répondis-je; outre que cela est plus solide, c'est qu'un

bourgeois, qui devient beau-père d'un homme de qualité, n'est pas toujours content de monsieur son gendre.

Puis changeant de discours, & venant au fait : Seigneur Gabriel, poursuivis-je, ayez, s'il vous plaît, la bonté de nous remettre les deux mille pistoles que . . . . . Votre argent est tout prêt, interrompit l'orfévre, qui, nous ayant fait passer dans son cabinet, nous montra deux sacs, où ces mots étoient écrits sur des étiquettes. *Ces sacs de doublons appartiennent au seigneur Gil Blas de Santillane.* Voilà, me dit-il, le dépôt, tel qu'il m'a été confié.

Je rendis grâces à Saléro du plaisir qu'il m'avoit fait ; & fort consolé d'avoir perdu sa fille, nous emportâmes les sacs à notre hôtel, où nous nous mimes à visiter nos doubles pistoles. Le compte s'y trouva, à cinquante près, qui avoient été employées aux frais de mon élargissement. Nous ne songeâmes plus qu'à nous mettre en état de partir pour l'Arragon. Mon secrétaire se chargea du soin d'acheter une chaise roulante & deux mules. De mon côté, je fis provision de linge & d'habits. Pendant que j'allois & venois dans les rues en faisant mes emplettes, je rencontrai le baron de Steinbach, cet officier de la garde Allemande, chez lequel Don Alphonse avoit été élevé.

Je saluai ce cavalier Allemand, qui, m'ayant aussi reconnu, vint à moi & m'embrassa. Ma joie est extrême, lui dis-je, de revoir votre seigneurie dans la meilleure santé du monde, & de trouver en même tems l'occasion d'apprendre des nouvelles de mes chers seigneurs Don César & Don Alphonse de Leyva. Je puis vous en dire de certaines, me répondit-il, puisqu'ils sont tous deux actuellement à Madrid, &, de plus, logés dans ma maison. Il y a près de trois mois qu'ils sont venus dans cette ville, pour remercier le roi d'un bienfait que Don Alphonse a reçu en reconnoissance des services que ses ayeux ont rendus à l'état. Il a été fait gouverneur de la ville de Valence, sans qu'il ait demandé ce poste, ni prié personne de le solliciter pour lui. Rien n'est plus gracieux; & cela fait voir que notre monarque aime à récompenser la valeur.

Quoique je susse mieux que Steinbach ce qu'il en falloit penser, je ne fis pas semblant d'avoir la moindre connoissance de ce qu'il me contoit. Je lui témoignai une si vive impatience de saluer mes anciens maîtres, que pour la satisfaire il me mena chez lui sur le champ. J'étois curieux d'éprouver Don Alphonse, & de juger par la réception qu'il me feroit, s'il lui restoit encore quelque affection pour moi. Je le trouvai dans une salle, où il jouoit aux

échecs avec la baronne de Steinbach. Il quitta le jeu & se leva dès qu'il m'apperçut. Il s'avança vers moi avec transport, & me pressant la tête entre ses bras : Santillane, me dit-il d'un air qui marquoit une véritable joie, vous m'êtes donc enfin rendu. J'en suis charmé. Il n'a pas tenu à moi que nous n'ayons toujours été ensemble. Je vous avois prié, s'il vous en souvient, de ne vous pas retirer du château de Leyva. Vous n'avez point eu d'égard à ma prière. Je ne vous en fais pourtant pas un crime. Je vous sais même bon gré du motif de votre retraite. Mais depuis ce tems-là vous auriez dû me donner de vos nouvelles & m'épargner le peine de vous faire chercher inutilement à Grenade, où Don Fernand mon beau-frère m'avoit mandé que vous étiez.

Après ce petit reproche, continua-t-il, apprenez-moi ce que vous faites à Madrid. Vous y avez apparemment quelque emploi. Soyez persuadé que je prends plus de part que jamais à ce qui vous regarde. Seigneur, lui répondis-je, il n'y a pas quatre mois que j'occupois à la cour un poste assez considérable. J'avois l'honneur d'être secrétaire et confident du duc de Lerme. Seroit-il possible ! s'écria Don Alphonse avec un extrême étonnement. Quoi vous auriez été dans la confidence de ce premier ministre ? J'ai gagné sa faveur, repris-je, & je

l'ai perdue de la manière que je vais vous le dire. Alors je lui racontai toute cette histoire, & je finis mon récit par la résolution que j'avois prise d'acheter, du peu de bien qui me restoit de ma prospérité passée, une chaumière, pour y aller mener une vie retirée.

Le fils de Don César, après m'avoir écouté avec beaucoup d'attention, me répliqua : Mon cher Gil Blas, vous savez que je vous ai toujours aimé. Vous m'êtes encore plus cher que jamais ; & il faut que je vous en donne des marques, puisque le Ciel m'a mis en état d'augmenter vos biens. Vous ne serez plus le jouet de la fortune. Je veux vous affranchir de son pouvoir en vous rendant maître d'un bien qu'elle ne pourra vous ôter. Vous êtes dans le dessein de vivre à la campagne ; je vous donne une petite terre que nous avons auprès de Llyrias, à quatre lieues de Valence. Vous la connoissez. C'est un présent, que nous pouvons vous faire sans nous incommoder. J'ose vous répondre que mon père ne me désavouera point, & que cela fera un vrai plaisir à Séraphine.

Je me jetai aux genoux de Don Alphose, qui me releva dans le moment. Je lui baisois la main, & plus charmé de son bon cœur que de son bienfait : Seigneur, lui dis-je, vos manières m'enchantent. Le don que vous me

faites m'est d'autant plus agréable, qu'il précède la reconnoissance d'un service que je vous ai rendu, & j'aime mieux le devoir à votre générosité qu'à votre reconnoissance. Mon gouverneur fut un peu surpris de ce discours, & ne manqua pas de me demander ce que c'étoit que ce prétendu service. Je le lui appris, & lui fis un détail qui redoubla son étonnement. Il étoit bien éloigné de penser, aussi bien que le baron de Steinbach, que le gouvernement de la ville de Valence lui eût été donné par mon crédit. Néanmoins n'en pouvant plus douter: Gil Blas, me dit-il puisque c'est à vous que je dois mon poste, je ne prétends point m'en tenir à la petite terre de Llyrias. Je vous offre avec cela deux mille ducats de pension.

Halte-là, seigneur Don Alphonse, interrompis-je en cet endroit. Ne réveillez pas mon avarice. Les biens ne sont propres qu'à corrompre mes mœurs. Je ne l'ai que trop éprouvé. J'accepte volontiers votre terre de Llyrias. J'y vivrai commodément avec le bien que j'ai d'ailleurs; mais cela me suffit, & loin d'en désirer davantage, je consentirois plutôt de perdre tout ce qu'il y a de superflu dans ce que je possède. Les richesses sont un fardeau dans une retraite, où l'on ne cherche que de la tranquillité.

Pendant que nous nous entretenions de cette sorte, Don César arriva. Il ne fit guère moins paroître de joie que son fils en me voyant ; & lorsqu'il fut informé de l'obligation que sa famille m'avoit, il me pressa d'accepter la pension. Ce que je refusai de nouveau. Enfin, le père & le fils me menèrent sur le champ chez un notaire, où ils firent dresser la donation, qu'ils signèrent tous deux avec plus de plaisir qu'ils n'auroient signé un acte à leur profit Quand le contract fut expédié, ils me le remirent entre les mains, en me disant que la terre de Llyrias n'étoit plus à eux, & que j'en pourrois aller prendre possession quand il me plairoit. Ils s'en retournèrent ensuite chez le baron de Steinbach, & moi, je volai vers notre hôtel, où je ravis d'admiration mon secrétaire, lorsque je lui annonçai que nous avions une terre dans le royaume de Valence, & que je lui contai de quelle manière je venois de faire cette acquisition. Combien peut valoir ce petit domaine ? me dit-il. Cinq cens ducats de rente, lui répondis-je, & je puis t'assurer que c'est une aimable solitude. Je la connois, pour y avoir été plusieurs fois en qualité d'intendant des seigneurs de Leyva. C'est une petite maison sur les bords du Gaudalaviar dans un hameau de cinq ou six feux, & dans un pays charmant.

Ce qui m'en plaît davantage, s'écria Scipion, c'est que nous aurons-là de bon gibier, avec du vin de Benicarlo, & d'excellent Muscat. Allons, mon patron, hâtons-nous de quitter le monde & de gagner notre hermitage. Je n'ai pas moins d'envie d'y être que toi, lui repartis-je; mais il faut auparavant que je fasse un tour aux Asturies. Mon père & ma mère n'y sont pas dans une heureuse situation. Je prétends les aller chercher pour les conduire à Llyrias, où ils passeront en repos leurs derniers jours. Le Ciel ne m'a peut-être fait trouver cet asyle, que pour les y recevoir; & il me puniroit si j'y manquois. Scipion loua fort mon dessein. Il m'excita même à l'exécuter: Ne perdons point de tems, me dit-il, je me suis assuré déjà d'un chaise roulante. Achetons vîte des mules, & prenons le chemin d'Oviédo. Oui, mon ami, lui répondis-je, partons le plutôt qu'il nous sera possible. Je me fais un devoir indispensable de partager les douceurs de ma retraite avec les auteurs de ma naissance. Nous nous verrons bientôt dans notre hameau; & je veux en y arrivant, écrire sur la porte de ma maison ces deux vers Latins en lettres d'or.

Inveni portum. Spes & Fortuna, valete.
Sat me lusistis; ludite nunc alios.

LIVRE DIXIEME.

DANS le tems que je me disposois à partir de Madrid avec Scipion, pour me rendre aux Asturies, Paul V. nomma le duc de Lerme au cardinalat. Ce pape voulant établir l'inquisition dans le royaume de Naples revêtit de la pourpre ce ministre, pour l'engager à faire agréer au roi Philippe un si louable dessein. Tous ceux qui connoissoient parfaitement ce nouveau membre du sacré collège, trouvèrent, comme moi, que l'église venoit de faire une belle acquisition.

Scipion, qui auroit mieux aimé me revoir dans un poste brillant à la cour, qu'enterré dans une solitude, me conseilla de me présenter devant le nouveau cardinal. Peut-être, me dit-il, que son éminence vous voyant hors de prison par ordre du roi, ne croira plus devoir affecter de paroître irritée contre vous, & pourra vous reprendre à son service. Monsieur Scipion, lui répondis-je, vous oubliez apparemment que je n'ai obtenu la liberté qu'à condition que je sortirai incessamment des deux Castilles. D'ailleurs, me croyez-vous déjà dégoûté de mon château de Llyrias ? Je vous l'ai déjà dit,

& je vous le repète, quand le duc de Lerme me rendroit ses bonnes grâces, quand il m'offriroit la place même de Don Rodrigue de Caldérone, je la refuserois. Mon parti est pris, je veux aller à Oviédo chercher mes parens, & me retirer avec eux auprès de la ville de Valence. Pour toi, mon ami, si tu te repens d'avoir lié ton sort au mien, tu n'as qu'à me le dire; je suis prêt à te donner la moitié de mes espèces, avec quoi tu demeureras à Madrid, où tu pousseras ta fortune le plus loin qu'il te sera possible.

Comment donc, reprit mon secrétaire, un peu touché de ces paroles, pouvez-vous me soupçonner d'avoir quelque répugnance à vous suivre dans votre retraite? ce soupçon blesse mon zèle & mon attachement. Quoi, Scipion, ce fidèle serviteur, qui pour partager vos peines auroit volontiers passé le reste de ses jours avec vous dans la tour de Ségovie, ne vous accompagneroit qu'à regret dans un séjour qui lui promet mille délices! Non, monsieur, non, je n'ai point d'envie de vous detourner de votre résolution. Il faut que je vous avoue ma malice; lorsque je vous ai conseillé de vous montrer au duc de Lerme, c'est que j'ai été bien aise de vous sonder, pour savoir s'il ne restoit point encore en vous quelques semences d'ambition. Eh bien! puisque vous

êtes si détaché des grandeurs, abandonnons donc promptement la cour, pour aller jouir de ces plaisirs innocens & délicieux dont nous nous formons une si charmante idée.

Nous partîmes, en effet, bientôt après tous deux dans un chaise tirée par deux bonnes mules, conduites par un garçon dont je jugeai à propos d'augmenter ma suite. Nous couchâmes le premier jour à Alcala de Hénarès, & le second à Ségovie, d'où, sans m'arrêter à voir le généreux châtelain Tordésillas, je gagnai Penafiel sur le Duéro, & le lendemain Valladolid. A la vue de cette dernière ville, je ne pus m'empêcher de pousser un profond soupir, Mon compagnon, qui l'entendit, m'en demanda la cause: Mon enfant, lui dis-je, c'est que j'ai long-tems exercé ici la médecine. Je n'y puis penser tranquillement. Ma conscience m'en fait dans ce moment de secrets reproches. Que dis-je, il me semble que tous les malades que j'ai tués, sortent de leurs tombeaux pour venir me mettre en pièces. Quelle imagination! dit mon secrétaire. En verité, seigneur de Santillane, vous êtes trop bon. Pourquoi vous repentir d'avoir fait votre métier? Voyez les plus vieux médecins; ont ils de pareils remords? Oh que non! Ils vont toujours leur train, rejetant sur la nature les accidens funestes, & se faisant honneur des évènemens heureux.

Il est vrai, repris-je, que le docteur Sangrado, de qui je suivois fidèlement la méthode, étoit de ce caractère-là. Il avoit beau voir périr tous les jours vingt personnes entre ses mains; il étoit si persuadé de l'excellence de la saignée & de la fréquente boisson, qu'il appeloit ses deux spécifiques pour toutes sortes de maladies, qu'au lieu de s'en prendre à ses remèdes, il croyoit que les malades ne mouroient que faute d'avoir assez bu & d'avoir été assez saignés. Bon, s'écria Scipion, en faisant un éclat de rire, vous me parlez-là d'un personnage incomparable. Si tu es curieux de le voir & de l'entendre, lui dis-je, tu pourras dès demain satisfaire ta curiosité, pourvu que Sangrado vive encore, & qu'il soit à Valladolid, ce que j'ai de la peine à croire; car il étoit déjà vieux quand je l'ai quitté, & il s'est écoulé bien des années depuis ce tems-là.

Notre premier soin, en arrivant dans l'hôtellerie où nous allâmes descendre, fut de nous informer de ce docteur. Nous apprîmes qu'il n'étoit pas encore mort; mais que ne pouvant plus à son âge faire de visites, ni se donner de grands mouvemens, il avoit abandonné le pavé à trois ou quatre autres docteurs, qui s'étoient mis en réputation par une nouvelle pratique, qui ne valoit guère mieux que la sienne. Nous résolûmes donc de nous

arrêter à Valladolid le jour suivant, tant pour laisser reposer nos mules que pour voir le seigneur Sangrado. Nous nous rendîmes chez lui sur les dix heures du matin; nous le trouvâmes assis dans un fauteuil un livre à la main. Il se leva sitôt qu'il nous apperçut, vint au devant de nous d'un pas assez ferme pour un septuagénaire, & nous demanda ce que nous lui voulions. Monsieur le docteur, lui dis-je, regardez-moi, je vous prie, attentivement. Est-ce que vous ne me remettez point? J'ai pourtant l'honneur d'être un de vos élèves. Ne vous souvient-il plus d'un certain Gil Blas, qui étoit autrefois votre commensal & votre substitut? Quoi, c'est vous Santillane? me répondit-il, en m'embrassant d'un air affectueux? Je ne vous aurois pas reconnu. Je suis bien aise de vous revoir. Qu'avez-vous fait depuis notre séparation? Vous avez sans doute toujours pratiqué la médecine? C'est à quoi, répris-je, j'avois assez de penchant; mais de fortes raisons m'en ont empêché.

Tant pris, reprit Sangrado, avec les principes que vous aviez reçus de moi, vous seriez devenu un habile médecin, pourvu que le Ciel vous eût fait la grâce de vous préserver de l'amour dangereux de la chymie. Ah, mon fils! poursuivit-il d'un ton douloureux & déclamateur, quel changement dans la médecine de-

puis quelques années! Vous m'en voyez surpris & indigné avec raison. On ôte à cet art l'honneur & la dignité. Cet art, qui dans tous le tems à respecté la vie des hommes, est en proie à la témérité, à la présomption & à *l'impéritie;* car les faits parlent, & bientôt les pierres crieront contre le brigandage des nouveaux praticiens: *lapides clamabunt!* On voit dans cette ville des médecins, ou soi-disant tels, qui se sont attelés au char de triomphe de l'antimoine; *currus triumphalis antimonii.* Des échappés de l'école de Paracelse, des adorateurs du *kermès*, des guérisseurs de hasard, qui font consister toute la science de la médecine à savoir préparer des drogues chymiques. Que vous dirai-je! Tout est méconnoissable dans leur méthode; la saignée du pied, par exemple, jadis si rare, est aujourd'hui presque la seule qui soit en usage. Enfin ce n'est plus qu'un cahos, où chacun se permet ce qu'il veut, & franchit les bornes de l'orde & de la sagesse que nos premiers maîtres ont posées.

Quelque envie que j'eusse de rire en entendant une si comique déclamation, j'eus la force d'y résister; je fis plus, je déclamai contre le kermès, sans savoir ce que c'étoit, & contre ceux qui l'ont inventé. Scipion, remarquant que je m'égayois dans cette scène, y voulut

mettre aussi du sien. Monsieur le docteur, dit-il à Sangrado, comme je suis petit neveu d'un médecin de la vieille école, qu'il me soit permis de me révolter avec vous contre les remèdes de la chymie. Feu mon grand oncle étoit si chaud partisan d'Hippocrate, qu'il s'est souvent battu contre les empiriques qui ne parloient pas avec assez de respect de ce roi de la médecine. Bon sens ne peut mentir; je servirois volontiers de bourreau à ces novateurs ignorans, dont vous vous plaignez avec tant de justice & d'éloquence. Quel désordre ces misérables ne causent-ils pas dans la société civile !

Ce désordre, dit le docteur, va plus loin que vous ne pensez. Il ne m'a servi de rien de publier un livre contre le brigandage de la médecine; au contraire, il augmente de jour en jour. Les chirurgiens, dont la rage est de vouloir faire les médecins, se croient capables de l'être, dès qu'il ne faut que donner du kermès & de l'émétique, à quoi ils joignent des saignées du pied à leur fantaisie. Il vont même jusqu'à mêler le kermès dans les apozèmes & les potions cordiales, & les voilà de pair avec les grands faiseurs en médecine. Cette contagion se répand jusques dans les cloîtres. Il y a parmi les moines des frères, qui sont tout ensemble apothiquaires & chirurgiens.

Ces singes de médecins s'appliquent à la chymie, & font des drogues pernicieuses avec lesquelles ils abrègent la vie de leurs révérends pères. Enfin il y à dans Valladolid plus de soixante monastères tant d'hommes que de filles ; jugez du ravage qu'y fait le kermès avec l'émétique & la saignée du pied. Seigneur Sangrado, lui dis-je alors, vous avez bien raison d'être en colère contre ces empoisonneurs, je gémis avec vous, & partage vos allarmes sur la vie des hommes, manifestement menacée par une méthode si différente de la vôtre. Je crains fort que la chymie n'occasionne un jour la perte de la médecine, comme la fausse monnoie cause la ruine des états.

Dans cet endroit de notre conversation, nous vîmes paroître une vieille servante, qui apportoit au docteur une soucoupe, sur laquelle il y avoit un petit pain mollet, un verre avec deux caraffes, dont l'une étoit pleine d'eau, & l'autre de vin. Après qu'il eut mangé un morceau, il but un coup, où il y avoit à la vérité les trois quarts d'eau ; mais cela ne le sauva point des reproches qu'il me donnoit sujet de lui faire. Ah ! ah ! lui dis-je, monsieur le docteur, je vous prends sur le fait. Vous buvez du vin ! vous qui vous êtes toujours déclaré contre cette boisson ; vous qui pendant les trois quarts de votre vie, n'avez bu que de

l'eau, & qui êtes cause que depuis dix ans je n'ai pas bu une goutte de vin ; depuis quand êtes-vous devenu si contraire à vous même ? Vous ne sauriez vous excuser sur votre âge, puisque dans un endroit de vos écrits, vous définissez la vieillesse comme une phthisie naturelle, qui nous dessèche & nous consume ; que sur cette définition vous déplorez l'ignorance des personnes qui appellent le vin le lait des vieillards. Que direz-vous donc pour vous justifier ?

Vous me faites la guerre bien injustement, me répondit le vieux médecin. Si je buvois du vin pur, vous auriez raison de me regarder comme un infidèle observateur de ma propre méthode ; mais vous voyez que mon vin est bien trempé. Autre contradiction, lui répliquai-je, mon cher maître ; souvenez-vous que vous trouviez mauvais que le chanoine Sédillo bût du vin, quoiqu'il y mêlât beaucoup d'eau. Avouez de bonne grâce que vous avez reconnu votre erreur, & que le vin n'est pas une funeste liqueur, comme vous l'avez avancé dans vos ouvrages, pourvu qu'on n'en boive qu'avec modération.

Ces paroles embarrassèrent un peu notre docteur. Il ne pouvoit nier qu'il eût defendu dans ses livres l'usage du vin ; mais la honte & la vanité l'empêchant de convenir que je lui

faisois un juste reproche, il ne savoit que me répondre. Pour le tirer d'embarras, je changeai de matière ; & un moment après je pris congé de lui, en l'exhortant à tenir contre les nouveaux praticiens. Courage, lui dis-je seigneur Sangrado, ne vous lassez pas de décrier le kermès, & frondez sans cesse la saignée du pied. Si malgré votre zèle & votre amour pour l'*orthodoxie* médecinale, cette engeance empirique vient à bout de ruiner la discipline, vous aurez du moins la consolation d'avoir fait tous vos efforts pour la maintenir.

Comme nous nous en retournions à l'hôtellerie, mon secrétaire & moi, nous entretenant tous deux du caractère réjouissant & original de ce docteur, il passa près de nous dans la rue un homme de cinquante-cinq à soixante ans, qui marchoit les yeux baissés, tenant un gros chapelet à la main. Je le considérai attentivement, & le reconnus sans peine pour le seigneur Manuel Ordonnez, ce bon administrateur d'hôpital dont il est fait une mention si honorable dans le premier tome de mon histoire. Je l'abordai avec de grandes démonstrations de respect, en disant : Serviteur au vénérable & discret seigneur Manuel Ordonnez, l'homme du monde le plus propre à conserver le bien des pauvres. A ces mots, il me regarda fixement, & me répondit que mes traits ne lui

étoient pas inconnus, mais qu'il ne pouvoit se rappeler où il m'avoit vu. Je n'en suis point étonné, repris-je. Il n'est pas surprenant que vous n'ayez pas fait attention à moi. J'allois chez vous dans le tems que vous aviez à votre service un de mes amis, nommé Fabrice Nunez. Ah ! je m'en souviens présentement, repartit l'administrateur avec un souris malin, à telles enseignes que vous étiez tous deux de bons enfans ; vous avez fait ensemble bien des tours de jeunesse. Eh ! qu'est-il devenu ce pauvre Fabrice ? Toutes les fois que je pense à lui, j'ai de l'inquiétude sur ses petites affaires.

C'est pour vous en apprendre des nouvelles, dis-je au seigneur Manuel, que j'ai pris la liberté de vous arrêter dans la rue. Fabrice est à Madrid, où il s'occupe à faire des œuvres mêlées. Qu'appellez-vous des œuvres mêlées, me répliqua-t-il ? cela me paroit équivoque. Je veux dire, lui repartis-je, qu'il écrit en vers & en prose. Il fait des comédies & des romans. En un mot, c'est un garçon qui a du génie, & qui est reçu fort agréablement dans les bonnes maisons. Mais, dit l'administrateur, comment est-il avec son boulanger ? Pas si bien, lui répondis-je, qu'avec les personnes de condition, entre nous, je ne le crois pas fort riche. Oh ! je n'en doute nullement, reprit Ordonnez. Qu'il fasse sa cour aux grands seigneurs tant

qu'il lui plaira, ses complaisances, ses flatteries, ses bassesses lui rapporteront encore moins que ses ouvrages. Je vous le prédis, vous le verrez un jour à l'hôpital.

Cela pourra bien être, lui répliquai-je ; la poësie en a amené là bien d'autres. Mon ami Fabrice auroit beaucoup mieux fait de demeurer attaché à votre seigneurie ; il rouleroit aujourd'hui sur l'or. Il seroit du moins fort à son aise, dit Manuel ; je l'aimois, & j'allois en l'élevant de poste en poste, lui procurer dans la maison des pauvres un établissement solide, lorsqu'il lui prit fantaisie de donner dans le bel esprit. L'insensé ! il composa une comédie qu'il fit représenter par des comédiens qui étoient dans cette ville ; la pièce réussit, & la tête tourna dès ce moment à l'auteur. Il se crut un nouveau Lope de Véga, & préférant la fumée des applaudissemens du public aux avantages réels que mon amitié lui préparoit, il me demanda son congé. Je voulus par compassion lui faire changer de sentiment, mais je ne pus le persuader. Je lui remontrai vainement qu'il laissoit l'os pour courir après l'ombre ; je ne pus retenir ce fou que la fureur d'écrire entraînoit. Il ne connoissoit pas son bonheur, ajouta l'administrateur. Le garçon que j'ai pris après lui, pour me servir, en peut rendre un bon témoignage : nable que Fabrice, avec moins d'es

uniquement appliqué qu'à bien s'acquitter de ses commissions, & qu'à me plaire. Aussi l'ai-je poussé comme il le méritoit; il remplit actuellement à l'hôpital deux emplois dont le moindre est plus que suffisant pour faire subsister un honnête homme chargé d'une grosse famille.

De Valladolid nous nous rendîmes en quatre jours à Oviédo, sans avoir fait en chemin aucune mauvaise rencontre, malgré le proverbe qui dit, que les voleurs sentent de loin l'argent des voyageurs. Il y auroit eu pourtant un assez beau coup à faire pour eux; & deux habitans seulement d'un souterrain nous auroient sans peine enlevé nos doublons; car je n'avois pas appris à la cour à devenir brave, & Bertrand, mon *Moço de mulas*, ne paroissoit pas d'humeur à se faire tuer pour défendre la bourse de son maître. Il n'y avoit que Scipion qui fût un peu spadassin.

Il étoit nuit quand nous arrivâmes dans la ville. Nous allâmes loger dans une hôtellerie, tout auprès de chez mon oncle le chanoine Gil Pérez. J'étois bien aise de m'informer dans quel état se trouvoient mes parens, avant que de me présenter devant eux, & pour le savoir, je ne pouvois mieux m'adresser qu'à l'hôte ou qu'à l'hôtesse de ce cabaret, que je connoissois pour des gens qui ne pouvoient ignorer les affaires de leurs voisins. En effet, l'hôte m'ayant reconnu après m'avoir envisagé

avec attention, s'écria; voici le fils du bon écuyer Blas de Santillane. Oui vraiment, dit l'hôtesse, c'est lui-même; je le reconnois bien. Il n'a presque point changé, c'est ce petit éveillé de Gil Blas, qui avoit plus d'esprit qu'il n'étoit gros. Il me semble que je le vois encore, qui vient avec sa bouteille chercher ici du vin pour le souper de son oncle.

Madame, lui dis-je, vous avez une heureuse mémoire; mais, de grâce, apprenez-moi des nouvelles de ma famille. Mon père & ma mère ne sont pas sans doute dans une agréable situation. Cela n'est que trop véritable, répondit l'hôtesse; dans quelqu' état fâcheux que vous puissiez vous les représenter, vous ne sauriez vous imaginer des personnes qui soient plus à plaindre. Le bon homme Gil Pérez est devenu paralytique de la moitié du corps, & n'ira pas loin, selon les apparences; votre père, qui demeure depuis peu chez ce chanoine, a une fluxion de poitrine, ou, pour mieux dire, il est dans ce moment entre la vie & la mort; & votre mère, qui ne se porte pas trop bien, est obligée de servir de garde à l'un & à l'autre. Telle est leur situation.

Sur ce rapport, qui me fit sentir que j'étois fils, je laissai Bertrand avec mon équipage à l'hôtellerie; & suivi de mon secrétaire, qui ne voulut point m'abandonner, je me rendis chez

mon oncle. D'abord que je parus devant ma mère, une émotion que je lui causai lui annonça ma présence avant que ses yeux eussent démêlé mes traits: Mon fils, me dit-elle tristement, après m'avoir embrassé, venez voir mourir votre père; vous venez assez à tems pour être frappé de ce cruel spectacle. En achevant ces paroles, elle me mena dans une chambre, où le malheureux Blas de Santillane, couché dans un lit qui marquoit bien la pauvreté d'un écuyer, touchoit à son dernier moment. Quoiqu'environné des ombres de la mort, il avoit encore quelque connoissance: Mon cher ami, lui dit ma mère, voici Gil Blas votre fils, qui vous prie de lui pardonner les chagrins qu'il vous a causés, & qui vous demande votre bénédiction. A ce discours, mon père ouvrit des yeux, qui commençoient à se fermer pour jamais; il les attacha sur moi, & remarquant, malgré l'accablement où il se trouvoit, que j'étois touché de sa perte, il fut attendri de ma douleur. Il voulut parler, mais il n'en eut pas la force. Je pris une de ses mains, & tandis que je la baignois de larmes, sans pouvoir prononcer un mot, il expira, comme s'il n'eut attendu que mon arrivée pour rendre le dernier soupir.

Ma mère étoit trop préparée à cette mort, pour s'en affliger sans modération; j'en fus

peut-être plus pénétré qu'elle, quoique mon père ne m'eût donné de sa vie la moindre marque d'amitié. Outre qu'il suffisoit pour le pleurer que je fusse son fils, je me reprochois de ne l'avoir point secouru ; & quand je pensois que j'avois eu cette dureté, je me regardois comme un monstre d'ingratitude, ou plutôt comme un parricide. Mon oncle, que je vis ensuite étendu sur un autre grabat, & dans un état pitoyable, me fit éprouver de nouveaux remords. Toutes les obligations que je lui avois vinrent s'offrir à mon esprit. Fils dénaturé, me dis-je à moi-même, considère pour ton supplice la misère où sont tes parens. Si tu leur avois fait quelque part du superflu des biens que tu possédois avant ta prison, tu leur aurois procuré des commodités que le revenu de la prébende ne peut leur fournir, & tu aurois peut-être prolongé la vie de ton père.

L'infortuné Gil Pérez étoit retombé en enfance. Il n'avoit plus de mémoire, plus de jugement. Il ne me servit de rien, de le presser entre mes bras,& de lui donner des témoignages de ma tendresse ; il n'y parut pas sensible Ma mère avoit beau lui dire que j'étois son neveu Gil Blas, il m'envisageoit d'un air imbécile sans répondre rien. Quand le sang & la reconnoissance ne m'auroient pas obligé à plaindre un oncle à qui je devois tant, je n'aurois pu m'en

défendre en le voyant dans une situation si digne de pitié.

Pendant ce tems-là, Scipion gardoit un morne silence, partageoit mes peines, & confondoit par amitié ses soupirs avec les miens. Comme je jugeai que ma mere après une si longue absence voudroit m'entretenir, & que la présence d'un homme qu'elle ne connoissoit pas pourroit la gêner, je le tirai à part, & lui dis: Va, mon enfant, va te reposer à l'hôtellerie, & me laisse ici avec ma mère. Nous allons avoir ensemble un entretien qui durera long-tems. La bonne dame, si tu restois avec nous, te croiroit peut-être de trop dans une conversation qui ne roulera que sur des affaires de famille. Scipion se retira de peur de nous contraindre, & j'eus effectivement avec ma mère un entretien qui dura toute la nuit. Nous nous rendîmes mutuellement un compte fidèle de ce qui nous étoit arrivé à l'un & à l'autre, depuis ma sortie d'Oviédo. Elle me fit un ample détail des chagrins qu'elle avoit essuyés dans les maisons, où elle avoit été duègne, & me dit là-dessus une infinité de choses que je n'aurois pas été bien aise que mon secrétaire eût entendues, quoique je n'eusse rien de caché pour lui. Avec tout le respect que je dois à la mémoire de ma mère, la dame étoit prolixe dans ses récits; elle m'auroit fait grâce

des trois quarts de son histoire, si elle eût supprimé les circonstances inutiles.

Elle finit enfin sa narration, & je commençai la mienne. Je passai légèrement sur toutes mes aventures; mais lorsque je parlai de la visite que le fils de Bertrand Muscada, épicier d'Oviédo, m'étoit venu faire à Madrid, je m'étendis fort sur article. Je vous l'avouerai, dis-je à ma mère, je reçus très-mal ce garçon, qui, pour s'en venger, vous aura fait sans doute un affreux portrait de moi. Il n'y a pas manqué, répondit elle. Il vous trouva, nous dit-il, si fier de la faveur du premier ministre de la monarchie, qu'à peine daignâtes-vous le reconnoître; & quand il vous détailla nos misères, vous l'écoutâtes d'un air glacé. Comme les pères & les mères, ajouta-t-elle, cherchent toujours à excuser leurs enfans, nous ne pumes croire que vous eussiez un si mauvais cœur. Votre arrivée à Oviédo justifie la bonne opinion que nous avions de vous, & la douleur dont je vous vois saisi, achève de faire votre apologie.

Vous jugez de moi trop favorablement, lui répliquai-je; il y a du vrai dans le rapport du jeune Muscada. Lorsqu'il vint me voir, je n'étois occupé que de ma fortune; & l'ambition, qui me dominoit, ne me permettoit guère de penser à mes parens. Il ne faut donc pas

s'étonner si dans cette disposition je fis un accueil peu gracieux à un homme, qui m'abordant d'un air grossier, me dit brutalement qu'ayant appris que j'étois plus riche qu'un juif, il venoit me conseiller de vous envoyer de l'argent, attendu que vous en aviez grand besoin ; il me reprocha même dans des termes peu mesurés mon indifférence pour ma famille. Je fus choqué de sa franchise, & perdant patience, je le poussai par les épaules hors de mon cabinet. Je conviens que j'eus tort dans cette rencontre ; j'aurois dû faire réflexion que ce n'étoit pas votre faute, si l'épicier manquoit de politesse, & que son conseil ne laissoit pas d'être bon à suivre, quoiqu'il eût été donné malhonnêtement.

C'est ce que je me représentai un moment après que j'eus chassé Muscada. Malgré la colère qui me dominoit, la voix du sang se fit entendre ; je me rappelai tous mes devoirs envers mes parens ; & rougissant de honte de les remplir si mal, je sentis des remords dont je ne puis néanmoins me faire honneur auprès de vous, puisqu'ils furent bientôt étouffés par l'avarice & l'ambition. Mais dans la suite ayant été enfermé par ordre du roi dans la tour de Ségovie, j'y tombai dangereusement malade, & c'est cette heureuse maladie qui vous a rendu votre fils. Oui, c'est cette maladie

& ma prison qui ont fait reprendre à la nature tous ses droits, & qui m'ont entièrement détaché de la cour. Je suis revenu de cette vie tumultueuse. Je ne respire plus que la solitude, & je ne suis venu aux Asturies que pour vous prier de vouloir bien partager avec moi les douceurs d'une vie retirée. Si vous ne rejetez pas ma prière, je vous conduirai à une terre que j'ai dans le royaume de Valence, & nous vivrons là très-commodément. Vous jugez bien que je me proposois d'y mener aussi mon père ; mais puisque le Ciel en a ordonné autrement, que j'aye du moins la satisfaction de posséder chez moi ma mère, & de pouvoir réparer par toutes les attentions imaginables le tems que j'ai passé à lui être inutile.

Je vous sais très-bon gré de vos louables intentions, me dit alors ma mère, & je m'en irois avec vous sans balancer, si je n'y trouvois des difficultés ; je n'abandonnerai pas votre oncle mon frère dans l'état où il est ; & je suis trop accoutumée à ce pays-ci pour m'en éloigner. Cependant, comme la chose merite d'être mûrement examinée, je veux y rêver à loisir. Ne nous occupons présentement que du soin des funérailles de votre père. Chargeons-en, lui dis-je, ce jeune homme que vous avez vu avec moi ; c'est mon secrétaire, il a de l'esprit & du zèle ; nous pouvons nous en reposer sur lui.

A peine eus-je prononcé ces paroles, que Scipion revint ; il étoit déjà jour. Il nous demanda si nous n'avions pas besoin de son ministère dans l'embarras où nous étions. Je répondis qu'il arrivoit fort à propos pour recevoir un ordre que j'avois à lui donner. Dès qu'il sut de quoi il s'agissoit : Cela suffit, me dit-il, j'ai déjà toute cette cérémonie arrangée dans ma tête ; vous pouvez vous en fier à moi. Prenez garde, lui dit ma mère, de faire un enterrement qui ait un air pompeux. Il ne sauroit être trop modeste pour mon epoux, que toute la ville a connu pour un écuyer des plus mal-aisés. Madame, repartit Scipion, quand il auroit été encore plus pauvre, je n'en rebattrois pas deux maravédis. Je ne regarde là dedans que mon maître. Il a été favori du duc de Lerme, son père doit être enterré noblement.

J'approuvai le dessein de mon secrétaire. Je lui recommandai même de ne point épargner l'argent ; un reste de vanité, que je conservois encore, se réveilla dans cette occasion. Je me flattai qu'en faisant de la dépense pour un père qui ne me laissoit aucun héritage, je ferois admirer mes manières généreuses. De son côté, ma mère, quelque contenance de modestie qu'elle affectât, n'étoit point fâchée que son mari fût inhumé avec éclat. Nous

donnâmes donc carte blanche à Scipion, qui, sans perdre de tems, alla prendre toutes les mesures nécessaires pour rendre les funérailles superbes.

Il n'y réussit que trop bien. Il fit des obseques si magnifiques, qu'il révolta contre moi la ville & les fauxbourgs ; tous les habitans d'Oviédo, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, furent choqués de mon ostentation, & firent là-dessus des glosses peu honorables pour moi. Ce ministre fait à la hâte, disoit l'un, a de l'argent pour enterrer son père, mais il n'en avoit point pour le nourrir. Il auroit mieux valu, disoit l'autre, qu'il eût fait plaisir à son père vivant, que de lui faire tant d'honneur après sa mort. Enfin, les coups de langue ne me furent point épargnés ; chacun lança son trait. Ils n'en demeurèrent pas là ; ils nous insultèrent Scipion, Bertrand & moi, quand nous sortîmes de l'église ; ils nous chargèrent d'injures, nous accablèrent de huées, & conduisirent Bertrand à l'hôtellerie à coups de pierres. Pour dissiper la canaille, qui s'étoit attroupée devant la maison de mon oncle, il fallut que ma mère se montrât, & protestât publiquement qu'elle étoit contente de moi. Il y en eut d'autres qui coururent au cabaret où étoit ma chaise, dans le dessein de la briser ; ce qu'ils auroient fait indubitablement, si l'hôte

& l'hôtesse n'eussent trouvé moyen d'appaiser ces esprits furieux, & de les détourner de leur résolution.

Tous ces affronts qu'on me faisoit, & qui étoient autant d'effets des discours que le jeune épicier avoit tenus de moi dans la ville, m'inspirèrent tant d'aversion pour mes compatriotes, que je me déterminai à quitter bientôt Oviédo, où sans cela j'aurois fait peut-être un assez long séjour. Je le déclarai tout net à ma mère, qui se sentant elle-même très-mortifiée de l'accueil dont le peuple m'avoit régalé, ne s'opposa point à un prompt départ. Il ne fut plus question que de savoir de quelle sorte j'en userois avec elle. Ma mère, lui dis-je, puisque mon oncle a besoin de votre assistance, je ne vous presserai plus de m'accompagner ; mais comme il ne paroit pas éloigné de sa fin, promettez-moi de venir me rejoindre à ma terre aussitôt-qu'il ne sera plus. J'attends de vous cette marque d'affection.

Je ne vous ferai point cette promesse, répondit ma mère, car je ne la tiendrois pas. Je veux passer le reste de mes jours dans les Asturies, & dans une parfaite indépendance. Ne serez-vous pas toujours, lui répliquai je, maîtresse absolue dans mon château ? Je n'en sais rien, repartit-elle ; vous n'avez qu'a devenir amoureux de quelque petite fille ; vous l'épouserez ;

elle sera ma bru ; je serai sa belle mère, nous ne pourrons vivre ensemble. Vous prévoyez, lui dis-je, les malheurs de trop loin. Je n'ai aucune envie de me marier ; mais quand la fantaisie m'en prendroit, je vous réponds, que j'obligerois bien ma femme à se soumettre aveuglément à vos volontés. C'est me répondre témerairement, reprit ma mère ; & je demanderois caution de la caution. Je ne voudrois pas même jurer que, dans nos brouilleries, vous ne prissiez plutôt le parti de votre femme que le mien, quelque tort qu'elle pût avoir.

Vous parlez à merveille, madame, s'écria mon secrétaire, en se mêlant à la conversation : je crois, comme vous, que les brus dociles sont bien rares. Cependant pour vous accorder vous & mon maître, puisque vous voulez absolument demeurer, vous dans les Asturies, & lui dans le royanme de Valence, il faut qu'il vous fasse une pension de cent pistoles, que je vous apporterai ici tous les ans. Par ce moyen la mère & le fils vivront fort satisfaits à deux cens lieues l'un de l'autre. Les deux parties intéressées approuvèrent la convention proposée ; après quoi je payai la première année d'avance ; & je sortis d'Oviédo le lendemain avant le jour, de peur d'être traité par la populace comme un saint Etienne. Telle fut la réception que l'on me fit dans ma patrie

Belle leçon pour les hommes du commun, qui, après s'être enrichis hors de leurs pays, y veulent retourner pour y faire les gens d'importance.

Nous prîmes le chemin de Léon, ensuite celui de Palencia, & continuant notre voyage à petites journées, nous arrivâmes au bout de la dixième à la ville de Ségorbe, d'où le lendemain dans la matinée nous nous rendîmes à ma terre, qui n'en est éloignée que de trois lieues. A mesure que nous nous en approchions, je prenois plaisir à voir mon secrétaire observer avec beaucoup d'attention tous les châteaux qui s'offroient à sa vue, à droite & à gauche dans la campagne. Lorsqu'il en appercevoit un de grande apparence, il ne manquoit pas de me dire en me le montrant du doigt : Je voudrois bien que ce fût là notre retraite.

Je ne sais, lui dis-je, mon ami, quelle idée tu as de notre habitation ; mais si tu t'imagines que c'est une maison magnifique, une terre de grand seigneur, je t'avertis que tu te trompes furieusement.

Si tu veux n'être pas la dupe de ton imagination, représente toi la petite maison qu'Horace avoit dans le pays des Sabins près de Tibur, & qui lui fut donnée par Mécénas. Don Alphonse m'a fait à peu près le même présent. Tant pis, s'écria Scipion. Je ne dois

donc m'attendre qu'à voir une chaumière. Ce n'en est pas tout à fait une, lui répondis-je ; mais souviens-toi, que je t'en ai toujours fait une description très-modeste ; & dès ce moment, tu peux juger par toi-même si j'en ai fait une fidèle peinture. Jette les yeux du côté du Guadalaviar, & regarde sur ses bords auprès de ce hameau de neuf à dix feux, cette maison qui a quatre petits pavillons ; c'est mon château.

Comment ! dit alors mon secrétaire, d'un ton de voix admiratif ; c'est un bijou que cette maison ! Outre l'air de noblesse que lui donnent ses pavillons, on peut dire qu'elle est bien située, bien bâtie & entourée de pays plus charmans que les environs même de Séville, appelés par excellence le Paradis Terrestre. Quand nous aurions choisi ce séjour, il ne seroit pas plus de mon goût. Une rivière l'arrose de ses eaux ; un bois épais prête son ombrage, quand on veut se promener au milieu du jour. L'aimable solitude ! Ah, mon cher maître, nous avons bien la mine de demeurer ici long-tems ! Je suis ravi, lui dis-je, que tu fois content de notre asyle, dont tu ne connois pas encore tous les agrémens.

En nous entretenant de cette sorte, nous nous avançâmes vers la maison, dont la porte nous fut ouverte, aussi-tôt que Scipion eut dit

que c'étoit le seigneur Gil Blas de Santillane, qui venoit prendre possession de son château. A ce nom, si respecté des personnes qui l'entendirent prononcer, on laissa entrer ma chaise dans une grande cour, où je mis pied à terre; puis m'appuyant pesamment sur Scipion, & faisant le gros dos, je gagnai une salle, où je fus à peine arrivé que sept à huit domestiques parurent. Ils me dirent qu'ils venoient me présenter leurs hommages comme à leur nouveau patron; que Don César & Don Alphonse de Leyva les avoient choisis pour me servir, l'un en qualité de cuisinier, l'autre d'aide de cuisine, un autre de marmition, celui-ci de portier, & ceux-là de laquais, avec défense de recevoir de moi aucun argent, ces deux seigneurs prétendant faire tous les frais de mon ménage. Le cuisinier, nommé maître Joachim, étoit le principal de ces domestiques, & portoit la parole. Il me dit qu'il avoit fait une ample provision de toutes sortes d'excellens vins; & que pour la bonne chère, il espéroit qu'un Garçon comme lui, qui avoit été six ans cuisinier de monseigneur l'archevêque de Valence, sauroit composer des ragoûts qui piqueroient ma sensualité. Je vais, ajouta-t-il, me préparer à vous donner un échantillon de mon savoir faire. Promenez vous, seigneur, en attendant le dîner; visitez votre château; voyez si vous

le trouvez en état d'être habité par votre seigneurie.

Je laisse à penser si je négligeai cette visite; & Scipion, encore plus curieux que moi de la faire, m'entraîna de chambre en chambre. Nous parcourûmes toute la maison, depuis le haut jusqu'en bas; il n'échappa pas, du moins à ce que nous crûmes, le moindre endroit à notre curiosité intéressée; & j'eus par tout occasion d'admirer la bonté que Don César & son fils avoient pour moi. Je fus frappé, entre autres choses, de deux appartemens qui étoient aussi bien meublés qu'ils pouvoient l'être sans magnificence. Dans l'un il y avoit une tapisserie des Pays-Bas, avec un lit & des chaises de velours, le tout propre encore, quoique fait du tems que les Maures occupoient le royaume de Valence. Les meubles de l'autre appartement étoient dans le même goût; c'étoit une vieille tenture de damas de Gènes jaune, avec un lit & des fauteuils de la même étoffe, garnis de franges de soie bleue. Tous ces effets, qui dans une inventaire auroient été peu prisés, paroissoient là très-considérables.

Après avoir bien examiné toutes ces choses, nous revînmes mon secrétaire & moi dans la salle, où étoit dressée une table sur laquelle étoient deux couverts. Nous nous y assîmes, & dans le moment on nous servit une *olla*

podrida si délicieuse, que nous plaignîmes l'archevêque de Valence, de n'avoir plus le cuisinier qui l'avoit faite. Nous avions à la vérité beaucoup d'appétit, ce qui ne nous la faisoit pas trouver mauvaise. A chaque morceau que nous mangions, mes laquais de nouvelle date nous présentoient de grand verres, qu'ils remplissoient jusqu'aux bords d'un vin de la Manche exquis. Scipion en étoit charmé, mais n'osant devant eux faire éclater la satisfaction intérieure qu'il ressentoit, il me le témoignoit par des regards parlans, & je lui faisois connoître par les miens que j'étois aussi content que lui. Un plat de rôti composé de deux cailles grasses, qui flanquoient un petit levraut d'un fumet admirable, nous fit quitter le pot pourri, & acheva de nous rassasier. Lorsque nous eûmes mangé comme des affamés, & bu à proportion, nous nous levâmes de table pour aller au jardin, faire voluptueusement la sieste dans quelque endroit frais & agréable.

Si mon secrétaire avoit paru jusques-là fort satisfait de ce qu'il avoit vu, il le fut encore davantage quand il vit le jardin. Il le trouva comparable à celui de l'Escurial. Il est vrai que Don César; qui venoit de tems en tems à Llyrias, prenoit plaisir à le faire cultiver & embellir. Toutes les allées bien sablées &

bordées d'orangers, un grand bassin de marbre blanc, au milieu duquel un lion de bronze vomissoit de l'eau à gros bouillons, la beauté des fleurs, la diversité des fruits, tous ces objets ravirent Scipion ; mais il fut particulièrement enchanté d'une longue allée, qui conduisoit en descendant toujours au logement du fermier, & que des arbres touffus couvroient de leur épais feuillage. En faisant l'éloge d'un lieu si propre à servir d'asyle contre la chaleur, nous nous y arrêtâmes & nous nous assîmes au pied d'un ormeau, où le sommeil eut peu de peine à surprendre deux gaillards qui venoient de bien dîner.

Nous nous réveillâmes en sursaut deux heures après, au bruit de plusieurs coups d'escopettes, qui se firent entendre si près de nous, que nous en fûmes effrayées. Nous nous levâmes brusquement ; & pour nous informer de la cause de ce bruit, nous nous rendîmes à la maison du fermier. Nous y trouvâmes huit ou dix villageois, tous habitans, du hameau, qui s'étant assemblés là, tiroient & dérouilloient leurs armes à feu pour célébrer mon arrivée, dont ils venoient d'être avertis. Ils me connoissoient la plupart, pour m'avoir vu plus d'une fois dans le château exercer l'emploi d'intendant. Ils ne m'apperçurent pas plutôt, qu'ils crièrent tous ensemble : Vive notre nouveau seigneur!

qu'il soit le bien venu à Llyrias. Ensuite ils rechargèrent leurs escopettes, & me régalèrent d'une décharge générale. Je leur fis l'accueil le plus gracieux qu'il me fut possible, avec gravité pourtant, ne jugeant pas devoir trop me familiariser avec eux. Je les assurai de ma protection. Je leur lâchai même une vingtaine de pistoles, & ce ne fut pas, je crois, celle de mes manières qui leur plut le moins. Après cela, je leur laissai la liberté de jeter encore de la poudre au vent, & je me retirai avec mon secrétaire dans le bois, où nous nous promenâmes jusqu'à la nuit, sans nous lasser de voir des arbres, tant la possession d'un bien nouvellement acquis avoit d'abord de charmes pour nous.

Le cuisinier, l'aide de cuisine & le marmiton, n'étoient pas oisifs pendant ce tems-là, ils travailloient à nous préparer un repas supérieur à celui que nous avions fait ; & nous fûmes dans le dernier étonnement, lorsqu'étant entrés dans la même salle où nous avions dîné, nous vîmes mettre sur la table un plat de quatre perdreaux rôtis, avec un civet de lapin d'un côté, & un chapon en ragoût de l'autre. Ils nous servirent ensuite pour entremêts des oreilles de cochon, des poulets marinés & du chocolat à la crême. Nous bûmes copieusement du vin de Lucène, & de plusieurs autres

sortes de vins delicieux ; & quand nous sentimes que nous ne pouvions boire davantage sans exposer notre santé, nous songeâmes à nous aller coucher. Alors mes laquais prenant des flambeaux, me conduisirent au plus bel appartement, où ils s'empressèrent à me déshabiller ; mais quand ils m'eurent donné ma robe de chambre & mon bonnet de nuit, je les renvoyai, en leur disant d'un air de maître : Retirez vous, messieurs, je n'ai pas besoin de vous pour le reste.

Je les fis sortir tous ; & retenant Scipion pour m'entretenir un peu avec lui, nous commençâmes par nous réjouir de l'heureux état où nous nous trouvions. On ne peut exprimer la joie que mon secrétaire fit éclater : Eh bien ! lui dis-je, mon ami, que pense-tu du traitement qu'on me fait par ordre des seigneurs de Leyva ? Je pense, me répondit-il, qu'on ne peut vous en faire un meilleur ; je souhaite seulement que cela soit de longue durée. Je ne le souhaite pas moi, lui répliquai-je ; il ne me convient pas de souffrir que mes bienfaiteurs fassent pour moi tant de dépense ; ce seroit abuser de leur générosité. De plus, je ne m'accommoderois point de valets aux gages d'autrui ; je croirois n'être pas dans ma maison. D'ailleurs, je ne suis point venu ici pour vivre avec tant de fracas. Quelle folie ! Avons-nous besoin d'

si grand nombre de domestiques ? non, il ne nous faut avec Bertrand qu'un cuisinier, un marmiton & un laquais. Cela nous suffira. Quoique mon secrétaire n'eût pas été fâché de subsister toujours aux dépens du gouverneur de Valence, il ne combattit point ma délicatesse là dessus ; & se conformant à mes sentimens, il approuva la réforme que je voulois faire. Cela étant décidé, il sortit de mon appartement, & se retira dans le sien.

J'achevai de me déshabiller, & je me mis au lit, où ne me sentant aucune envie de dormir, je m'abandonnai à mes réflexions. Je me représentai l'amitié dont les seigneurs de Leyva payoient l'attachement que j'avois pour eux ; & pénétré des nouvelles marques qu'ils m'en donnoient, je pris la résolution de les aller trouver dès le lendemain, pour satisfaire l'impatience que j'avois de les en remercier. Je me faisois aussi par avance un plaisir de revoir Séraphine ; mais ce plaisir n'étoit pas pur ; je ne pouvois penser sans peine que j'aurois en même-tems à soutenir les regards de la dame Lorença Séphora, qui, se souvenant peut-être encore de l'aventure du soufflet, ne seroit pas fort aise de me revoir. L'esprit fatigué de toutes ces idées différentes, je m'assoupis enfin, & ne me réveillai le jour suivant qu'après le lever du soleil.

Je fus bientôt sur pied ; & tout occupé du voyage que je méditois, je m'habillai à la hâte. Comme j'achevois de m'ajuster, mon secrétaire entra dans ma chambre. Scipion, lui dis-je, tu vois un homme qui se dispose à partir pour Valence. Je ne puis aller trop tôt saluer les seigneurs à qui je dois ma petite fortune ; chaque moment que je diffère à m'acquitter de ce devoir, semble m'accuser d'ingratitude. Pour toi, mon ami, je te dispense de m'accompagner, demeure ici pendant mon absence, je reviendrai te joindre au bout de huit jours. Allez, monsieur, répondit-il, faites bien votre cour à Don Alphonse & à son père ; ils me paroissent sensibles au zèle qu'on a pour eux, & très-reconnoissans des services qu'on leur a rendus ; les personnes de qualité de ce caractère-là sont si rares, qu'on ne peut assez les ménager. Je fis avertir Bertrand de se tenir prêt à partir ; & tandis qu'il préparoit les mules, je pris mon chocolat. Ensuite je montai dans ma chaise, après avoir recommandé à mes gens de regarder Scipion comme un autre moi-même, & de suivre ses ordres ainsi que les miens.

Je me rendis à Valence en moins de quatre heures ; j'allai descendre tout droit aux écuries du gouverneur. J'y laissai mon équipage, & je me fis conduire à l'appartement de ce seigneur, qui y étoit alors avec Don César son

père. J'ouvris la porte sans façon, j'entrai, &, les abordant tous deux avec respect : Les valets, leur dis-je, ne se font point annoncer à leurs maîtres ; voici un de vos anciens serviteurs, qui vient vous rendre ses devoirs. A ces mots, je voulus me prosterner devant eux ; mais ils m'en empêchèrent & m'embrassèrent l'un & l'autre avec tous les témoignages d'une véritable affection. Eh bien ! mon cher Santillane, me dit Don Alphonse, avez-vous été à Llyrias prendre possession de votre terre ? Oui, seigneur, lui répondis-je ; & je vous prie de trouver bon que je vous la rende. Pourquoi donc cela ? répliqua-t-il ; a-t-elle quelque désagrément qui vous en dégoûte ? Non, par elle-même, lui repartis-je ; au contraire, j'en suis enchanté ; tout ce qui m'en déplaît, c'est d'y voir des cuisiniers d'archevêque, avec trois fois plus de domestiques qu'il ne m'en faut, & qui ne servent là qu'à vous faire faire une dépense aussi considérable qu'inutile.

Si vous eussiez, dit Don César, accepté la pension de deux mille ducats que nous vous offrîmes à Madrid, nous nous serions contentés de vous donner le château tel qu'il est, mais vous savez que vous la refusâtes ; & nous avons cru devoir faire en récompense ce que nous avons fait. C'en est trop, lui répondis-je, votre bonté doit s'en tenir au don de cette

terre, qui a de quoi combler mes désirs. Vous dirai-je tout ce que j'en pense ? Indépendamment de ce qu'il vous en coûte, pour entretenir tant de monde, je vous proteste que ces gens-là me gênent & m'incommodent. En un mot, ajoutai-je, messeigneurs, reprenez votre bien, ou daignez m'en laisser jouir à ma volonté. Je prononçai d'un air si vif ces dernières paroles, que le père & le fils, qui ne prétendoient nullement me contraindre, me permirent enfin d'en user comme il me plairoit dans mon château.

Je les remerciois de m'avoir accordé cette liberté, sans laquelle je ne pouvois être heureux, lorsque Don Alphonse m'interrompit, en me disant : Mon cher Gil Blas, je vous veux présenter à une dame, qui sera bien aise de vous voir. En parlant de cette sorte, il me prit par la main, & me mena dans l'appartement de Séraphine, qui poussa un cri de joie en m'appercevant. Madame, lui dit le gouverneur, je crois que l'arrivée de notre ami Santillane à Valence ne vous est pas moins agréable qu'à moi. C'est de quoi, répondit elle, il doit être bien persuadé ; le tems ne m'a point fait perdre le souvenir du service qu'il m'a rendu ; & j'ajoute à la reconnoissance que j'en ai, celle que je dois à un homme à qui vous avez obligation. Je dis à madame la

gouvernante, que je n'étois que trop payé du péril que j'avois partagé avec ses libérateurs, en exposant ma vie pour elle, & après force complimens de part & d'autre, Don Alphonse m'emmena hors de l'appartement de Séraphine. Nous rejoignimes Don César, que nous trouvâmes dans une salle avec plusieurs personnes de qualité, qui venoient dîner chez lui.

Tous ces messieurs me saluèrent fort poliment; ils me firent d'autant plus de civilités que Don César leur dit que j'avois été un des principaux secrétaires du duc de Lerme. Peut-être même que la plupart d'entre eux n'ignoroient pas que c'étoit par mon crédit que Don Alphonse avoit obtenu le gouvernement du royaume de Valence; car tout se sait. Quoiqu'il en soit, quand nous fûmes à table, on ne parla que du nouveau cardinal; les uns en faisoient ou affectoient d'en faire de grands éloges; & les autres ne lui donnoient que des louanges ironiques. Je jugeai bien qu'ils vouloient par là m'engager à me répandre sur le compte de son éminence, & à les égayer à ses dépens. Je me l'imaginai du moins, & je ne fus pas peu tenté de dire ce que j'en pensois; mais je retins ma langue; & cette petite victoire, que je remportai sur moi, me fit passer dans l'esprit de la compagnie pour un garçon fort discret.

Les convives après le dîner se retirèrent chez eux pour faire la sieste ; Don César & son fils pressés de la même envie, s'enfermèrent dans leurs appartemens.

Pour moi, plein d'impatience de voir une ville dont j'avois souvent entendu vanter la beauté, je sortis du palais du gouverneur dans le dessein de me promener dans les rues. Je rencontrai à la porte un homme qui vint d'un air respectueux m'aborder en me disant : Le seigneur de Santillane veut bien me permettre de le saluer. Je lui demandai qui il étoit. Je suis, répondit-il, valet de chambre de Don César. J'étois un de ses laquais dans le tems que vous étiez son intendant ; je vous faisois régulièrement tous les matins ma cour, & vous aviez bien des bontés pour moi. Je vous informois de ce qui se passoit au logis. Vous souvient-il, par exemple, qu'un jour je vous appris que le chirurgien du village de Leyva s'introduisoit secrétement dans la chambre de la dame Lorença Séphora ? C'est ce que je n'ai point oublié, lui répliquai-je ; mais à propos de cette duègne, qu'est-elle devenue ? Hélas ! repartit-il, la pauvre créature après votre départ tomba en langueur, & mourut plus regrettée de Séraphine que de Don Alphonse, qui parut peu touché de sa mort.

Le valet de chambre de Don César, m'ayant instruit ainsi de la triste fin de Séphora, me fit

des excuses de m'avoir arrêté, & me laissa continuer mon chemin. Je ne pus m'empêcher de soupirer, en me rappelant cette duègne infortunée ; & m'attendrissant sur son sort, je m'imputai son malheur, sans songer que c'étoit plutôt à son cancer qu'à mon mérite qu'on devoit l'attribuer.

J'observois avec plaisir tout ce qui me sembloit digne d'être remarqué dans la ville. Le palais de marbre de l'archevêché occupa mes yeux agréablement, aussi bien que les beaux portiques de la bourse ; mais une grande maison, que j'apperçus, & dans laquelle il entroit beaucoup de monde, attira toute mon attention. Je m'en approchai pour apprendre pourquoi je voyois-là un si grand concours d'hommes & de femmes ; & bientôt je fus au fait en lisant ces paroles écrites en lettres d'or, sur une table de marbre noir, qu'il y avoit au dessus de la porte ; *La* Posada de los Representantes.* Et les comédiens marquoient dans leur affiche qu'ils joueroient ce jour-là, pour la première fois, une tragédie nouvelle de Don Gabriel Triaquéro.

Je m'arrêtai quelques momens à la porte, pour considérer les personnes qui entroient. J'en remarquai de toutes les façons. Je vis des cavaliers de bonne mine, & richement habillés, & des figues aussi plates que mal

* Les comédiens.

vêtues. J'apperçus des dames titrées qui descendoient de leurs carrosses, pour aller occuper les loges qu'elles avoient fait retenir, & des aventurières qui alloient amorcer des dupes. Ce concours confus de toute sorte de spectateurs, m'inspira l'envie d'en augmenter le nombre. Comme je me disposois à prendre un billet pour entrer, le gouverneur & son épouse arrivèrent. Ils me démêlèrent dans la foule, & m'ayant fait appeler, ils m'entraînèrent dans leur loge, où je me plaçai derrière eux, de manière que je pouvois facilement parler à l'un & à l'autre.

Je trouvai la salle remplie de monde depuis le haut jusqu'en bas, un parterre très-serré, & un théâtre chargé de chevaliers des trois ordres militaires. Voilà, dis-je, à Don Alphonse, un nombreuse assemblée. Il ne faut pas vous en étonner, me répondit-il; la tragédie qu'on va représenter est de la composition de Don Gabriel Triaquéro, surnommé le Poëte à la mode. Dès que l'affiche des comédiens annonce une nouveauté de cet auteur, toute la ville de Valence, est en l'air; les hommes ainsi que les femmes ne s'entretiennent que de cette pièce; toutes les loges sont retenues, & le jour de la première représentation on se tue à la porte pour entrer, quoique toutes les places soient au double, à la reserve du parterre, qu'on respecte

trop pour oser le mettre de mauvaise humeur. Quelle rage! dis-je au gouverneur; cette vive curiosité du public, cette furieuse impatience qu'il a d'entendre tout ce que Don Gabriel produit de nouveau, me donne une haute idée du génie de ce poëte.

Dans cet endroit de notre conversation les acteurs parurent. Nous cessâmes aussi-tot de parler pour les écouter avec attention. Les applaudissemens commencèrent dès la protase; à chaque vers c'étoit un *brouhaha*, & à la fin de chaque acte un battement de mains à faire croire que la salle s'abîmoit. Après la pièce, on me montra l'auteur, qui alloit de loge en loge présenter modestement sa tête aux lauriers, dont les seigneurs & les dames se préparoient à la couronner.

Nous retournâmes au palais du gouverneur, où bientôt arrivèrent trois ou quatre chevaliers. Il vint aussi deux vieux auteurs estimés dans leur genre, avec un gentilhomme de Madrid, qui avoit de l'esprit & du goût. Ils avoient tous été à la comédie. Il ne fut question pendant le souper que de la pièce nouvelle. Messieurs, dit un chevalier de S. Jacques, que pensez-vous de cette tragédie! N'en êtes-vous pas affectés comme moi? N'est-ce pas-là ce qui s'appelle un ouvrage achevé? pensées sublimes, tendres sentimens,

versification virile, rien n'y manque. En un mot, c'est un poëme sur le ton de la bonne compagnie. Je ne crois pas que personne en puisse penser autrement, dit un cavalier d'Alcantara. Cette pièce est pleine de tirades qu'Apollon semble avoir dictées, & de situations filées avec un art infini. Je m'en rapporte à monsieur, ajouta-t-il, en adressant la parole au gentilhomme Castillan ; il me paroît connoisseur, je parie qu'il est de mon sentiment. Ne pariez point, monsieur le chevalier, lui répondit le gentilhomme avec un souris malin. Je ne suis pas de ce pays-ci ; nous ne décidons point à Madrid si promptement. Bien loin de juger d'une pièce que nous entendons pour la première fois, nous nous défions de ses beautés, tant qu'elle n'est que dans la bouche des acteurs ; quelque bien affectés que nous en soyons, nous suspendons notre jugement jusqu'à ce que nous l'ayons lue ; & véritablement, elle ne nous fait pas toujours sur le papier le même plaisir qu'elle nous a fait sur la scène.

Nous examinons donc scrupuleusement, poursuivit-il, un poëme avant que de l'estimer; la réputation de son auteur, quelque grande qu'elle puisse être, ne peut nous éblouir. Quand Lope de Véga même & Caldéron donnoient des nouveautés, ils trouvoient des juges sévères dans leurs admirateurs, qui ne les ont

élevés au comble de la gloire, qu'après avoir jugé qu'ils en étoient dignes.

Oh ! interrompit le chevalier de saint Jaques, nous ne sommes pas si timides que messieurs les Castillans. Nous n'attendons point pour décider qu'une pièce soit imprimée. Dès la première représentation nous en connoissons tout le prix. Il suffit que nous sachions que c'est une production de Don Gabriel, pour être persuadés qu'elle est sans défaut. Les ouvrages de ce poëte doivent servir d'époque à la naissance du bon goût. Les Lope & les Caldéron n'étoient que des apprentifs en comparaison de ce grand maître du théâtre. Le gentilhomme, qui regardoit Lope & Caldéron comme les Sophocles & les Euripides des Espagnols, fut choqué de ce discours téméraire. Quel sacrilège dramatique ! s'écria-t-il, d'un ton animé. Puisque vous m'obligez, messieurs, à juger sur une première représentation, je vous dirai que je ne suis pas content de la tragédie nouvelle de votre Don Gabriel. C'est un poëme farci de traits plus brillans que solides. Les trois quarts des vers sont mauvais ou mal rimés, les caractères mal formés ou mal soutenus, & les pensées souvent très-obscures.

Les deux auteurs qui étoient à table, & qui par une retenue aussi louable que rare, n'avoient

rien dit, de peur d'être soupçonnés de jalousie, ne purent s'empêcher d'applaudir des yeux au sentiment du gentilhomme ; ce qui me fit juger que leur silence étoit moins un effet de la perfection de l'ouvrage que de leur politique. Pour les chevaliers, ils recommencèrent à louer Don Gabriel. Ils le placèrent même parmi les dieux. Cette apothéose extravagante, & cette aveugle idolâtrie firent perdre patience au Castillan, qui levant les mains au ciel, s'écria tout à coup comme par enthousiasme : O divin Lope de Véga, rare & sublime génie, qui avez laissé un espace immense entre vous & les Gabriels qui voudront vous atteindre ! & vous, moëlleux Caldéron, dont la douceur est inimitable, ne craignez point tous deux que vos autels soient abattus par ce nouveau nourrisson des muses. Il sera bienheureux, si la postérité dont vous ferez les délices, comme vous faites les nôtres, entend parler de lui.

Cette plaisante apostrophe, à laquelle personne ne s'étoit attendu, fit rire toute la compagnie, qui se leva de table en belle humeur, & s'en alla. On me conduisit par ordre de Don Alphonse à l'appartement qui m'avoit été préparé. J'y trouvai un bon lit, où ma seigneurie, s'étant couchée, s'endormit, en déplorant, aussi-bien que le gentilhomme Castillan, l'injustice que les ignorans faisoient à Lope & à Caldéron.

Comme je n'avois pu voir toute la ville le jour précédent, je me levai & je sortis le lendemain dans l'intention de m'y promener encore. J'apperçus dans la rue un Chartreux, qui sans doute alloit vaquer aux affaires de sa communauté. Il marchoit les yeux baissés, & il avoit l'air si dévot, qu'il s'attiroit les regards de tout le monde. Il passa fort près de moi, & je crus voir en lui Don Raphaël, cet aventurier qui tient une place si honorable dans les deux premiers volumes de mon histoire.

Je fus si étonné de cette rencontre, qu'au lieu d'aborder le moine, je demeurai immobile pendant quelques momens, ce qui lui donna le tems de s'éloigner de moi. Vit-on jamais, dis-je en moi-même, deux visages plus ressemblans? Que faut il que je pense? dois je croire que c'est Don Raphaël, puis-je m'imaginer que ce n'est pas lui? Je me sentis trop curieux de savoir la vérité, pour en demeurer-là. Je me fis enseigner le chemin du couvent des Chartreux, où je me rendis sur le champ, dans l'espérance d'y revoir mon homme quand il y reviendroit, & bien résolu de l'arrêter pour lui parler. Je n'eus pas besoin de l'attendre pour être au fait; en arrivant à la porte du couvent, un autre visage de ma connoissance tourna mon doute en certitude. Je reconnus dans le frère portier Ambroise de Laméla, mon ancien valet.

Notre surprise fut égale de part & d'autre, de nous retrouver dans cet endroit. N'est-ce pas une illusion ? lui dis-je, en le saluant. Est-ce en effet un de mes amis qui s'offre à ma vue ? Il ne me reconnut pas d'abord, ou bien il feignit de ne me pas remettre, ce qui est plus vraisemblable ; mais considérant que la feinte étoit inutile, il prit l'air d'un homme qui tout à coup se ressouvient d'une chose oubliée : Ah, seigneur Gil Blas ! s'écria-t-il, pardon, si j'ai pu vous méconnoître. Depuis que je vis dans ce lieu saint, & que je m'attache à remplir les devoirs prescrits par nos règles, je perds insensiblement la mémoire de ce que j'ai vu dans le monde.

J'ai, lui dis-je, une véritable joie de vous revoir après dix ans sous un habit si respectable. Et moi, me répondit-il, j'ai honte d'en paroître vêtu devant un homme, qui a été témoin de la vie coupable que j'ai menée. Cet habit me la reproche sans cesse. Helas ! ajouta-t-il en poussant un soupir, pour être digne de le porter, il faudroit que j'eusse toujours vécu dans l'innocence. A ce discours, qui me charme, lui répliquai-je. Mon cher frère, on voit clairement que le doigt du Seigneur vous a touché. Je le répète, j'en suis ravi, & je meurs d'envie d'apprendre de quelle manière miraculeuse vous êtes entrés dans la bonne voie, vous &

Don Raphaël ; car je suis persuadé que c'est lui que je viens de rencontrer dans la ville habillé en Chartreux. Je me suis repenti de ne l'avoir pas arrêté dans la rue pour lui parler, & je suis venu ici l'attendre, pour réparer ma faute quand il rentrera.

Vous ne vous êtes point trompé, me dit Laméla ; c'est Don Raphaël lui-même que vous avez vu ; & quant au détail que vous demandez, le voici : Après nous être séparés de vous auprès de Ségorbe, nous primes le fils de Lucinde & moi la route de Valence, dans le dessein d'y faire quelque nouveau tour de notre métier. Le hasard voulut un jour que nous entrassions dans l'église des Chartreux dans le tems que les religieux psalmodioient dans le chœur. Nous nous attachâmes à les considérer & nous éprouvâmes que les méchans ne peuvent se défendre d'honorer la vertu. Nous admirâmes la ferveur avec laquelle ils prioient Dieu, leur air mortifié & détaché des plaisirs du siècle, de même que la sérénité qui regnoit sur leurs visages, & qui marquoit si bien le repos de leurs consciences.

En faisant ces observations, nous tombâmes l'un & l'autre dans une rêverie, qui nous devint salutaire. Nous comparâmes en nous-mêmes nos mœurs avec celles de nos bons religieux, & la différence que nous y trouvâmes, nous

remplit de trouble & d'inquiétude. Laméla, me dit Don Raphaël, lorsque nous fûmes hors de l'église, comment te sens-tu affecté de ce que nous venons de voir ? Pour moi, je ne puis te le céler, je n'ai pas l'esprit tranquille. Des mouvemens, qui me sont inconnus m'agitent ; &, pour la première fois de ma vie, je me reproche mes iniquités. Je suis dans la même disposition, lui répondis-je ; les mauvaises actions que j'ai faites se soulèvent dans cet instant contre moi ; & mon cœur, qui n'avoit jamais senti de remords, en est présentement déchiré. Ah, cher Ambroise, reprit mon camarade, nous sommes deux brebis égarées, que le Père Céleste par pitié veut ramener au bercail ! C'est lui, mon enfant, c'est lui qui nous appelle. Ne soyons point sourds à sa voix, renonçons aux fourberies, quittons le libertinage où nous vivons, & commençons dès aujourd'hui à travailler sérieusement au grand ouvrage de notre salut ; il faut passer le reste de nos jours dans ce couvent, & les consacrer à la pénitence.

J'applaudis au sentiment de Raphaël, continua le frère Ambroise ; & nous formâmes la généreuse résolution de nous faire Chartreux. Pour l'exécuter, nous nous adressâmes au père prieur, qui ne sut pas si-tôt notre dessein, que pour éprouver notre vocation, il nous fit donner

des cellules, & traiter comme des religieux pendant une année entière. Nous suivîmes les règles avec tant d'exactitude & de constance, qu'on nous reçut parmi les novices ; nous étions si contents de notre état, & si pleins d'ardeur, que nous soutînmes courageusement les travaux du noviciat. Nous fîmes ensuite profession ; après quoi Don Raphaël ayant paru doué d'un génie propre aux affaires, fut choisi pour soulager un vieux père qui étoit alors procureur. Le fils de Lucinde, qui ne respiroit que le recueillement intérieur, auroit mieux aimé employer tout son tems à la prière ; mais il fut obligé de sacrifier son goût pour l'oraison au besoin qu'on avoit de lui. Il acquit une si parfaite connoissance des intérêts de la maison, qu'on le jugea capable de remplacer le vieux procureur, qui mourut trois ans après. Don Raphaël exerce actuellement cet emploi ; & l'on peut dire qu'il s'en acquitte au grand contentement de tous nos pères, qui louent fort sa conduite dans l'administration de notre temporel. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que malgré le soin dont il est chargé de recueillir nos revenus, il ne paroît occupé que de l'éternité. Les affaires lui laissent-elles un moment de repos, il se plonge dans de profondes méditations. En un mot, c'est un des meilleurs sujets de ce monastère.

J'interrompis dans cet endroit Laméla, par un transport de joie que je fis éclater à la vue de Raphaël, qui arriva. Le voici, m'écriai-je, le voici ce saint procureur que j'attendois avec impatience. En même tems je courus au devant de lui, & je le tins pendant quelques momens embrassé. Il se prêta de bonne grâce à l'accolade; & sans témoigner le moindre étonnement de me rencontrer, il me dit d'un ton de voix plein de douceur: Dieu soit loué, seigneur de Santillane, du plaisir que j'ai de vous revoir! En vérité, repris-je, mon cher Raphaël, je prends toute la part possible à votre bonheur. Le frère Ambroise m'a raconté l'histoire de votre conversion, & ce récit m'a charmé Quel avantage pour vous deux, mes amis, de pouvoir vous flatter d'être de ce petit nombre d'élus, qui doivent jouir d'une éternelle félicité!

Deux misérables tels que nous, repartit le fils de Lucinde, d'un air qui marquoit beaucoup d'humilité, ne devroient pas concevoir une pareille espérance; mais le repentir des pécheurs leur fait trouver grâce auprès du Pere des miséricordes. Et vous seigneur Gil Blas, ajouta-t-il, ne songez-vous pas aussi à mériter qu'il vous pardonne les offenses que vous lui avez faites? Quelles affaires vous amènent à Valence? n'y rempliriez-vous point par malheur

quelque emploi dangereux ? Non, lui répondis-je, depuis que j'ai quitté la cour, je mène une vie d'honnête homme ; tantôt dans une terre qui j'ai quelques lieues de cette ville, je prends tous les plaisirs de la campagne ; & tantôt je viens me réjouir avec le gouverneur de Valence, qui est mon ami, & que vous connoissez tous deux parfaitement.

Alors je leur contai l'histoire de Don Alphonse de Leyva. Ils l'écoutèrent avec attention ; & quand je leur dis que j'avois porté de la part de ce seigneur à Samuel Simon les trois mille ducats que nous lui avions volés, Laméla m'interrompit, & adressant la parole à Raphaël : Père Hilaire, lui dit-il, à ce compte-là, ce bon marchand ne doit plus se plaindre d'un vol, qui lui à été restitué avec usure, & nous devons tous deux avoir la conscience bien en repos sur cet article. Effectivement, dit le procureur, le frére Ambroise & moi, avant que d'entrer dans ce couvent, nous fîmes secrétement tenir quinze cens ducats à Samuel Simon, par un honnête ecclésiastique, qui voulut bien se donner la peine d'aller à Xelva faire cette restitution ; tant pis pour Samuel, s'il a été capable de toucher cette somme, après avoir été remboursé du tout par le seigneur de Santillane. Mais, leur dis-je, vos quinze cens ducats lui ont-ils été fidèlement remis ? Sans doute, s'écria Don

Raphaël, je répondrois de l'intégrité de l'ecclésiastique, comme de la mienne. J'en serois aussi la caution, dit Laméla; c'est un saint prêtre accoutumé à ces sortes de commissions, & qui a eu pour des dépôts à lui confiés, deux ou trois procès qu'il a gagnés avec dépens.

Notre conversation dura quelques tems encore; ensuite nous nous séparâmes, eux en m'exhortant à avoir toujours devant les yeux la crainte du Seigneur, & moi, en me recommandant à leurs bonnes prières. J'allai sur le champ trouver Don Alphonse: Vous ne devineriez jamais, lui dis-je, avec qui je viens d'avoir un long entretien; je quitte deux vénérables Chartreux de votre connoissance; l'un se nomme le père Hilaire, & l'autre le frère Ambroise. Vous vous trompez, me répondit Don Alphonse, je ne connois aucun Chartreux. Pardonnez-moi, lui répliquai-je; vous avez vu à Xelva le frère Ambroise commissaire de l'inquisition, & le père Hilaire greffier. Seroit il possible, s'écria le gouverneur avec surprise, que Raphaël & Laméla fussent devenus Chartreux! Oui vraiment, lui répondis-je, il y a déjà quelques années qu'ils ont fait profession. Le premier est procureur de la maison, & le second est portier. L'un est maître de la caisse, & l'autre de la porte.

Le fils de Don César rêva quelques momens, puis branlant la tête ; Monsieur le commissaire de l'inquisition & son greffier, dit-il, m'ont bien la mine de jouer ici une nouvelle comédie. Cela peut être, lui répondis-je. Pour moi, qui les ai entretenus, je vous avouerai que je juge d'eux plus favorablement. Il est vrai qu'on ne voit point le fond des cœurs ; mais selon toutes les apparences, ce sont deux fripons convertis. Cela se peut, reprit Don Alphonse ; il y a bien des libertins qui après avoir scandalisé le monde par leurs dérèglemens, s'enferment dans les cloîtres, pour en faire une rigoureuse pénitence ; je souhaite que nos deux moines soient de ces libertins-là.

Eh ! pourquoi, lui dis-je, n'en seroient ils pas ? ils ont volontairement embrassé l'état monastique, & il y a déjà long-tems qu'ils vivent en bons religieux. Vous me direz tout ce qu'il vous plaira, me repartit le gouverneur. Je n'aime pas que la caisse du couvent soit entre les mains de ce père Hilaire, dont je ne puis m'empêcher de me défier ; quand je me souviens de ce beau récit qu'il nous fit de ses aventures, je tremble pour les Chartreux. Je veux croire avec vous, qu'il à pris le froc de très-bonne foi, mais la vue de l'or peut réveiller sa cupidité. Il ne faut pas mettre dans une cave un yvrogne qui a renoncé au vin.

La défiance de Don Alphonse fut pleinement justifiée peu de jours après ; le père procureur & le frère portier disparurent avec la caisse. Cette nouvelle, qui se répandit aussi-tôt dans la ville, ne manqua pas d'égayer les railleurs, qui se réjouissent toujours du mal qui arrive aux moines rentés. Pour le gouverneur & moi, nous plaignîmes les Chartreux, sans nous vanter de connoître les deux apostats.

Je passai huit jours à Valence dans le grand monde, vivant comme les comtes & les marquis. Spectacles, bals, concerts, festins, conversations avec les dames ; tous ces amusemens me furent procurés par monsieur & par madame la gouvernante, auxquels je fis si bien ma cour qu'ils me virent à regret partir pour m'en retourner à Lyrias. Ils m'obligèrent même auparavant, à leur promettre de me partager entre eux & ma solitude. Il fut arrêté que je demeurerois pendant l'hyver à Valence, & pendant l'été dans mon château. Après cette convention, mes bienfaiteurs me laissèrent la liberté de les quitter pour aller jouir de leurs bienfaits.

Scipion, qui attendoit impatiemment mon retour, fut ravi de me revoir ; & je redoublai sa joie par la fidèle relation que je lui fis de tout ce qui m'étoit arrivé. Et toi, mon ami, lui dis-je ensuite, quel usage as tu fait ici des jours de mon absence ? T'es tu bien diverti ?

Autant, répondit-il, que le peut faire un serviteur, qui n'a rien de si cher que la présence de son maître. Je me suis promené en long & en large dans nos petits états ; tantôt, assis sur le bord de la fontaine qui est dans le bois, j'ai pris plaisir à contempler la beauté de ses eaux, qui sont aussi pures que celles de la fontaine sacrée dont le bruit faisoit retentir la vaste forêt d'Albunea ; & tantôt, couché au pied d'un arbre, j'ai entendu chanter les fauvettes & les rossignols. Enfin j'ai chassé, j'ai pêché, & ce qui m'a plus satisfait encore que tous ces amusemens, j'ai lu plusieurs livres aussi utiles que divertissans.

J'interrompis avec précipitation mon secrétaire, pour lui demander où il avoit pris ces livres. Je les ai trouvés, me dit-il, dans une belle bibliothèque qu'il y a dans ce château, & que maître Joachim m'a fait voir. Eh ! dans quel endroit, repris-je, peut-elle être cette prétendue bibliothèque ? N'avons nous pas visité toute la maison le jour de notre arrivée ? Vous vous l'imaginez, me repartit-il ; mais apprenez que nous ne parcourûmes que trois pavillons, & que nous oubliâmes le quatrième. C'est là que Don César, lorsqu'il venoit à Llyrias, employoit une partie de son tems à la lecture. Il y a dans cette bibliothèque de très bons livres, qu'on vous a laissés comme une ressource

assurée contre l'ennui, quand nos jardins dépouillés de fleurs, & nos bois de feuilles, n'auront plus de quoi vous en préserver. Les seigneurs de Leyva n'ont pas fait les choses à demi ; ils ont songé à la nourriture de l'esprit, aussi-bien qu'à celle du corps.

Cette nouvelle me causa une véritable joie. Je me fis conduire au quatrième pavillon, qui m'offrit un spectacle bien agréable. Je vis une chambre dont je résolus à l'heure même de faire mon appartement, comme Don César en avoit fait le sien. Le lit de ce seigneur y étoit encore avec tous les ameublemens ; c'est-à-dire, une tapisserie à personnages, qui représentoient les Sabines enlevées par les Romains. De la chambre, je passai dans un cabinet, où régnoient tout autour des armoires basses, remplies de livres, sur lesquelles étoient les portraits de nos rois. Il y avoit auprès d'une fenêtre, d'où l'on découvroit une campagne toute riante, un bureau d'ébène devant un grand sopha de maroquin noir. Mais je donnai principalement mon attention à la bibliothèque. Elle étoit composée de philosophes, de poëtes, d'historiens, & d'un grand nombre de romans de chevalerie. Je jugeai que Don César aimoit cette dernière sorte d'ouvrages, puisqu'il en avoit fait une si grande provision. J'avouerai à ma honte que je ne haïssois pas non plus ces productions, malgré toutes les extravagances

dont elles sont tissues ; soit que je ne fusse pas alors un lecteur à y regarder de si près, soit que le merveilleux rende les Espagnols trop indulgens. Je dirai néanmoins pour ma justification, que je prenois plus de plaisir aux livres de morale enjouée ; & que Lucien, Horace, Erasme devinrent mes auteurs favoris.

Mon ami, dis-je à Scipion, lorsque j'eus parcouru des yeux ma bibliothèque, voilà de quoi nous amuser ; mais avant toutes choses, nous en avons une autre à faire. Il faut réformer notre domestique. C'est un soin, me dit il, que je veux vous épargner. Pendant votre absence j'ai bien étudié vos gens, & j'ose me vanter de les connoître. Commençons par maître Joachim ; je le crois un parfait fripon, & je ne doute point qu'il n'ait été chassé de l'archevêché pour des fautes d'arithmétique qu'il aura faites dans ses mémoires de dépenses. Cependant, il faut le conserver pour deux raisons ; la première, c'est qu'il est bon cuisinier ; la seconde, c'est que j'aurai toujours l'œil sur lui ; j'épierai ses actions, & il faudra qu'il soit bien fin si j'en suis la dupe. Je lui dis hier que vous aviez dessein de renvoyer les trois quarts de vos domestiques, & je remarqua que cette nouvelle lui fit de la peine. Il me témoigna même que se sentant porté d'inclination à vous servir, il se contenteroit de la moitié

des gages qu'il a aujourd'hui, plutôt que de vous quitter. Pour l'aide de cuisine, pousuivit il, c'est un ivrogne, & le portier un brutal dont nous n'avons pas besoin, non plus que du tireur. Je remplirai fort bien la place de ce dernier, comme je vous le ferai voir dès demain, puisque nous avons ici des fusils, de la poudre & du plomb. A l'égard des laquais, il y en a un qui est Arragonois, & qui me paroît bon enfant. Nous garderons celui-là ; tous les autres sont de si mauvais sujets, que je ne vous conseillerois pas de les retenir, quand même il vous faudroit une centaine de valets.

Après avoir amplement délibéré sur cela, nous résolûmes de nous en tenir au cuisinier, au marmiton, à l'Arragonois, & de nous défaire honnêtement de tout le reste ; ce qui fut exécuté dès le jour même, moyennant quelques pistoles que Scipion tira de notre coffre fort, & leur donna de ma part. Quand nous eûmes fait cette réforme, nous établimes un ordre dans le château ; nous reglâmes les fonctions de chaque domestique, & nous commencâmes à vivre à nos dépens. Je me serois volontiers contenté d'un ordinaire frugal ; mais mon secrétaire, qui aimoit les ragoûts & les bons morceaux, n'étoit pas un homme à laisser inutile le savoir-faire de maître Joachim. Il le mit si bien en œuvre, que nos dînés & nos soupés devinrent des répas de Bernardins.

Deux jours après mon retour de Valence à Llyrias, Basile laboureur, mon fermier, vint à mon lever me demander la permission de me présenter Antonia sa fille, qui souhaitoit, disoit-il, avoir l'honneur de saluer son nouveau maitre. Je lui répondis que cela me feroit plaisir. Il sortit & revint bientôt avec la belle Antonia. Je crois pouvoir donner cette épithete à une fille de seize à dix-huit ans, qui joignoit à des traits réguliers le plus beau teint & les plus beaux yeux du monde. Elle n'étoit vêtue que de serge, mais une riche taille, un port majestueux, & des grâces qui n'accompagnent pas toujours la jeunesse, relevoient la simplicité de son habillement. Elle n'avoit point de coëffure ; ses cheveux étoient seulement noués par derrière, avec un bouquet de fleurs, à la façon des Lacédémoniennes.

Lorsque je la vis entrer dans ma chambre, je fus aussi frappé de sa beauté, que les Paladins de la cour de Charlemagne le furent des appas d'Angelique. Au lieu de recevoir Antonia d'un air aisé, & lui dire des choses flatteuses ; au lieu de féliciter son père sur le bonheur d'avoir une si charmante fille, je demeurai étonné, troublé, interdit ; je ne pus prononcer un seul mot. Scipion, qui s'apperçut de mon désordre, prit pour moi la parole, & fit les frais des louanges que je devois à cette aimable personne.

Pour elle, qui ne fut point éblouie de ma figure en robe de chambre & en bonnet de nuit, elle me salua sans être embarrassée de sa contenance, & me fit un compliment qui acheva de m'enchanter, quoiqu'il fût des plus communs. Cependant, tandis que mon secrétaire, Basile & sa fille se faisoient réciproquement des civilités, je revins à moi; & comme si j'eusse voulu compenser le stupide silence que j'avois gardé jusques-là, je passai d'une extrémité à l'autre; je me répandis en discours galans, & parlai avec tant de vivacité, que j'allarmai Basile, qui me considérant déjà comme un homme qui alloit tout mettre en usage pour séduire Antonia, se hâta de sortir de mon appartement, dans la résolution peut-être de la soustraire à mes yeux pour jamais.

Scipion se voyant seul avec moi, me dit en souriant: Seigneur de Santillane, autre ressource pour vous contre l'ennui. Je ne savois pas que votre fermier eut une fille si jolie; je ne l'avois point encore vue, j'ai pourtant été deux fois chez lui. Il faut qu'il ait grand soin de la tenir cachée, & je le lui pardonne. Mais, ajouta-t-il, je ne crois pas qu'il soit nécessaire qu'on vous le dise; elle vous a d'abord ébloui. Je m'en suis apperçu. Je ne m'en défends pas, lui répondis-je. Ah, mon enfant, j'ai cru voir une substance céleste! La foudre est moins prompte

que le trait qu'elle a lancé dans mon cœur & j'ai dessein de l'épouser, pourvu que son cœur ne soit pas prévenu pour un autre. Je ne m'attendois pas, dit-il, à vous voir prendre si brusquement le parti de vous marier Au reste, ajouta-t-il, ne vous imaginez point que je condamne votre amour ; au contraire, je l'approuve fort. La fille de votre fermier mérite l'honneur que vous lui voulez faire, si elle peut vous donner un cœur tout neuf & sensible à vos bontés. C'est, ajouta-t-il, ce que je saurai dès aujourd'hui par la conversation que j'aurai avec son père, & peut être avec elle.

Mon confident étoit un homme exact à tenir ses promesses. Il alla voir secrétement Basile, & le soir il vint me trouver dans mon cabinet, où je l'attendois avec une impatience mélée de crainte. Il avoit un air gai, dont je tirai un bon augure. Si j'en crois, lui dis-je, ton visage riant, tu viens m'annoncer que je serai bientôt au comble de mes désirs. Oui, mon cher maître, me répondit-il, tout vous rit. J'ai entretenu Basile & sa fille ; je leur ai déclaré vos intentions. Le père est ravi que vous ayez envie d'être son gendre ; & je puis vous assurer que vous êtes du goût d'Antonia. Quoi ! interrompis-je, tout transporté de joie. Quoi, jaurois le bonheur de plaire à cette aimable personne ? N'en doutez pas,

reprit-il, elle vous aime déjà. Je n'ai pas, à la vérité, tiré cet aveu de sa bouche; mais je m'en fie à la gaieté qu'elle a fait paroître quand elle a su votre dessein. Cependant, poursuivit il, vous avez un rival. Un rival! m'écriai-je, en pâlissant. Que cela ne vous allarme point, me dit-il; ce rival ne vous enlevera pas le cœur de votre maîtresse; c'est maître Joachim votre cuisinier. Ah! le pendart! dis-je, en faisant un éclat de rire. Voilà donc pourquoi il a marqué tant de répugnance à quitter mon service. Justement, répondit Scipion; il a ces jours passés demandé en mariage Antonia, qui lui a été poliment refusée. Sauf ton meilleur avis, lui répliquai-je, il est à propos, ce me semble, de nous défaire de ce drôle-là avant qu'il apprenne que je veux épouser la fille de Basile; un cuisinier, comme tu sais, est un rival dangereux. Vous avez raison, repartit mon confident; il faut en purger notre domestique par précaution. Je lui donnerai son congé dès demain matin, avant qu'il se mette à l'ouvrage; & vous n'aurez plus rien à craindre ni de ses sauces ni de son amour. Je suis pourtant, continua-t-il, un peu fâché de perdre un si bon cuisinier; mais je sacrifie ma gourmandise à votre sureté. Tu ne dois pas, lui dis je, tant le regretter; sa perte n'est point irréparable; je vais faire venir de Valence un cuisinier, qui le vaudra

bien. En effet, j'écrivis aussi-tôt à Don Alphonse, je lui mandai que j'avois besoin d'un cuisinier, & dès le jour suivant il m'en envoya un qui consola d'abord Scipion.

Quoique ce zélé secrétaire m'eût dit qu'il s'étoit apperçu qu'Antonia s'applaudissoit au fond de son âme d'avoir fait la conquête de son seigneur, je n'osois me fier à son rapport. J'appréhendois qu'il ne se fût laissé tromper par de fausses apparences. Pour en être plus sûr, je résolus de parler moi-même à la belle Antonia. Dans ce dessein, je me rendis chez Basile, à qui je confirmai ce que mon ambassadeur lui avoit dit. Ce bon laboureur, homme simple & plein de franchise, après m'avoir écouté, me témoigna que c'étoit avec une extrême satisfaction qu'il m'accordoit sa fille; mais, ajouta-t-il, ne croyez pas au moins que ce soit à cause de votre titre de seigneur de village. Quand vous ne seriez qu'intendant de Don César & de Don Alphonse, je vous préférerois à tous les autres amoureux qui se présenteroient; j'ai toujours eu de l'inclination pour vous; & tout ce qui me fâche, c'est qu'Antonia n'ait pas une grosse dot à vous apporter. Je ne lui en demande aucune, lui dis-je; sa personne est le seul bien où j'aspire. Votre serviteur très-humble, s'écria-t-il, ce n'est point-là mon compte; je ne suis point un gueux

pour marier ainsi ma fille. Basile de Buénotrigo est en état de la doter ; & je veux qu'elle vous donne a souper si vous lui donnez à dîner. En un mot, le revenu de ce château n'est que de cinq cens ducats, je le ferai monter à mille en faveur de ce mariage.

J'en passerai par tout ce qu'il vous plaira, mon cher Basile, lui répliquai-je ; nous n'aurons point ensemble de dispute d'intérêt. Nous sommes tous deux d'accord ; il ne s'agit plus que d'avoir le consentement de votre fille. Vouz avez le mien, me dit-il, est-ce que cela ne suffit point ? Pas tout-à-fait, lui répondis-je ; si le vôtre m'est nécessaire, le sien l'est aussi. Le sien dépend du mien, reprit-il ; je voudrois bien qu'elle osât souffler devant moi. Antonia, lui repartis-je, soumise à l'autorité paternelle, est prête sans doute à vous obéir aveuglément ; mais je ne sais si dans cette occasion elle le fera sans répugnance, & pour peu qu'elle en eût, je ne me consolerois jamais d'avoir fait son malheur ; enfin, ce n'est pas assez que j'obtienne de vous sa main, il faut qu'elle souscrive au don que vous m'en faites. Oh, dame ! dit Basile ; je n'entends pas toutes ces philosophies ; parlez vous-même à Antonia, & vous verrez, ou je me trompe fort, qu'elle ne demande pas mieux que d'être votre femme. En achevant ces paroles, il appelle sa fille, & me laissa un moment avec elle.

Pour profiter d'un temps si précieux, j'entrai d'abord en matière : Belle Antonia, lui dis-je, décidez de mon sort. Quoique j'aye l'aveu de votre père, ne vous imaginez pas que je veuille m'en prévaloir pour faire violence à vos sentimens. Votre recherche m'est trop agréable me répondit Antonia, en rougissant un peu, pour qu'elle me puisse faire de la peine, & j'applaudis au choix de mon père, au lieu d'en murmurer. Je ne sais, continua-t-elle, si je fais bien ou mal de vous parler ainsi ; mais si vous me déplaisiez, je serois assez franche pour vous l'avouer ; pourquoi ne pourrois-je pas vous dire le contraire aussi librement ?

A ces mots, que je ne pus entendre sans en être charmé, je mis un genouil à terre devant Antonia ; & dans l'excès de mon ravissement, lui prenant une de ses belles mains, je la baisai d'un air tendre & passionné. Ma chère Antonia, lui dis-je, votre franchise m'enchante ; continuez, que rien ne vous contraigne ; vous parlez à votre époux ; que votre âme se découvre tout entière à ses yeux. Je puis donc me flatter que vous ne verrez pas sans plaisir lier votre fortune à la mienne. Basile, qui arriva dans cet instant, m'empêcha de poursuivre. Impatient de savoir ce que sa fille m'avoit répondu, & prêt à la gronder si elle eût marqué la moindre aversion pour moi,

il vint me rejoindre. He bien! me dit-il, êtes-vous content d'Antonia? J'en suis si satisfait, lui répondis-je, que je vais dès ce moment m'occuper des apprêts de mon mariage. En disant cela, je quittai le père & la fille, pour aller tenir conseil là-dessus avec mon secrétaire.

Quoique je n'eusse pas besoin de la permission des seigneurs de Leyva, pour me marier, nous jugeâmes, Scipion & moi, que je ne pouvois honnêtement me dispenser de leur communiquer le dessein que j'avois d'epouser la fille de Basile, & de leur demander même leur agrément par politesse.

Je partis aussi-tôt pour Valence, où l'on fut aussi surpris de me voir que d'apprendre le sujet de mon voyage. Don César & Don Alphonse, qui connoissoient Antonia pour l'avoir vue plus d'une fois, me félicitèrent de l'avoir choisie pour femme. Séraphine de son côté, après m'avoir assuré qu'elle prendroit toujours beaucoup de part à ce qui me regarderoit, me dit qu'elle avoit entendu parler d'Antonia très-avantageusement. Mais, ajouta-t-elle par malice, & comme pour me reprocher l'indifférence dont j'avois payé l'amour de Séphora, quand on ne m'auroit pas vanté sa beauté, je m'en fierois bien à votre goût, dont je connois la délicatesse.

Don César & son fils ne se contentèrent pas d'approuver mon mariage, il me déclarèrent qu'ils en vouloient faire tous les frais. Reprenez, me dirent-ils, le chemin de Llyrias, & demeurez-y tranquille, jusqu'à ce que vous entendiez parler de nous. Ne faites point de préparatifs pour vos noces, c'est un soin dont nous nous chargeons. Pour me conformer à leurs volontés, je retournai à mon château. J'avertis Basile & sa fille des intentions de nos protecteurs, & nous attendîmes de leurs nouvelles, le plus patiemment qu'il nous fut possible. Nous n'en reçûmes point pendant huit jours. En récompense, le neuvième, nous vîmes arriver un carrosse à quatre mulets, dans lequel il y avoit des couturières qui apportoient de belles étoffes de soie pour habiller la mariée, & qu'escortoient plusieurs gens de livrée, montés sur de très-beaux chevaux. L'un d'entre eux me remit une lettre de la part de Don Alphonse. Ce seigneur me mandoit qu'il seroit le lendemain à Llyrias avec son père & son épouse, & que la cérémonie de mon mariage se feroit le jour suivant par le grand vicaire de Valence. Véritablement Don César, son fils, & Séraphine ne manquèrent pas de se rendre à mon château avec cet ecclésiastique, tous quatre dans un carrosse à six chevaux, précédé d'un autre à

quartre où étoient les femmes de Séraphine ; & suivi des gardes du gouverneur.

Madame la gouvernante fut à peine arrivée au château, qu'elle témoigna une extrême impatience de voir Antonia, qui de son côté ne sut pas plutôt la venue de Séraphine, qu'elle accourut pour la saluer et lui baiser la main ; ce qu'elle fit de si bonne grâce que toute la compagnie l'admira. Eh bien ! madame, dit Don César à sa belle fille, que pensez-vous d'Antonia ? Santillane pouvoit-il faire un meilleur choix ? Non répondit Séraphine ; ils sont tous deux dignes l'un de l'autre ; je ne doute pas que leur union ne soit très-heureuse. Enfin chacun donna des louanges à ma future ; & si on la loua fort sous son habit de serge, on en fut encore plus charmé, lorsqu'elle parut sous un plus riche habillement. Il sembloit qu'elle n'en eût jamais porté d'autres, tant son air étoit noble, & son action aisée.

Le moment où je devois, par un doux hymen, voir attacher mon sort au sien, étant arrivé, Don Alphonse me prit par la main pour me conduire à l'autel, & Séraphine fit le même honneur à la mariée. Nous nous rendîmes tous deux dans cet ordre à la chapelle du hameau, où le grand vicaire nous attendoit pour nous marier ; & cette cérémonie se fit aux acclamations des habitans de Llyrias & de

tous les riches laboureurs des environs, que Basile avoit invités aux noces d'Antonia. Ils avoient avec eux leurs filles, qui s'étoient parées de rubans & de fleurs, & qui tenoient dans leurs mains des tambours de basque. Nous retournâmes ensuite au château, où par les soins de Scipion, l'ordonnateur du festin, il se trouva trois tables dressées ; l'une pour les seigneurs, l'autre pour les personnes de leur suite, & la troisième, qui étoit la plus grande, pour tous ceux qui avoient été conviés. Antonia fut de la première, madame la gouvernante l'ayant ainsi voulu ; je fis les honneurs de la seconde ; & Basile se mit à celle des villageois. Pour Scipion, il ne s'assit à aucune table. Il ne faisoit qu'aller & venir de l'une à l'autre, donnant son attention à faire bien servir & contenter tout le monde.

C'étoit par les cuisiniers du gouverneur que le repas avoit été préparé, ce qui suppose qu'il n'y manquoit rien. Les bons vins dont maître Joachim avoit fait provision pour moi, y furent prodigués ; les convives commençoient à s'échauffer, l'allégresse régnoit par tout, quand elle fut tout à coup troublée par un incident qui m'allarma. Mon secrétaire étant dans la salle où je mangeois avec les principaux officiers de Don Alphonse, & les femmes de Séraphine, tomba subitement en foiblesse, & perdit toute

connoissance. Je me levai pour aller à son secours, & tandis que je m'occupois à lui faire reprendre ses esprits, une de ces femmes s'évanouit aussi. Toute la compagnie jugea que ce double évanouissement renfermoit quelque mystère, comme, en effet, il en cachoit un qui ne tarda guère à s'éclaircir ; car bientôt après, Scipion étant revenu à lui, me dit tout bas : Faut-il que le plus beau de vos jours soit le plus désagréable des miens ! On ne peut éviter son malheur, ajouta-t-il, je viens de retrouver ma femme dans une suivante de Séraphine.

Qu'entends-je, m'écriai-je ! Cela n'est pas possible. Quoi ! tu serois l'époux de cette dame, qui vient de se trouver mal en même-tems que toi ? Oui, monsieur, me répondit-il, je suis son mari ; & la fortune ne pouvoit me jouer un plus vilain tour que de la présenter à mes yeux. Je ne sais, repris je, mon ami, quelles raisons tu as de te plaindre de ton épouse ; mais quelque sujet qu'elle t'en ait donné, de grâce, contrains-toi, si je te suis cher, ne trouble point cette fête en laissant éclater ton ressentiment. Vous serez content de moi, repartit Scipion ; vous allez voir si je sais bien dissimuler.

En parlant de cette sorte, il s'avança vers sa femme, à qui ses compagnes avoient aussi

rendu l'usage de ses sens, & l'embrassant avec autant de vivacité que s'il eût été ravi de la revoir : Ah, ma chère Béatrix, lui dit-il, le Ciel enfin nous rejoint, après dix ans de séparation ! O moment plein de douceur pour moi ! J'ignore, lui répondit son épouse si vous avez effectivement quelque joie de me rencontrer ; mais du moins, suis-je bien persuadée que je ne vous ai donné aucun juste sujet de m'abandonner. Quoi ! vous me trouvez une nuit avec le seigneur Don Fernand de Leyva, qui étoit amoureux de Julie ma maîtresse, & dont je servois la passion, vous vous mettez dans l'esprit que je l'écoute aux dépens de votre honneur & du mien ? là-dessus la jalousie vous renverse le cervelle, vous quittez Tolède, & me fuyez comme un monstre, sans me demander un éclaircissement. Qui de nous deux, s'il vous plaît, est le plus en droit de se plaindre ? C'est vous sans contredit, lui répliqua Scipion. Sans doute, reprit-elle, c'est moi. Don Fernand, peu de tems après votre départ de Tolède épousa Julie, auprès de qui j'ai demeuré tant qu'elle a vécu ; & depuis qu'une mort prématurée nous l'a ravie, je suis au service de madame sa sœur, qui peut vous répondre, aussi-bien que toutes ses femmes, de la pureté de mes mœurs.

Mon secrétaire à ce discours, dont il ne pouvoit prouver la fausseté, prit son parti de bonne grâce. Encore une fois, dit-il à son épouse, je reçonnois ma faute, & je vous en demande pardon devant cette honorable assistance. Alors, intercédant pour lui, je priai Béatrix d'oublier le passé, l'assurant que son mari ne songeroit désormais qu'à lui donner de la satisfaction. Elle se rendit à ma prière, & toute la compagnie applaudit à la réunion de ces deux époux. Pour mieux la célébrer, on les fit asseoir l'un auprès de l'autre; on leur porta des *brindes*; chacun leur fit fête : on eût dit que le festin se faisoit plutôt à l'occasion de leur raccommodement que de mes noces.

La troisième table fut la première que l'on abandonna. Les jeunes villageois préférant l'amour à la bonne chère, la quittèrent pour former des danses avec les jeunes paysannes, qui par le bruit de leur tambour de basque attirèrent bientôt les personnes des autres tables, & leur inspirèrent l'envie de suivre leur exemple. Voilà tout le monde en mouvement. Les officiers du gouverneur se mirent à danser avec les soubrettes de la gouvernante, les seigneurs même se mêlèrent parmi les danseurs ; Don Alphonse dansa une sarabande avec Séraphine, & Don César une autre avec Antonia, qui vint ensuite me prendre, & qui

ne s'en acquitta pas mal pour une personne qui n'avoit que quelques principes de danse qu'elle avoit réçus à Albarazin chez une bourgeoise de ses parentes. Pour moi, qui comme je l'ai déjà dit, avois appris à danser chez la marquise de Chaves je parus à l'assemblée un grand danseur. A l'égard de Béatrix, & de Scipion, ils commencèrent à s'entretenir en particulier, pour se rendre compte mutuellement de ce qui leur étoit arrivé pendant qu'ils avoient été séparés ; mais leur conversation fut interrompue par Séraphine, qui venant d'être informée de leur reconnoissance, les fit appeler pour leur en témoigner sa joie : Mes enfans, leur dit-elle, dans ce jour de réjouissance, c'est un surcroît de satisfaction pour moi de vous voir tous deux rendus l'un à l'autre. Ami Scipion, ajouta-t-elle, je vous remets votre épouse en vous protestant qu'elle a toujours tenu une conduite irréprochable ; vivez ici avec elle en bonne intelligence. Et vous Béatrix, attachez-vous à Antonia, & ne lui soyez pas moins dévouée que votre mari l'est au seigneur de Santillane. Scipion ne pouvant plus après cela regarder sa femme que comme une autre Pénélope, promit d'avoir pour elle toutes les considérations imaginables.

Les villageois & les villageoises après avoir dansé toute la journée, se retirèrent dans leurs

maisons ; mais on continua la fête dans le château. Il y eut un magnifique souper ; & lorsqu'il fut question de s'aller coucher, le grand-vicaire bénit le lit nuptial ; Séraphine déshabilla la mariée, & les seigneurs de Leyva me firent le même honneur. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les officiers de Don Alphonse & les femmes de la gouvernante s'avisèrent, pour se réjouir, de faire la même cérémonie ; ils déshabillèrent Béatrix & Scipion, qui pour rendre la scène plus comique, se laissèrent gravement dépouiller & mettre au lit.

Dès le lendemain de mes noces les seigneurs de Leyva retournèrent à Valence, après m'avoir donné mille nouvelles marques d'amitié ; si bien que mon secrétaire & moi nous demeurâmes seuls au château avec nos femmes & nos valets.

Le soin, que nous prîmes l'un & l'autre de plaire à ces dames, ne fut pas inutile j'inspirai en peu de tems à mon épouse autant d'amour que j'en avois pour elle, & Scipion fit oublier à la sienne les chagrins qu'il lui avoit causés. Béatrix, qui avoit l'esprit souple & liant, s'insinua sans peine dans les bonnes grâces de sa nouvelle maîtresse, & gagna sa confiance. Enfin nous nous accordâmes tous quatre à merveilles, & nous commençâmes à

jouir d'un sort fort digne d'envie. Tous nos jours couloient dans les plus doux amusemens. Antonia étoit fort sérieuse, mais nous étions très-gais, Béatrix & moi; & quand nous ne l'aurions pas été, il suffisoit que Scipion fut avec nous, pour ne point engendrer de mélancolie. C'étoit un homme incomparable pour la société, un de ces personnages comiques qui n'ont qu'à se montrer pour égayer une compagnie.

Un jour qu'il nous prit fantaisie après le dîner d'aller faire la sieste dans l'endroit le plus agréable du bois, mon secrétaire se trouva de si belle humeur, qu'il nous ôta l'envie de dormir par ses discours réjouissans: Tais-toi, lui dis-je, mon ami. Il n'y a pas moyen de s'assoupir en t'écoutant; ou bien puisque tu nous empêches de nous livrer au sommeil, fais-nous donc quelque récit digne de notre attention. Très-volontiers, me répondit-il; voulez-vous que je vous raconte l'histoire du roi Pélage? J'aimerois mieux entendre la tienne, lui répliquai-je; mais c'est un plaisir que tu n'as pas jugé à propos de me donner depuis que nous vivons ensemble, & que je n'aurai jamais apparemment. D'où vient? me dit-il. Si je ne vous ai pas conté mon histoire, c'est que vous ne m'avez pas témoigné le moindre désir de la savoir; ce

n'est donc pas ma faute, si vous ignorez mes aventures ; & pour peu que vous soyez curieux de les apprendre, je suis prêt à contenter votre curiosité. Antonia, Béatrix & moi, nous le prîmes au mot ; & nous nous disposâmes à prêter une oreille attentive à son récit, qui ne pouvoit faire sur nous qu'un bon effet, soit en nous divertissant, soit en nous excitant au sommeil.

FIN DU TROISIEME TOME.

BRITISH 7 JU 76 MUSEUM